JUL 21 1948

5e ANNÉE JUILLET 1948 N°

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

Marcel ACHARD : Nous irons à Valparaiso (I)

Gérard de NERVAL : Lettres de Vienne

Marc CHADOURNE : J. Smith, Fondateur du Mormonisme

Jean MALAQUAIS : Il Piemonte

Ed. GISCARD d'ESTAING : Bulletin de Santé de l'Économie française

Jean GIONO : Mort d'un Personnage (fin)

Bertrand de la SALLE : Entretiens avec A. Malraux et G. Palewski

Robert de TRAZ : Sade l'Inhumain

J.-C. RUDLER : La Chirurgie d'aujourd'hui

Yvon BIZARDEL : Huit Siècles de Vie britannique à Paris

Pierre BRODIN : La Saison théâtrale à New-York

Denise BOURDET : Images de Paris

Pierre AUDIAT : Les Livres d'Histoire

LA LIVRAISON : 100 FRS

SOMMAIRE

		Pages
Marcel ACHARD	Nous irons à Valparaiso (I)	3
Gérard de NERVAL	Lettres de Vienne	29
Marc CHADOURNE	J. Smith, Fondateur du Mormonisme	38
Jean MALAQUAIS	Il Piemonte	58
Ed. GISCARD d'ESTAING	Bulletin de Santé de l'Économie française	82
Jean GIONO	Mort d'un Personnage (fin)	91
Bertrand de la SALLE	Entretiens avec A. Malraux et G. Palewski	114
Robert de TRAZ	Sade l'Inhumain	124
J.-C. RUDLER	La Chirurgie d'aujourd'hui	129
Yvon BIZARDEL	Huit Siècles de Vie britannique à Paris	139
Pierre BRODIN	La Saison théâtrale à New-York	145
Denise BOURDET	Images de Paris	151
Pierre AUDIAT	Les Livres d'Histoire	158
	Notes et Chronique bibliographique	163

★ ★

DIRECTEUR : Marcel THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

LES DEUX CHÉRIFS

par **J. et J. THARAUD**

de l'Académie Française

HOFMANNSTHAL

par

Carl BURCKHARDT

LE PIANO SANS MUSIQUE

par

Célia BERTIN

TARIFS DES ABONNEMENTS

Un an (12 numéros) : **1.000 francs**

Six mois (6 numéros) : **500 francs**

Étranger : Un an : **1.200 francs ;** Six mois : **600 francs**

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux 360-50 Paris.

Au Brésil : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas
R.-F. Besnard, 38 Teofilo Otoni, Rio-de-Janeiro.

Prière de joindre la somme de dix francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

Copyright by Revue de Paris *1948*

general Direct. AP 20 .R5

Pages
3
29
38
58
82
91
114
124
129
139
145
151
158
163

CANAL DE SUEZ

Assemblée Générale du 8 Juin 1948

Extrait du Rapport du Conseil d'Administration

Le rapport entier est envoyé à toute personne qui le demande à la Compagnie, 1, rue d'Astorg à Paris

L'Assemblée générale du 8 juin a approuvé, à l'unanimité, les comptes de l'exercice 1947 laissant un bénéfice légèrement supérieur à celui de l'exercice précédent.

L'exercice 1947 apparaît comme le premier au cours duquel la Compagnie a pleinement retrouvé sa physionomie d'avant-guerre. La reprise progressive des courants commerciaux normaux a, notamment, porté la courbe du trafic au-delà du niveau qu'elle avait atteint avant la guerre.

Par ailleurs, l'arrêt de la Cour d'Appel mixte d'Alexandrie du 17 mai 1947, a permis de mettre en paiement l'écart réservé depuis douze ans entre les échéances des obligations sur la base papier et sur la base or.

Le mouvement maritime du Canal s'est élevé à 36.577.000 tonnes de jauge nette avec 5.972 traversées. Ce tonnage dépasse de 6,3 0/0 celui de 1938 et l'emporte même sur celui de 1937, le meilleur enregistré jusqu'alors.

Le trafic n'aurait sans doute pas atteint en 1947 les chiffres qui ont été indiqués si le trafic militaire ne s'était maintenu à cing fois son volume moyen d'avant-guerre. Ce trafic militaire, de caractère exceptionnel, est, cependant, inférieur de moitié à celui de 1946, et c'est au trafic commercial, seul en progrès, qu'est dû l'accroissement global de 11,7 0/0 observé d'une année à l'autre.

Dans la répartition de la jauge nette entre les principales nations qui contribuent au trafic du Canal, la première place revient comme toujours à la Grande-Bretagne avec 17.252.000 tonnes ; sa part dans le mouvement maritime total s'est toutefois abaissée de 62,6 0/0 en 1946 à 47,2 0/0 en 1947, tandis que la part de la marine américaine passait de 18,2 0/0 à 20 0/0.

Si l'on considère la répartition du trafic entre les diverses régions situées au delà de Suez, il apparaît que la part des pays bordant le Golfe Persique dans les échanges effectués par le Canal s'est accrue des six dixièmes par rapport à 1946, formant ainsi près de la moitié du trafic total des marchandises. L'augmentation est surtout manifeste dans le sens Sud-Nord où elle traduit le développement des envois de pétrole depuis l'Iran, l'Arabie Saoudite, l'Etat de Koreit et les îles Bahrein, mais elle est appréciable également dans le sens Nord-Sud où elle témoigne des besoins accrus en métaux ouvrés, machines et ciment.

Les progrès faits depuis la guerre par le commerce des Etats-Unis se sont maintenus puisque, en 1947 comme en 1946, les échanges opérés entre ce pays et les régions situées au delà de Suez prennent dans le trafic du Canal une part triple de celle qu'ils formaient naguère.

Les Etats-Unis conservent, dans le domaine de la production et des échanges une prépondérance incontestée qui continue à faire d'eux, malgré leur éloignement géographique, la seconde nation dans le trafic du Canal de Suez.

La conjonction d'un mouvement de reprise dans les courants traditionnels et du maintien des échanges exceptionnels caractéristiques de l'après-guerre permet donc, sauf événements imprévus, d'augurer favorablement des perspectives pour l'année 1948.

Les recettes se sont élevées en 1947 à 6.754.467.862 francs. Les dépenses d'exploitation ont atteint 2.625.176.638 francs. Le bénéfice disponible de l'exercice ressort ainsi à 3.737.053.014 francs. Après dotation d'une somme de 120 millions de francs à la provision pour travaux d'amélioration, le

dividende brut a été fixé à 3.200 fr., auquel s'ajoute, pour les actions de capital, l'intérêt statutaire de 486 fr. 38.

⁂

Après un hommage rendu à la mémoire de son président, le marquis de Vogüé, décédé, l'Assemblée a ratifié la nomination à ce poste de M. François Charles-Roux, qui continuera, dans les hautes fonctions qui lui sont dévolues, la tradition léguée par ses prédécesseurs, c'est-à-dire à maintenir le prestige et le rayonnement de la Compagnie dans le monde.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La Commission de Contrôle des Banques a approuvé, le 2 juin dernier, les comptes de l'exercice 1947, qui se traduisent par un bénéfice de 123.873.281 francs. Ils permettent, après paiement du dividende garanti aux parts bénéficiaires, d'ajouter 11.271.530 francs au report à nouveau, qui atteindra ainsi 15.097.460 francs.

La répartition brute de 72 fr. 77 allouée à chacune des parts bénéficiaires sera mise en paiement à partir du 10 juillet prochain, sous déduction des impôts, à raison de 65 fr. 50 net par titre.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation au 31 mars se totalise par 148 milliards 565 millions et présente une augmentation de 7.752 millions, dont 4 milliards 609 millions — dans les Créditeurs Divers — sont dûs principalement aux opérations de l'Emprunt Libératoire du Prélèvement Exceptionnel.

Les Comptes de Dépôt atteignent 137 milliards. Le Portefeuille-Effets s'élève à 84 milliards et les Comptes Courants Débiteurs s'approchent de 25 milliards.

Le BACCALAURÉAT se prépare au

COURS SORBON

5 et 12, r. Henri-Rochefort, Paris (17e) - Wag. 29-01

Cours de vacances du 19 août au 5 octobre

EXTERNAT - DEMI-PENSION - INTERNAT

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE

DENTOL

eau, pâte, poudre, savon

19, Rue Jacob, Paris

NOUS IRONS A VALPARAISO

PERSONNAGES

Eux.

GILLES CABANIS.

VALÉRIE PARDAILLAN.

Les autres.

THÉRÈSE CABANIS.
PASCAL CABANIS.
FÉLIX HOYOSSE.
LE PRÉSIDENT.
ROBERT LAHIRE.
MÉNÉTRIER.
SUZANNE FORSTER.
TANTINE.
SÉVERINE PARDAILLAN.
ÉMILE RABOUIN.
ALBERT NOGARRE.
BOURDILLE.
ADOLPHE CHARPENTIER.

ACTE PREMIER

Novembre. Quatre heures de l'après-midi.

Le living-room d'une maison que les Cabanis habitent depuis 1902, ainsi que le mobilier en témoigne fâcheusement.

Gilles s'y est installé à la mort de ses parents et, comme il est souvent en mer, n'a pas jugé nécessaire d'y apporter une note moderne. Aussi, le papier qu'on a dû pourtant changer récemment, est-il à fleurs. La cheminée à l'extrême gauche dans laquelle brûle un feu de bois est surmontée d'une glace insérée dans un trumeau imitation Louis XV. Au milieu de la pièce un canapé immense à trois têtes et des plus biscornues, en velours bordeaux, est orné

de napperons de dentelle. Un fauteuil, agressivement Voltaire, trône au coin du feu avec un tabouret et une petite table volante chargée de livres. Une table ronde, à droite, est recouverte du même velours bordeaux que le canapé. Deux fauteuils, plus légers, autour de la table. Derrière la table, une fenêtre donne sur la rue Duguay-Trouin. Au fond de la pièce, une baie vitrée donne sur l'antichambre après laquelle on aperçoit distinctement la porte donnant sur la rue. Celle-ci n'est en verre dépoli qu'à mi-hauteur et laisse voir le front et le chapeau des visiteurs. Dans l'antichambre (mais l'amorce seule en est visible), l'escalier qui monte aux chambres à droite. Invisible également la porte qui donne sur la cuisine.

Ensemble extrêmement provincial et suranné. Avec, pourtant, semées un peu partout, les notes insolites des souvenirs que Gilles a rapportés de ses voyages : un bouddha qui hoche la tête, une dent d'éléphant sculptée, une idole nègre, une statue khmère, un arbre de corail, des coquillages, des bateaux dans des bouteilles, etc.

Au lever du rideau, Thérèse est seule en scène, à la table, devant un jeu d'échecs. Elle fume tout en méditant. Elle bouge un pion, s'aperçoit du danger que ce mouvement ferait courir à son roi et a un imperceptible geste d'agacement. A ce moment, on sonne violemment et avec impatience à la porte d'entrée. Thérèse sursaute et voit un chapeau à fleurs posé de travers sur la tête de la visiteuse, au-dessus du dépoli de la porte. La sonnerie se fait plus insistante encore. Thérèse se précipite, ouvre la baie, passe dans l'antichambre et ouvre la porte de la rue. Tantine est sur le seuil. C'est une femme de quarante à quarante-cinq ans, encore jolie, vêtue avec austérité mais non sans élégance d'une robe noire. Son chapeau à fleurs est posé de travers, comme si elle l'avait remis au petit bonheur après une bagarre. Son joli visage est défiguré par la rage. Elle tient sous son nez un mouchoir ensanglanté. Son œil gauche est tuméfié et sa main droite porte une longue égratignure. De son autre main, elle porte un filet à provisions à travers lequel on devine des légumes.

TANTINE. — Je sais ce que tu vas me dire : comment as-tu fait pour te mettre dans pareil état ?

THÉRÈSE. — En effet.

TANTINE. — Je suis tombée.

THÉRÈSE. — Tu es tombée ?

TANTINE, *agressivement*. — Oui, que veux-tu ? Je suis tombée.

THÉRÈSE. — Tu es tombée sur le nez ?

TANTINE. — Comme tu le vois ! J'ai voulu éviter une voiture, j'ai fait un faux pas et je me suis écrasé le nez sur le trottoir !

THÉRÈSE. — L'œil aussi ?

TANTINE. — Comment l'œil aussi ?

THÉRÈSE. — Tu t'es écrasé l'œil aussi ?

TANTINE. — Comment l'œil aussi ? Donne-moi ton mouchoir. Ne me laisse pas saigner sur le tapis.

Thérèse lui tend son mouchoir.

THÉRÈSE, *ironique.* — Toi, quand tu tombes sur le nez, tu te poches l'œil automatiquement.

TANTINE, *sans rire.* — Je n'ai pas l'œil poché.

THÉRÈSE. — Je te jure que si.

TANTINE. — Ah ! oui, ce doit être quand je suis retombée.

THÉRÈSE. — Parce que tu es retombée ?

TANTINE. — Je me suis empêtrée dans ma jupe et je me suis étalée une deuxième fois.

THÉRÈSE. — A la bonne heure : tu fais bien les choses.

TANTINE. — Excuse-moi, je ne savais pas. La prochaine fois, je suivrai les règles.

Un silence. Thérèse l'examine.

THÉRÈSE. — Ma petite tante, tu n'es pas tombée.

TANTINE. — Je ne suis pas tombée ?

THÉRÈSE. — Non, ma petite tante.

TANTINE. — Je raconte ça pour me vanter, sans doute ?

THÉRÈSE. — Tu racontes ça pour me cacher quelque chose.

TANTINE. — Moi ?

THÉRÈSE. — Oui, toi, ma petite tante.

TANTINE. — Te cacher quoi, grand dieu ?

THÉRÈSE. — Je ne sais pas, quelque chose de grave, probablement.

TANTINE, *elle rit sans grande conviction.* — Tu me fais rire, tiens !...

THÉRÈSE. — Je connais ton rire aussi. Et tu ne ris pas beaucoup en ce moment.

TANTINE. — Soigne-moi donc, au lieu de dire des sottises !

THÉRÈSE. — Comment, te soigner ?

TANTINE. — Je ne sais pas, moi. Mets-moi de la glace sur l'œil, une clef dans le dos, débrouille-toi, fais quelque chose.

Par la porte, que dans leur agitation les deux femmes ont laissée ouverte, Pascal Cabanis entre.

PASCAL. — Qu'est-ce qu'on me raconte, Tantine, vous vous êtes battue ?

TANTINE. — Allons, bon !

THÉRÈSE. — Tu t'es battue ?

PASCAL. — Chez l'épicier, figure-toi.

THÉRÈSE. — Mais avec qui ?

PASCAL. — Ça, je ne sais pas. On n'a pas pu me le dire.

THÉRÈSE. — Tu te bats chez l'épicier, maintenant ?

TANTINE. — C'est bien mon genre, en effet.

PASCAL. — Mes félicitations, en tout cas ! Il paraît que vous lui avez cassé trois dents.

TANTINE, *se trahissant.* — Celles de devant. Les trois plus jolies !

THÉRÈSE. — Mais comment ?

TANTINE. — Par hasard, malheureusement ! Un coup de coude que je lui ai donné.

THÉRÈSE. — Tu lui donnais des coups de coude ?

TANTINE. — Je faisais ce que je pouvais, excuse-moi.

PASCAL. — Excuse-la.

TANTINE, *à Pascal.* — Elle est forte comme un Turc, cette femme-là !

THÉRÈSE. — Quelle femme ?

TANTINE. — La Brébion.

THÉRÈSE. — Tu t'es battue avec madame Brébion ?

TANTINE. — Je sais bien que je n'aurais pas dû. Elle a la tête de plus que moi. Mais, que veux-tu, elle m'agaçait.

THÉRÈSE. — Elle t'agaçait ?

TANTINE. — Horriblement.

PASCAL. — Je vous croyais très amies ?

TANTINE. — Moi aussi, jusqu'à ce qu'elle m'aplatisse le nez.

THÉRÈSE. — Mais enfin, pourquoi ?

TANTINE. — Pourquoi quoi ?

THÉRÈSE. — Pourquoi vous êtes-vous battues ?

TANTINE. — C'est sans intérêt.

THÉRÈSE. — Allons donc ! Toi, la distinction même. *(Geste modeste de Tantine.)* Tu n'irais pas te colleter avec madame Brébion sans une bonne raison.

TANTINE. — Elle m'avait dit des choses.

THÉRÈSE. — Quelles choses ?

TANTINE. — Des choses qui ne m'avaient pas plu.

THÉRÈSE, *insistant.* — Quelles choses ?

PASCAL, *venant à la rescousse.* — Elle te le dit. Des choses qui ne lui avaient pas plu.

THÉRÈSE. — Et qui me concernaient, n'est-ce pas ?

TANTINE. — Quelle idée !

PASCAL. — Que vas-tu chercher là ?

THÉRÈSE. — Qui me concernaient, j'en suis sûre. Tu te fiches complètement de ce qu'on pense de toi. L'autre jour, l'employé de la préfecture maritime t'a traitée de vieille chouette, et tu n'as pas même sourcillé.

TANTINE. — Parce que je ne suis ni vieille ni chouette.

THÉRÈSE. — Tu ne te fâches jamais qu'à cause de moi.

TANTINE. — Pour une fois, j'ai fait exception à la règle.

THÉRÈSE. — Je ne te crois pas.

TANTINE. — Tu me permettras tout de même d'avoir mes petits embêtements personnels !

THÉRÈSE, *soupçonneuse.* — Et qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

TANTINE. — Oh ! tu m'ennuies !... Tu penses bien que c'était quelque chose de désobligeant. Je ne vois pas le plaisir que j'aurais à te le répéter.

THÉRÈSE. — Je demanderai à l'épicier.

PASCAL, *avec brusquerie.* — Laisse donc ta tante tranquille !

THÉRÈSE, *le regardant avant de répondre.* — Quel ton singulier tu emploies avec moi ! Tu ne m'as pas habituée à une telle rudesse.

PASCAL, *immédiatement très gentil.* — Je ne suis pas rude, ma petite Thérèse. Je suis sûr que ta tante est désolée de ce scandale...

TANTINE. — Désolée !

PASCAL. — ... Et je te demande de ne pas ajouter à son embarras, voilà tout.

THÉRÈSE, *après les avoir regardés tous les deux.* — Bon. Alors, très bien. Parfait.

Un silence assez lourd.

PASCAL. — Ne boude pas, maintenant.

THÉRÈSE. — Je ne boude pas. Vous me demandez de me taire, je me tais.

PASCAL, *tendrement.* — Tu as des violences de petite fille.

THÉRÈSE, *amèrement.* — J'attendais le coup de la petite fille.

PASCAL. — Tu t'es habituée à ce qu'on te passe tous tes caprices. Tu t'es mis en tête que madame Brébion avait mal parlé de toi. Et tu es furieuse parce qu'on t'assure que non. Comme si on pouvait parler mal de toi !

TANTINE. — C'est idiot !

THÉRÈSE. — Alors, dis-moi ce qu'elle t'a dit !

TANTINE, *à Pascal.* — Vous ne croyez pas que je devrais me mettre quelque chose sur l'œil ?

PASCAL. — Le vieux remède de bonne femme : un peu de viande crue.

TANTINE. — J'ai du beefsteak dans mon cabas.

PASCAL. — Voilà qui est parfait !

Il se dirige vers le filet à provisions. Mais Tantine le devance, s'empare du cabas et passe dans l'antichambre, disant :

TANTINE. — Si vous le permettez, je ferai ma petite cuisine moi-même.

Elle entre dans la cuisine. Thérèse marche nerveusement de long en large. Sur la table, elle prend dans une boîte à musique une cigarette, l'allume et recommence à aller et venir sous l'œil de Pascal qui l'observe.

PASCAL. — Thérèse ?

THÉRÈSE. — Oui !

PASCAL. — Je croyais t'avoir interdit de fumer.

THÉRÈSE. — Pardon.

Elle lui sourit très joliment, lui tapote tendrement la joue et écrase sa cigarette dans le cendrier sur la table ronde.

PASCAL. — Merci.

THÉRÈSE, *devant le jeu d'échecs.* — Est-ce que je peux avancer ma tour, à ton avis ?

PASCAL, *qui se lève et se place devant le jeu.* — Naturellement.

THÉRÈSE. — Ne t'engage pas à la légère ! Je serais très embêtée si Tantine gagnait.

PASCAL. — Pourquoi ? Tu joues de l'argent ?

THÉRÈSE. — C'est encore pire. La perdante nettoie l'argenterie.

PASCAL, *en riant.* — Avance ta tour. Si ta tante ne bouge pas son fou, tu as des chances de la faire échec et mat.

THÉRÈSE. — Tu sais tout. Tu es merveilleux.

Elle l'embrasse légèrement, très près des lèvres.

PASCAL. — Et toi, tu tricheras toute ta vie.

THÉRÈSE. — Elle a tellement confiance en moi. Je serais stupide de ne pas en profiter.

PASCAL. — Naturellement.

THÉRÈSE, *avec un petit rire sec.* — La tête qu'elle avait !... Oh !... D'ailleurs, je l'aime plutôt mieux avec ce nez-là ! *(Pascal la regarde. Elle ne soutient pas son regard et dit en matière d'excuse :)* Je plaisante.

PASCAL. — Bien sûr !

THÉRÈSE, *criant vers la cuisine.* — Dis donc, Tantine !...

LA VOIX DE TANTINE. — Ouais ?

THÉRÈSE, *même jeu.* — La Brébion... en tout cas... je ne la salue plus ?

LA VOIX DE TANTINE. — Non.

THÉRÈSE, *même jeu.* — Et si elle me demande pourquoi, je lui dirai que, sans ses dents, je ne l'ai pas reconnue.

LA VOIX DE TANTINE. — Bravo !

THÉRÈSE, *lentement, sourdement, avec une joie insolite, à Pascal.* — J'imagine la tête de Brébion quand il rentrera ce soir. Lui qui était si fier de la beauté de sa femme.

PASCAL. — Avoue-le ! Tu es ravie de ce qui arrive. Tu les détestes tous les deux.

THÉRÈSE. — Oui.

PASCAL. — Pourquoi ?

THÉRÈSE. — Je ne sais pas. J'ai probablement une vilaine nature, mais l'amour des autres me fait toujours un peu mal.

PASCAL. — Je te comprendrais si tu n'étais pas adorée.

THÉRÈSE. — Pascal, c'est affreux, mon bonheur ne me suffit pas. C'était

déjà la même chose quand j'étais petite. Ce qui me plaisait, au pensionnat, ce n'était pas d'être la première, c'était d'être avant les autres. J'ai vraiment haï Marie Chevigné parce qu'elle nageait aussi bien que moi.

PASCAL, *après un court silence.* — Tu n'as pas peur que je t'aime moins, après des confidences pareilles ?

THÉRÈSE. — Toi ? tu me ressembles. Tu aimes ou tu n'aimes pas. Tu n'aimes pas « moins ».

PASCAL, *la voix troublée.* — En effet.

THÉRÈSE, *que ce trouble amuse, pour l'augmenter.* — Tu regardes ma nouvelle robe ?

PASCAL. — Oui.

THÉRÈSE, *se cambrant pour souligner la perfection de sa ligne.* — Elle est belle, hein !

PASCAL. — Très belle.

THÉRÈSE, *s'asseyant câlinement sur ses genoux.* — Tu es fier de ta petite Thérèse.

PASCAL, *durement.* — Tu n'es pas ma petite Thérèse.

Thérèse se relève brusquement et va s'asseoir à la table.

THÉRÈSE. — Ah !

Un grand silence, assez lourd.

PASCAL. — Je me demande parfois si tu n'es pas un peu méchante.

THÉRÈSE. — Moi ?

PASCAL. — Oui, toi, Thérèse, toi !

THÉRÈSE. — Qu'est-ce qui peut te faire dire ça ?

PASCAL. — Pourquoi t'es-tu assise sur mes genoux ?

THÉRÈSE. — C'est méchant de m'asseoir sur tes genoux ?

PASCAL. — Peut-être, oui...

THÉRÈSE. — Ce n'est pas la première fois, il y a quinze ans que je m'assieds sur tes genoux. Et il y a quinze ans que je suis ta petite Thérèse.

PASCAL. — Si ton mari était entré.

THÉRÈSE. — Eh bien, quoi ?

PASCAL. — Ta tenue aurait pu l'agacer, tu ne crois pas ?

THÉRÈSE. — Il ne s'agace pas si facilement.

PASCAL. — Il aurait parfaitement pu croire qu'il y avait quelque chose entre nous.

THÉRÈSE. — Entre moi... et toi ?...

Elle rit d'un rire insultant.

PASCAL. — Merci pour le rire.

THÉRÈSE. — Au contraire, il me reprochait hier encore de ne pas être assez gentille avec toi.

PASCAL, *violemment.* — De quoi se mêle-t-il ?

THÉRÈSE. — Crois-tu que les hommes sont bêtes ?

La vulgarité de ce réflexe calme Pascal.

PASCAL. — Gilles n'est pas bête, il a confiance en sa femme.

THÉRÈSE, *sincère.* — Il peut.

PASCAL. — En effet, je crois qu'il peut.

THÉRÈSE. — Il sait bien, lui, que je l'aime comme une folle.

PASCAL. — Heureusement pour moi, je le sais aussi. Je sais que si j'avais eu un geste vers toi, tout à l'heure, tu m'aurais probablement souffleté.

THÉRÈSE. — Pourquoi probablement? Sûrement.

PASCAL. — Ton amour pour lui te garde, que les autres se débrouillent! Et s'ils ne se débrouillent pas, qu'ils souffrent.

THÉRÈSE. — Tu souffres?

PASCAL, *à voix basse, avec une terrible sincérité.* — Oui.

THÉRÈSE. — Je le disais à Tantine : tu trouves toujours le mot qui fait plaisir!

PASCAL, *la prenant par le bras violemment.* — Mais tu n'as pas peur que cette histoire tourne mal?

THÉRÈSE. — Peur?

PASCAL. — Oui, peur qu'un jour je me fatigue de te servir de polichinelle. Je peux me fâcher. Et je te ressemble. Je suis méchant aussi, tu sais.

THÉRÈSE. — Tu vas me faire rire.

PASCAL. — Comment acceptes-tu de me voir tous les jours?

THÉRÈSE. — Oh! tu n'es pas drôle.

PASCAL. — Et, puisque tu aimes Gilles tant que ça, comment as-tu supporté mon regard de tout à l'heure?

THÉRÈSE. — Quel regard?

PASCAL. — Tu n'as pas remarqué que je te cherchais sous ta robe?

THÉRÈSE. — A demain, Pascal.

TANTINE, *de l'antichambre.* — A demain, Pascal? Vous partez déjà?

PASCAL. — Oui.

TANTINE, *entrant dans le living-room.* — Vous savez que votre truc ne vaut absolument rien, cher petit docteur. Mon œil me fait de plus en plus mal. Et c'est le beefsteak qui commence à se tuméfier.

PASCAL, *avec un rire qui sonne faux.* — Essayez de la glace!

TANTINE. — J'essaierai. Vous prenez une tasse de thé avec nous?

PASCAL. — Non, merci.

TANTINE. — Vous êtes si pressé. Quelle heure est-il donc?

PASCAL. — Quatre heures et quart.

THÉRÈSE. — Comment quatre heures et quart? Et Gilles n'est pas encore rentré?

TANTINE, *vivement.* — Il t'a prévenue. Pas avant six heures!

THÉRÈSE. — Première nouvelle.

TANTINE, *à Pascal.* — Et vous connaissez votre frère. Il dit « six heures », mais, quand il est à bord avec ses copains...

PASCAL. — Oui.

TANTINE, *avide d'arranger les choses.* — D'ailleurs, je te demande un peu ce qu'il pourrait faire d'autre?

THÉRÈSE, *plaisantant.* — Hé! Hé! il y a des tas de belles filles sur le port.

TANTINE, *très ennuyée.* — Mais non, mais non. Quelle idée!

THÉRÈSE, *qui rit toujours.* — Ne proteste pas tant. On croirait que tu as vu Gilles avec une de ces filles-là!

TANTINE. — Ah! là là... Gilles... ah! là là!

PASCAL. — J'allais le dire.

TANTINE. — Lui? Gilles? te tromper? ah! là là!

THÉRÈSE, *en riant.* — D'ailleurs, il sait ce qui l'attend, s'il s'en avise. Une balle pour elle, une balle pour lui. Pan pan!

TANTINE, *qui dissimule mal son inquiétude.* — Ah! tu es trop bonne. Ça ne mérite que le mépris!

THÉRÈSE. — Pas du tout : une balle pour elle, une balle pour lui, je ne sors pas de là.

TANTINE, *avec une fausse gaîté.* — Et allez donc!

THÉRÈSE, *sans rire, mais légèrement.* — Je l'ai bien expliqué à Gilles. Je lui ai dit : « Tu comprends, une autre femme, dans ce cas-là, pourrait se suicider peut-être, moi, pas. Parce que moi, j'ai déjà pris du véronal lorsque j'ai cru que tu refusais de m'épouser. Je ne peux absolument pas recommencer, ç'aurait vraiment l'air d'une mauvaise habitude. »

TANTINE. — Comme dit la Brébion, « ce serait du réchauffé ».

THÉRÈSE. — Alors, je les tue, et puis c'est tout.

TANTINE. — Tu sais, le pardon, ce n'est pas mal non plus!

THÉRÈSE, *nerveusement.* — Mais tu m'agaces. On dirait que tu as réellement peur. Tu vois bien que je plaisante.

TANTINE, *sur le même ton.* — Moi aussi, je plaisante. Tu es assommante, à la fin. *(A Pascal.)* Et vous, je croyais que vous étiez pressé.

PASCAL. — Cette discussion m'intéressait beaucoup. Bonsoir, Tantine. *(Il l'embrasse.)* Bonsoir, Thérèse.

THÉRÈSE. — Tu ne m'embrasses pas?

PASCAL. — Non. Pas en ce moment. Je n'ai pas envie de t'embrasser en ce moment.

THÉRÈSE. — Comme tu voudras.

PASCAL. — A demain.

Pascal prend son parapluie et son chapeau et sort dans le silence.

TANTINE. — Qu'est-ce qu'il a?

THÉRÈSE. — Mais rien.

TANTINE. — Comment, rien?

THÉRÈSE. — Il y a quinze ans que tu connais Pascal. Tu devrais savoir qu'il est un peu bizarre.

TANTINE. — Ah ! Je suis rudement contente que tu aies épousé son frère. J'ai cru, à un moment donné, que c'était lui que tu préférais. *(Thérèse rit sans répondre.)* Pourquoi ris-tu ?

THÉRÈSE. — Une idée.

TANTINE. — Ceci dit, tu devrais demander à Pascal de t'examiner.

THÉRÈSE. — Moi ?

TANTINE. — Tu es trop nerveuse. Même lorsque tu plaisantes, on sent en toi une espèce de violence... quelque chose de... oui... de forcené...

THÉRÈSE. — Tu parles bien.

TANTINE. — Ce n'est pas normal, je t'assure.

THÉRÈSE. — Tu connais quelqu'un de normal, toi ? *(A ce moment, on sonne. Les deux femmes se retournent brusquement et regardent la porte d'entrée. Au-dessus de la vitre dépolie, un chapeau de femme très élégant sur de jolis cheveux blonds.)* Une visite. Quelle chance !

TANTINE. — Qui cela peut-il être ?

THÉRÈSE, *joyeusement.* — Ce n'est pas un chapeau que je connais.

TANTINE, *avec suspicion.* — Tiens ! Tiens !

THÉRÈSE. — Les cheveux non plus ne sont pas du quartier !

TANTINE. — En effet.

THÉRÈSE. — Chic ! chic ! chic ! C'est quelqu'un qu'on ne connaît pas ! C'est quelqu'un qu'on ne connaît pas !

TANTINE. — Je vais voir.

En rasant les murs, elle se dirige vers l'antichambre, suivant un trajet qu'elle connaît bien et qui lui permet de n'être pas remarquée du dehors.

THÉRÈSE. — Eh bien ?

TANTINE, *se rejetant brusquement en arrière.* — Oh !

THÉRÈSE. — Tu la connais ?

TANTINE, *qui ment visiblement.* — Non.

THÉRÈSE. — Alors, pourquoi fais-tu « Oh ! » ?

TANTINE. — Je n'ai pas fait « Oh ! »

THÉRÈSE, *qui regarde.* — Moi, en tout cas, je ne l'ai jamais vue.

On sonne à nouveau.

TANTINE, *à voix basse, suppliante.* — N'ouvre pas !

THÉRÈSE. — Ah ! si, alors !...

TANTINE, *même jeu.* — Je t'en prie, n'ouvre pas. Fais comme si nous étions sorties !

THÉRÈSE. — Tu connais cette petite-là ?

TANTINE. — Oui. Et je te supplie de ne pas ouvrir.

THÉRÈSE. — Pour une occasion que j'ai de me distraire.

TANTINE. — Te distraire !... Mais, ma pauvre enfant, c'est ton malheur qui est derrière cette porte.

THÉRÈSE, *arrêtée dans son geste.* — Quoi? Qu'est-ce que tu racontes? Tu ne peux pas parler naturellement.

TANTINE. — N'ouvre pas, je t'en prie.

THÉRÈSE. — Je verrai bien. Et, en tout cas, si c'est mon malheur, il est très joli.

Elle ouvre la porte. Valérie Pardaillan est sur le seuil. Elle a vingt-cinq ans, elle est très jolie, vêtue très simplement, mais avec beaucoup de goût.

TANTINE, *avec violence.* — Comment osez-vous faire une chose pareille?

VALÉRIE, *à Thérèse.* — C'est à vous que je voudrais parler, madame.

THÉRÈSE, *à Tantine.* — Laisse-nous!

TANTINE. — Il est encore temps. Permets-moi de la jeter dehors.

THÉRÈSE, *répétant avec autorité.* — Laisse-nous! *(Tantine sort brusquement.)* Asseyez-vous!

VALÉRIE. — Ce n'est pas la peine, madame. Je suis Valérie Pardaillan.

THÉRÈSE, *qui s'assied.* — Oui... Et alors?

VALÉRIE. — Mon nom ne vous suffit pas?

THÉRÈSE. — Excusez-moi, non.

VALÉRIE. — Et peut-être ne savez-vous pas non plus pourquoi je suis ici?

THÉRÈSE. — En effet.

VALÉRIE. — Madame, je crois bien indignes de nous toutes ces finasseries.

THÉRÈSE. — Je finasse, moi?

VALÉRIE. — Ce n'est pas moi qui ai commencé le scandale.

THÉRÈSE, *qui commence à s'agacer.* — Je ne pense pas que ce soit moi non plus.

VALÉRIE. — Je me suis tue pendant deux ans. J'ai gardé deux ans ce secret que j'aurais voulu crier.

THÉRÈSE. — Quel secret?

VALÉRIE. — J'ai tout supporté. Je me suis faite toute petite, je me suis cachée comme si j'avais honte. Et j'ai souffert deux ans. Pour vous!

THÉRÈSE. — Pour moi!

VALÉRIE, *ricanant.* — Parce qu'il ne fallait pas que vous sachiez. Et vous, vous qui avez toujours su — car vous avez toujours su...

THÉRÈSE. — Toujours su quoi?

VALÉRIE. — Vous, vous ricaniez de ma sottise et vous alliez chez les commerçants raconter que je suis une aventurière.

THÉRÈSE. — Moi?

VALÉRIE. — Je n'accepterai pas cela, madame. Non! Je vous interdis... le chagrin que vous m'avez fait m'y autorise... je vous interdis de dire que je n'aime pas votre mari.

Thérèse est bouleversée. Valérie, sous le coup de sa violente sortie, est encore tremblante. Silence, puis Thérèse éclate d'un rire aigu et presque intolérable.

THÉRÈSE. — Ah ! ah ! Ça, c'est drôle.

VALÉRIE. — Ne riez pas, madame. Quand j'ai connu Gilles à Paris, il y a eu deux ans en juillet, je ne savais pas qu'il était marié. Je ne me cherche pas d'excuses. Je l'aurais su que je l'aurais aimé quand même. Mais il ne me l'a pas dit tout de suite. Probablement parce qu'il pensait que je durerais le temps de son voyage. Les marins ont cette manie : une fille dans chaque port. J'étais sa fille de Paris, comme Nju *(prononcer Niou)* était sa fille de Hong-Kong. Il a failli me préférer une de mes camarades, Henriette Delannoy (une fille qui a déjà eu quatre amants) ! Il ne savait pas. C'est en mer qu'il s'est rendu compte. Alors, il a exigé que je vienne habiter ici. Mais je n'avais pas le droit de sortir de l'hôtel. On me servait dans ma chambre. Je ne voyais que lui et le valet, quelquefois Maryse Brébion, pendant des jours et des jours. Et je rentrais à Paris, chez ma mère, dès que son bateau repartait. Pour ne pas vous faire de peine ! Pour que vous ne sachiez pas ! Il disait que vous êtes restée une petite fille et capable de toutes les folies. Il tenait à votre tranquillité plus qu'à son bonheur. J'ai accepté ça. J'aurais accepté bien autre chose. Il est le seul homme que j'ai aimé, le seul que j'aimerai. Et pendant ce temps-là notre secret courait les rues. Vous me faisiez la risée de la ville. Aujourd'hui, votre tante s'est battue avec Maryse. Et elle disait que vous n'aviez pas peur de moi, que vous connaissiez les filles de mon espèce et qu'il suffisait de me donner de l'argent ! De l'argent ! Vous avez eu tort de m'insulter, madame. Je vais pouvoir demander à Gilles de choisir entre nous, puisque vous n'avez plus besoin de sa pitié.

Elle fait un geste pour sortir.

THÉRÈSE. — Vous partez déjà ?

VALÉRIE. — Nous n'avons plus rien à nous dire.

THÉRÈSE. — Oh ! que si !...

VALÉRIE. — Je vous écoute.

THÉRÈSE. — Laissez-moi vous regarder d'abord. Je vous écoutais trop, je vous ai mal vue. *(Sans haine, impartialement.)* Je déteste votre visage. Il est joli, c'est entendu. Mais tout le monde est joli depuis dix ans. Vous êtes jolie comme n'importe qui !

VALÉRIE, *sans expression.* — Et encore !

THÉRÈSE. — Je suis contente que vous ne soyez que comme ça !

VALÉRIE. — Tant mieux, madame !

THÉRÈSE. — Je vois bien ce qui a pu épater Gilles : votre pureté, votre genre « je suis trop faible pour avoir peur ».

VALÉRIE. — Ah !

THÉRÈSE. — Et surtout ces yeux « à toi pour la vie » !

VALÉRIE. — Peut-être.

Silence.

THÉRÈSE. — Alors, ma petite, vous avez éprouvé le besoin de venir me crier la sincérité de votre amour ?

VALÉRIE. — Je ne pouvais pas accepter ce que vous pensiez de moi.

THÉRÈSE. — Évidemment non.

VALÉRIE. — Mais j'ai peut-être parlé un peu brutalement. Acceptez mes excuses si vous croyez que je vous en doive.

THÉRÈSE. — Alors, vous vous êtes imaginée que je vous savais dans mon ombre depuis deux ans et que je me contentais, contre vous, de vagues plaisanteries ?

VALÉRIE. — Je ne comprends pas.

THÉRÈSE. — L'idée ne vous a pas traversée que peut-être je ne savais rien ?

VALÉRIE, *affolée*. — Ce n'est pas possible !

THÉRÈSE. — Tout de même... Supposez que je n'aie rien su.

VALÉRIE. — Mais voyons... Toute la ville parle de cette histoire !

THÉRÈSE. — Supposez !

VALÉRIE, *pressante*. — Cette dispute d'aujourd'hui entre votre tante et Maryse, et hier encore, au café de la Falaise, madame Chaussin... Elle disait que vous alliez me faire expulser de la ville.

THÉRÈSE. — *On* vous a dit qu'*on* avait dit. Supposez que je n'aie rien dit, moi.

VALÉRIE. — Madame, j'étais folle de rage quand je suis venue. Je croyais toutes les choses qu'on racontait de vous. J'avais tant besoin de les croire. J'espérais trouver une méchante femme qui n'aimait Gilles que juste assez pour essayer de lui faire du mal. Une méchante femme que j'aurais pu détester de toutes mes forces. Mais vous l'aimez autant que moi et vous êtes malheureuse.

THÉRÈSE. — Ah ! ça se voit ?

VALÉRIE. — Je ne me pardonnerai jamais d'être venue.

THÉRÈSE. — Et Gilles vous le pardonnera-t-il ?

VALÉRIE. — Madame, si je faisais quelque chose de très difficile, de très pénible pour moi, accepteriez-vous de ne pas lui parler de ce que je viens de faire...

THÉRÈSE. — Non.

VALÉRIE. — Je m'étais tue deux ans, je me serais tue encore ! Il a fallu ces propos de vous qu'on me rapportait, ces méchancetés qu'on vous disait sur le point de commettre. J'étais si décidée à ne jamais vous faire de peine.

THÉRÈSE. — Vous avez pitié de moi, vous aussi ?

VALÉRIE. — Je sais que vous vous vengerez. C'est votre droit. Et je mérite d'être punie.

THÉRÈSE. — Oh ! vous le serez !

VALÉRIE. — Voulez-vous que je le laisse partir ce soir sans le revoir ? Ce serait une vengeance terrible, m'empêcher de lui dire adieu !

THÉRÈSE. — Vous croyez ?

VALÉRIE. — Savoir qu'il part pour deux mois et que je ne l'aurai pas embrassé !

THÉRÈSE. — Vous me faites rire.

VALÉRIE. — Voulez-vous que je ne lui écrive qu'une fois par jour ?

THÉRÈSE. — Gardez vos punitions ! Je trouverai les miennes !

VALÉRIE. — Je sais bien ce que je devrais faire. Je devrais vous promettre de ne plus jamais le revoir. Mais je ne tiendrais pas ma parole. J'essaierai seulement de le voir le moins possible. Juste assez pour vivre. Juste assez pour avoir envie de vivre.

Thérèse, d'un geste rageur, balaie du revers de la main le jeu d'échecs.

THÉRÈSE. — Ah ! ça va mieux !

VALÉRIE. — Qu'ai-je fait ?

THÉRÈSE. — Encore de la grandeur ! Encore de la noblesse ! J'étouffe sur ces hauteurs.

VALÉRIE. — Pardon !

THÉRÈSE. — Résumons-nous ! Une fille me prend mon mari, tant pis ! Si elle l'a pris, c'est qu'il était à prendre ! C'est à moi de lutter et que le meilleur gagne ! Mais où le destin se fout vraiment de moi, c'est en m'envoyant une petite comme vous. Directement sortie de la bibliothèque rose. Répugnante de gentillesse et de qualités de cœur. Qu'est-ce que je peux faire contre vous ? Vous avez tous les torts et c'est moi qui suis gênée. Il y a quelque chose de dangereux dans votre douceur. Je m'en rends bien compte. Si je m'écoutais, j'aurais presque de la sympathie pour vous.

VALÉRIE, *émue.* — Madame !

THÉRÈSE. — Rassurez-vous, pas à ce point-là. *(Elle a un long regard vers Valérie avant de porter son coup terrible.)* Mais tout de même je comprends que Gilles avait raison lorsqu'il me disait : « Puisque je te tromperai en tous cas, mieux vaut que ce soit avec elle. Tu n'en trouveras jamais de moins gênante. » *(Valérie chancelle une seconde sur place puis s'écroule, la tête en avant.)* Allons bon ! *(Avec une vraie stupeur.)* Mais qu'est-ce que c'est que cette fille-là ! *(Elle appelle :)* Tantine ! *(Elle se met à genoux près de Valérie et lui tape dans les mains.)* Allons ! Allons ! Voyons ! Voyons !

TANTINE, *paraissant.* — Tu m'appelles ?

THÉRÈSE. — Tu vois !

TANTINE. — Et c'est elle qui s'évanouit. Ça, c'est le comble !

THÉRÈSE. — Passe-moi le vinaigre !

TANTINE, *tout en cherchant.* — Mais que diable as-tu pu lui dire ?

THÉRÈSE, *en riant.* — Je lui ai dit... *(Elle s'arrête.)* Attention ! Elle fait peut-être semblant !

TANTINE. — Penses-tu !

Elle lui tend le vinaigre.

THÉRÈSE. — Comme elle est jolie !

TANTINE. — Tu ne vas pas t'attendrir maintenant ?

THÉRÈSE, *avec une espèce de rage.* — Elle l'aime plus que moi !

TANTINE. — Mais non, pas du tout, toi tu es plus forte ! C'est pourquoi !

THÉRÈSE, *avec angoisse.* — Tu ne crois pas que je l'ai tuée ?

TANTINE. — Ne sois pas idiote ! Sors-toi de là. Je vais la gifler. Il paraît qu'il n'y a rien de tel. *(Valérie ouvre les yeux.)* Tu vois ! il suffit d'en parler.

VALÉRIE. — Oh ! Je vous demande pardon, mesdames. Je ne sais ce qui m'a pris. C'est ridicule.

Elle se relève.

THÉRÈSE. — Je n'aurais pas dû...

VALÉRIE. — Pas du tout. Pas du tout. Vous n'y êtes pour rien, je vous assure. Ce n'est vraiment pas votre faute si je ne tiens pas debout.

THÉRÈSE. — Vous ne voulez pas boire un peu d'alcool ?

VALÉRIE. — Non, merci. Merci beaucoup. Oh ! et j'ai cassé cette statuette. Je ne sais comment m'excuser.

THÉRÈSE. — C'est sans importance.

VALÉRIE. — Si, si. Je suis désolée.

Elle porte la main à sa poitrine.

THÉRÈSE. — Vous avez mal ?

VALÉRIE. — Oui. Un peu. Pardon. Croyez-vous que c'est bête. On tombe, et puis ça vous empêche de respirer.

THÉRÈSE. — Asseyez-vous !

VALÉRIE. — Non, merci, madame. Il faut que je m'en aille. Il faut que je m'en aille tout de suite. Dès que j'aurai retrouvé ma respiration. *(Avec un pauvre sourire.)* Je vous ai assez ennuyée comme ça. Mais je ne vous ennuierai plus, soyez tranquille. Vous pouvez le dire à votre mari. Qu'il n'essaie pas de me revoir ! D'ailleurs, je ferai ce qu'il faudra. Moi, je ne savais pas. Je croyais à des choses. Mais, de cette façon, c'est beaucoup mieux pour tout le monde.

TANTINE. — Vous avez raison. Oubliez-le donc tranquillement !

VALÉRIE. — C'est ça, tranquillement. *(Elle pleure.)* Tranquillement !

THÉRÈSE. — Tais-toi, donc.

VALÉRIE. — Dites-lui qu'il n'a pas à s'inquiéter, que je déchirerai ses lettres...

THÉRÈSE. — Mais qu'allez-vous faire ? Où allez-vous aller ?

VALÉRIE. — Oh ! je pars... c'est l'essentiel. Le reste doit vous être égal. Et figurez-vous que ça m'est égal aussi. Au revoir, mesdames, je vous demande pardon.

Elle sort. Thérèse s'est obligée à ne pas regarder Valérie tandis qu'elle sortait. Tantine, au contraire, ne l'a pas perdue du regard.

TANTINE, *lorsque la porte s'est refermée.* — Ah ! tu l'as mise dans un bel état !

THÉRÈSE. — Elle est désespérée, hein ?

TANTINE, *avec force.* — Plutôt, oui.

THÉRÈSE. — Je n'osais pas la regarder. J'avais l'impression d'avoir fait un mauvais coup.

TANTINE. — Pas si mauvais ! Tu as dû être assez adroite, au contraire.

THÉRÈSE, *avec une admiration incrédule.* — Il y a des filles comme celle-là ? Il y a encore des filles comme celle-là ?

TANTINE. — On se demande où Gilles est allé la chercher !

THÉRÈSE, *avec une agitation qui ne cessera de grandir.* — Heureusement qu'elle est partie ! J'allais lui crier que j'avais menti !

TANTINE. — Ah ! tu as menti ?

THÉRÈSE. — Tant que j'ai pu ! Elle semblait avoir juré de ne prononcer que les paroles les plus émouvantes. Je n'étais pas de force.

TANTINE, *très sincèrement.* — Ma pauvre chérie !

THÉRÈSE. — Et elle s'est évanouie avec une violence ! Elle n'en finissait pas ! Tu as remarqué ?

TANTINE. — Oui, ma chérie !

THÉRÈSE. — Elle ne va pas faire quelque chose d'irréparable ? Dis ?... dis !...

TANTINE. — Non. Ce n'est pas une folle comme toi. Je suis bien tranquille, c'est le type qui souffre en silence.

THÉRÈSE. — Tant mieux ! Oh ! oui, tant mieux !

Un silence.

TANTINE, *timidement.* — Alors, tu sais maintenant ?

THÉRÈSE. — Oui, je sais. Et je me sens laide, laide !...

TANTINE. — Quel rapport ?

THÉRÈSE. — Je n'étais jolie que parce que je croyais qu'il m'aimait. Maintenant, je ne veux plus rien dire.

TANTINE. — Mais il t'aime, voyons.

THÉRÈSE. — Comme une sœur, sûrement. Une pauvre sœur dont il a pitié. Et à qui il ne veut pas faire de chagrin.

TANTINE. — Mais pas du tout...

THÉRÈSE. — Je n'ai pas un petit visage d'ange, moi...

TANTINE. — Tu es bien mieux qu'elle !

THÉRÈSE. — Il ne peut pas rêver de moi cinq heures par jour.

TANTINE, *essayant de la gaîté.* — Peut-être pas. Mais qui pense à rêver cinq heures par jour ?

THÉRÈSE. — Je suis une femme très malheureuse, ma tante. Excuse-moi de ne pas rire.

TANTINE. — Mon pauvre trésor !

THÉRÈSE, *un cri.* — J'étais malheureuse depuis deux ans. Et je ne le savais pas.

TANTINE. — Ne t'exalte pas !

THÉRÈSE. — Et ces deux ans que j'ai volés, c'est à elle que je les dois ! Les choses qu'elle a faites pour lui ! C'est inimaginable ! Et pas seulement pour lui ! Pour moi aussi ! Elle l'aime mieux que moi ! Tantine, elle l'aime mieux que moi !

TANTINE. — Ne répète pas tout le temps la même chose.

THÉRÈSE. — Moi je faisais l'idiote avec Pascal.

TANTINE. — Avec Pascal ?

THÉRÈSE. — Tu le sais très bien. Tu sais très bien que je m'amusais à l'affoler.

TANTINE. — Mais non, je ne savais pas. Ça, c'est tordant !

THÉRÈSE. — Non, ce n'est pas drôle. Je ne méritais pas mon bonheur, comprends-tu. Tandis qu'elle gagnait durement le sien.

TANTINE. — Pas si durement que ça...

THÉRÈSE. — Ah ! sa douceur... comme je la hais !... cette douceur impitoyable. Cette douceur qui lui permettait tous les sacrifices. Mais elle en aurait inventé des sacrifices, au besoin. *(Ricanant.)* Tandis que moi, je croyais avoir assez fait en essayant de me tuer pour qu'il m'épouse.

TANTINE. — Ne parle pas tout le temps de ça non plus.

THÉRÈSE, *brusquement criant.* — Gilles lui a parlé de mon suicide, j'en suis sûr ! C'est pour cela qu'elle acceptait de se cacher. Oh ! j'ai honte ! j'ai honte !

Tantine, épouvantée de l'exaltation de Thérèse, compose rapidement un numéro.

TANTINE, *à mi-voix.* — Pascal ? Venez tout de suite. Tout de suite.

Elle raccroche.

THÉRÈSE. — Tu ne vas pas raconter mes affaires à Pascal. Je n'ai pas envie d'être ridicule devant lui. *(Devant le regard de Tantine.)* Ah ! il savait aussi ? Tout le monde le savait ! Mais, alors, il fallait m'inquiéter, me préparer... Ne pas me laisser apprendre tout d'un coup !... *(On sonne. Tantine va ouvrir. Thérèse, avec une fausse gaîté :)* J'imagine la tête du client qui voit son docteur traverser la rue sans la moindre explication.

TANTINE, *à Pascal dans l'antichambre.* — Je vous ai fait venir parce qu'elle m'inquiète...

THÉRÈSE, *méchamment.* — Tu l'attendais, ce moment-là, hein, Pascal ? Eh bien, ça y est, je sais... Tu es vengé.

PASCAL. — Tu sais ?

THÉRÈSE, *sarcastique.* — Et pas par des racontars. Par l'intéressée elle-même ! Mais je te félicite. Tu as été extrêmement bien... Je te jugeais mal, tu vois ! Je pensais : « Il m'aime, il est jaloux, son premier soin sera de me tenir au courant. »

TANTINE. — Tu pourrais ne pas parler de ça devant moi.

THÉRÈSE, *geste de découragement immense.* — Au point où j'en suis, tu sais !...

PASCAL. — Que s'est-il passé ?

TANTINE. — Je ne sais pas ce que Thérèse a raconté à cette personne...

THÉRÈSE, *l'interrompant.* — Quelque chose de très ingénieux. *(A Pascal)* Quelque chose que tu aurais pu inventer.

TANTINE. — ... Toujours est-il que ladite personne ne veut plus jamais revoir Gilles et qu'elle quitte la ville en ce moment même.

PASCAL. — Diable ! Diable !

TANTINE. — Vous avez peur que Gilles refuse de s'embarquer ce soir ?

PASCAL. — Sans l'avoir revue, c'est plus que probable.

THÉRÈSE, *avec chagrin.* — Il l'aime tellement ?

TANTINE. — Il ne va tout de même pas déserter ?

PASCAL. — S'il pouvait croire à un rendez-vous manqué, il partirait peut-être malgré tout, parce qu'il a un grand sens de son devoir. Mais s'il apprend la visite...

TANTINE. — On n'a qu'à parler de rien. Et à paraître extrêmement naturels.

THÉRÈSE, *avec une ironie douloureuse.* — Et puis, quoi ? Ils se retrouveront. Ils seront même enchantés de ce malentendu et de ce petit drame. Je les aurai probablement encore rapprochés.

TANTINE, *en tapant sur le bras de Pascal.* — Vous aviez bien besoin de nous raconter ça, vous !

THÉRÈSE, *avec une profonde amertume.* — Et, à leurs yeux, je ne serai même plus une vraie victime. Je serai la bonne femme qui a inventé ce sale truc-là ! *(Quelqu'un frappe joyeusement, à bras raccourcis, sur la porte de la rue un sonore « Tadagada... da... tsouin... tsouin... »*

THÉRÈSE, *à Tantine.* — Va lui ouvrir !

PASCAL. — Il semble de joyeuse humeur !

TANTINE, *à Thérèse.* — Tu ne préfères pas monter un instant pour te calmer ?

THÉRÈSE. — Merci. Je veux le voir à l'œuvre.

Nouvel ébranlement jovial de la porte.

TANTINE. — Les soirs d'appareillage il a souvent du vent dans les voiles.

THÉRÈSE. — Ça n'en sera que plus gai.

TANTINE. — En tout cas, pas de drame ?

THÉRÈSE. — Pas un mot !

TANTINE. — Alors !

Elle va ouvrir la porte. Pascal dévore Thérèse des yeux. Mais quand le regard de celle-ci rencontre le sien, il se détourne. Gilles Cabanis paraît sur le seuil, il est extrêmement gai et charmant.

GILLES. — Bonsoir ! *(Les autres ont un mouvement vers lui.)* Oh ! ne bougez pas ! Et taisez-vous ! Je vous demande une minute de silence. Mais de silence total. Comme si vous aviez cru entendre une sirène dans le brouillard. Un. Deux et trois ! *(Il ôte son imperméable bleu et paraît dans son uniforme flambant neuf de commandant en second.)* J'autorise les cris d'admiration.

TANTINE. — Ah ! Bravo !

PASCAL. — Impeccable.

THÉRÈSE. — Très réussi.

GILLES. — Avez-vous vu les galons ?

TANTINE. — Très jolis galons !

GILLES. — Malheureusement, le norois les verdegrise. Les grades non plus ne valent pas ceux d'avant guerre.

THÉRÈSE, *aux deux autres.* — Il est amusant, n'est-ce pas ?

GILLES. — J'ai tout de même l'outrecuidance d'espérer que Cloarec sera content. Son commandant en second sera le mieux habillé du vingtième parallèle. D'autant plus que les souliers sont neufs aussi. *(Il les désigne du menton.)* Malheureusement, le gauche me comprime horriblement l'orteil ! Vous permettez ?

Il s'assied sur la chaise, enlève son soulier gauche et frictionne son pied endolori.

TANTINE. — Ne te gêne pas !

GILLES, *soupir de soulagement.* — Aaaah !

THÉRÈSE. — Ils sont poétiques, ces navigateurs !

Gilles avise les pions du jeu d'échecs qui sont restés à terre.

GILLES. — Je vois que vous vous êtes encore jeté les pions à la figure ?

THÉRÈSE, *vivement.* — Oui, Tantine m'avait exaspérée.

GILLES, *à Thérèse.* — Heureusement que je pars ce soir. Sans quoi tu m'aurais encore convaincu de nettoyer l'argenterie.

TANTINE, *gentiment à Thérèse.* — Je reconnais mes torts. Je la nettoierai, là...

GILLES, *désignant les morceaux de la statuette.* — Vous avez également fracassé la porcelaine ?

THÉRÈSE, *avec une sourde mauvaise humeur.* — N'en fais pas un drame !

GILLES. — Un drame ? Je m'en fous avec une violence !...

THÉRÈSE. — Ah ! bon !

GILLES. — Je constate seulement que la lutte était ardente et noire. *(Avisant Tantine.)* Mais, dis-moi, Tantine, ce n'est tout de même pas Thérèse qui t'a expédié ce coquard sur l'œil ?

TANTINE. — Je suis tombée.

GILLES. — Tu tombes sur l'œil, toi ?

TANTINE. — Oui.

THÉRÈSE. — Et, en tombant, elle a brisé la statuette !

GILLES. — Avec son œil ? Je comprends tout.

PASCAL. — Nous ferions peut-être mieux de lui dire la vérité.

TANTINE, *vivement.* — Vous êtes fou, Pascal !

GILLES. — Tante a raison, tu es fou. Ne disons surtout pas la vérité. Vous connaissez ma formule : la vérité salit les puits.

THÉRÈSE. — Très jolie formule !

PASCAL *(est-ce maladroitement?)* — Je pensais lui dire seulement que vous vous étiez battues.

Sursauts de Tantine et de Thérèse.

GILLES. — Seulement ? Ce n'est qu'une partie de l'histoire ? Mais quel bonheur !

TANTINE, *à Pascal.* — Vous ne vous êtes pas dit qu'il faudrait aussi lui expliquer pourquoi.

GILLES. — N'en faites rien ! J'aime mieux imaginer. C'est à cause d'un grand blond, n'est-ce pas ?

TANTINE. — Ne sois pas crétin !

GILLES. — Tu aurais tort de protester, je suis fier de toi.

Il l'embrasse légèrement.

THÉRÈSE, *aiguë.* — Je connais Gilles. S'il ne demande pas de précisions, s'il n'essaie pas d'en savoir davantage, c'est qu'il a quelque chose d'urgent à faire.

GILLES, *aérien.* — En effet. Un coup de téléphone à donner. A Obolinski. *(A Pascal.)* Tu connais Obolinski ?

PASCAL, *froid.* — Non.

GILLES. — Je te l'ai présenté l'autre jour. *(A Tantine.)* Un grand blond, tiens, justement !

PASCAL, *glacial.* — Je ne m'en souviens pas.

GILLES. — Il est assommant, cet Obolinski.

THÉRÈSE. — Ah ! vraiment ?

GILLES, *avec le luxe de détails des hommes qui mentent.* — Charmant garçon ! mais aussi inexact qu'un cargo des Messageries. Comme tous les Slaves, d'ailleurs.

THÉRÈSE. — Je connais très peu de Slaves.

GILLES. — J'avais rendez-vous avec lui à trois heures vingt à la Frégate. En sortant de chez mon tailleur.

THÉRÈSE. — Tu voulais lui faire voir ton costume ?

GILLES. — Mais non, voyons, quelle idée ! Je l'ai attendu une heure et il n'est pas venu. Je ne sais si tu sais ce que c'est que d'attendre une heure à la Frégate.

THÉRÈSE. — Non, je ne sais pas.

GILLES. — Tant mieux pour toi. *(Il marche en claudicant sur son pied déchaussé jusqu'à l'appareil téléphonique tout en disant :)* Alors, je suis passé à son hôtel pour voir s'il ne m'avait pas oublié. Pas d'Obolinski. *(Il compose un numéro.)* Il était sorti à trois heures sans laisser de message.

THÉRÈSE, *feignant la désolation.* — Oh !

GILLES. — « Allô, l'hôtel Duguay-Trouin ? Ici, monsieur Gilles Cabanis... Cabanis, c'est moi qui vous ai donné 50 francs tout à l'heure. » *(Il explique à Thérèse :)* Je lui ai donné 50 francs, mais c'était uniquement...

THÉRÈSE. — Tu as bien fait, ne t'excuse pas !

GILLES, *dans l'appareil.* — « Je voudrais savoir si M. Obolinski est rentré. » *(A Thérèse :)* Je ne m'excuse pas : je t'explique ! » *(Dans l'appareil.)* « Oui. Obolinski. O-BO-LINS-KI. » *(S'énervant et maladroitement.)* « Je sais bien que vous n'avez pas d'Obolinski à l'hôtel, c'est la personne dont je vous ai parlé tout à l'heure ! Oui, Obolinski ! Ne prenez pas cet air fin, je vous demande si cette personne est rentrée ? Eh bien, alors, dites-le ! »

Il raccroche rageusement.

THÉRÈSE, *sans expression.* — Tu ne salis pas de puits, en ce moment.

GILLES, *hérissé.* — Que veux-tu dire?

THÉRÈSE. — Si cet Obolinski n'habite pas l'hôtel, comment peux-tu espérer l'y trouver?

GILLES, *inventant laborieusement.* — Il n'habite pas l'hôtel... mais il y a déjeuné et... il a entreposé ses bagages dans le hall.

THÉRÈSE. — Ah! bon!

GILLES. — Tu vois comme c'est simple.

THÉRÈSE. — Et quel drôle de nom!... Obolinski!

GILLES. — Que veux-tu, c'est le sien. Tu penses bien que je n'irais pas inventer un nom pareil?

Thérèse se détourne de lui avec quelque chose qui ressemble à de la rage et se dirige vers l'antichambre.

TANTINE, *sur le qui-vive.* — Où vas-tu?

THÉRÈSE, *très naturellement.* — Boire un verre d'eau fraîche à la cuisine.

Elle sort. Tantine l'accompagne un peu.

PASCAL, *sardonique.* — Ah! bravo, mon vieux!

GILLES. — Oui, je crois que je m'en suis assez bien tiré.

PASCAL. — Vraiment?

GILLES. — Tu n'aimes pas mon coup d'Obolinski?

TANTINE, *revenant.* — Pas trop! Vous ne devez pas mentir souvent dans la marine marchande.

GILLES, *consterné.* — C'est la faute de cet idiot de portier. Je lui donne 50 francs et je lui explique bien : « Quand je vous parlerai de monsieur Obolinski, c'est qu'il s'agira... » D'ailleurs, c'est sans intérêt, je ne sais pas pourquoi je vous raconte ça. Mais vous avez vu le résultat.

PASCAL. — Et tu ne crains pas que Thérèse ait remarqué quelque chose?

GILLES. — Thérèse, bien sûr que non, pauvre chou! Elle a confiance en moi, elle!

PASCAL. — Tout de même, elle vient de faire une sortie bizarre.

GILLES. — Ce n'est pas bizarre d'avoir soif. Tiens, moi, j'ai soif, je ne suis pas bizarre.

TANTINE, *brusquement.* — Tu la trouves tellement jolie, cette Pardaillan?

GILLES, *de plus en plus consterné.* — Ne me dis pas que tu sais tout!

TANTINE. — Je sais tout. Et depuis longtemps. Je ne t'en parlais pas pour ne pas te faire honte.

GILLES. — Oh!

TANTINE. — Comment as-tu pu?

GILLES. — Je ne sais pas... j'étais à Paris...

TANTINE, *l'interrompant.* — Qu'est-ce qu'elle a cette fille que Thérèse n'ait pas.

GILLES. — Rien. Seulement elle l'avait à Paris...

TANTINE. — Et tu as risqué le bonheur de Thérèse pour une aventure?

PASCAL. — Ce n'est plus une aventure. Il est fou d'elle.

GILLES. — Oui, maintenant, oui.

PASCAL. — Malheureusement!

GILLES. — Il faut me pardonner, ma tante. Ce n'est pas ma faute. Valérie est unique. Tu sais ce qui fait le plus souffrir les hommes abandonnés, c'est qu'ils croient toujours revoir dans la rue la femme qui les a quittés. A cause d'une silhouette, d'une démarche ou d'une forme de visage semblable. Si ce malheur m'arrivait, cette déception me serait épargnée. Je ne croirais pas la revoir. Personne ne lui ressemble.

TANTINE, *touchée*. — Ah!

GILLES. — Personne ne met son chapeau comme elle, par exemple. Une fois, pour rire, j'ai calculé. Elle l'incline à quarante-huit degrés exactement. *(Comme si c'était un miracle.)* Elle ne balance qu'un bras en marchant.

TANTINE. — Tu m'en diras tant!

GILLES, *lancé*. — Elle sait si bien pleurer. Tu ne peux pas t'imaginer, c'est charmant. Et pourtant, elle étouffe de chagrin. Alors, pour rester charmante en étouffant de chagrin, il faut vraiment avoir du charme.

TANTINE. — Je te crois.

GILLES. — Mais si elle sait bien pleurer, elle sait encore mieux rire. Elle rit violemment. Comme ça!

Il rit violemment.

THÉRÈSE, *criant de la cuisine*. — A la bonne heure! Tu ne t'embêtes pas!

Tantine et Gilles sursautent.

PASCAL, *durement*. — Te rends-tu compte de ce que tu as failli faire! Elle a failli t'entendre!

GILLES. — Mais non. Mais non.

PASCAL. — T'entendre vanter le rire de monsieur Obolinski et son chapeau à quarante-huit degrés.

GILLES. — Je l'aurais rassurée, voilà tout.

PASCAL, *ricanant*. — Par un mensonge?

GILLES. — Ah! oui, que veux-tu, par un mensonge!

PASCAL. — Tu es si sûr de toi?

GILLES. — Je ne suis pas sûr de moi. Je sais seulement que je ferai l'impossible pour ne pas causer de peine à Thérèse. Je l'ai prouvé depuis deux ans!

PASCAL. — Oh! Tu l'as prouvé!

TANTINE. — Mais qu'est-ce qui vous prend, tous les deux?

GILLES. — Tu sais très bien que cette idée d'épouser Thérèse n'est pas de moi.

PASCAL. — Elle n'est pas de moi non plus!

GILLES. — Evidemment, l'idéal, ç'aurait été que tu l'épouses, toi.

TANTINE, *vertement*. — Gilles!

GILLES. — Je l'ai souhaité. Parce que tu l'aimes comme elle mérite de l'être. Elle n'a pas voulu de toi et je la comprends. Tu lui as fait peur.

TANTINE. — Gilles !

PASCAL. — Laissez, ma tante. Je lui fais peur ?

GILLES. — Tu es vieux, mon vieux. Tu ne t'en rends pas compte parce qu'il ne t'est jamais rien arrivé. Mais tu as été vieux tout de suite. Je t'ai tout de suite connu vieux. C'est très mauvais.

PASCAL. — Très.

GILLES. — Et si tu te contentais d'être vieux, mais c'est que tu es sérieux aussi ! Ce qui est encore pire. Tu es un type épatant, Pascal. Moi, je le sais. Tes patrons, à l'hôpital, le savent. Nous sommes quelques-uns, très peu nombreux, à le savoir. Les autres ne s'en doutent même pas, parce que tu les décourages, tu les embêtes trop !

TANTINE. — Je vous en prie, tous les deux...

PASCAL. — Il a raison.

GILLES. — Tu as embêté Thérèse. Tu as fait ce que tu as pu pour la dégoûter de moi, je le reconnais. Mais tu t'y es si mal pris que tu n'as pas réussi. Ce qui est bien regrettable pour tout le monde. Nous serions heureux tous les quatre si tu y étais parvenu.

PASCAL. — Ne me pousse pas à bout !

GILLES. — Laisse-moi te dire seulement pourquoi tu ne l'as pas convaincue : c'est parce que tu me détestais trop et depuis trop longtemps.

PASCAL. — C'est amusant !

GILLES. — Je ne t'en veux pas. Si tu savais comme ta haine m'a rendu service, le nombre de gens qui ne pouvaient pas me sentir et qui se sont réconciliés avec moi à cause de ce que tu leur racontais sur mon compte.

TANTINE. — Vous m'épouvantez tous les deux !

GILLES. — Mais, ma pauvre tante, il ne se passait pas de jours qu'on ne vienne me dire : « Que diable avez-vous pu faire à votre frère ? »

PASCAL. — Ce que tu lui as fait, tu veux le savoir ?

GILLES. — Je n'y tiens pas !

PASCAL. — Tu m'as pris tout ce que je voulais, tout ce que j'aimais !

GILLES. — Mais non. Mais non.

PASCAL. — Thérèse surtout.

GILLES. — Il fallait la gagner, je t'en ai laissé le temps.

PASCAL. — Le temps ? Tu revenais chargé d'histoires d'autres pays, avec ce prestige imbécile du voyageur, agrémenté de ces femmes de toutes les couleurs qui t'avaient aimé. Fier de ton hâle et de ton insupportable légèreté.

GILLES. — Ta phrase n'est pas heureuse : c'est parce que je suis léger qu'on me supporte !

PASCAL, *criant presque.* — Et, parce que tu es léger, tu ne te soucies pas que les autres soient malheureux.

GILLES. — Tu connais ma formule « les autres sont toujours malheureux ».

PASCAL. — C'est une formule bien pratique, une formule de salaud.

GILLES. — Il n'y a qu'avec moi que tu sois d'une telle franchise !...

TANTINE. — Thérèse va vous entendre !

PASCAL. — Moi, j'étais malheureux, comprends-tu ?

GILLES. — Maladroitement !

PASCAL. — Ah ! j'étais sérieux, je te l'accorde. J'aimais Thérèse sérieusement. De toutes mes forces, de toute mon âme.

GILLES. — Avec rage !

PASCAL. — Avec un peu de rage aussi. Cette rage de te voir préférer.

GILLES. — Oui. Tu aimais Thérèse contre moi !

PASCAL, *ricanant.* — Et elle a pris du véronal pour t'avoir !

GILLES. — Oh ! Pour m'avoir ! C'était surtout pour ne pas t'avoir, toi !

TANTINE. — Tu oses plaisanter sur une chose pareille ?

GILLES.— Je ne plaisante pas. Pauvre petit chou ! Elle était sincère. Un désespoir d'enfant. J'ai eu le même, à treize ans.

PASCAL. — Toi ?

GILLES. — Tu le sais très bien. J'ai failli me tuer. Pour la fille du professeur de piano. Heureusement, je me suis rappelé à temps que j'avais à faire mon devoir de vacances.

PASCAL, *à Tantine.* — Excuse-le ! Il est léger !

GILLES. — Eh bien, après ce suicide manqué, j'étais sûr qu'elle t'aimerait. On déteste toujours celui qui vous entraîne à des extrémités pareilles. Ton sombre amour avait sa chance, à ce moment-là. Il t'aurait suffi de nous oublier toi et moi et de ne lui parler que d'elle.

PASCAL. — Tu vas me faire un cours ?

GILLES. — Seulement, tu voulais surtout me la prendre. Parce que tu as toujours eu envie de ce que j'avais.

Thérèse est entrée. Elle est pâle. Elle a peut-être entendu les dernières phrases.

THÉRÈSE. — Pascal, il ment, n'est-ce pas ?

Gilles change aussitôt de ton et plaisante pour donner le change à Thérèse.

GILLES. — J'exagère, en tout cas. Tu sais ce que c'est, en bavardant...

TANTINE. — Ce n'est pas de l'eau fraîche que tu as bu, toi, dis donc...

THÉRÈSE. — J'ai commencé par de l'eau fraîche et terminé par un peu de fine.

TANTINE. — Par beaucoup de fine...

THÉRÈSE. — Ainsi, Pascal a toujours eu envie de ce que tu avais ?

GILLES. — Nous plaisantions. Je parlais de petites choses...

THÉRÈSE. — Il n'y paraissait pas.

GILLES. — C'était venu à propos de ma motocyclette...

THÉRÈSE. — Pascal ? Pourquoi ne protestez-vous pas ?

GILLES. — Oh ! il proteste. Il proteste énergiquement. N'est-ce pas, Pascal ?

PASCAL. — Oui.

GILLES. — Mais il a tort de protester. Parce qu'il m'a toujours tout envié. Même les choses les plus incroyables. Par exemple, tiens... une nuit, nous étions encore en pension... j'ai rêvé que j'avais d'énormes doigts de pied... un rêve terrible... On me foutait à la porte de partout... la fille du professeur de piano me rendait sa parole... Maman me reniait. Le lendemain matin, j'ai eu la bêtise de lui raconter mon rêve, il le voulait, il le lui fallait à tout prix. Je le lui ai échangé contre une mandarine.

THÉRÈSE. — Très amusant !

GILLES. — Il m'enviait mes gros doigts de pied.

THÉRÈSE. — Riez, Pascal !

GILLES, *bouffonnant et tendant à Pascal son pied déchaussé.* — Tu ne veux pas de ceux-là ! Tu me rendrais service.

PASCAL. — Ah ! tu es spirituel !

THÉRÈSE, *sur un ton singulier.* — Pascal, me permettez-vous de prendre votre défense ?

PASCAL, *s'essayant à la légèreté.* — S'il vous plaît !

THÉRÈSE. — Tu es trop injuste avec ton frère, comme toujours !

GILLES. — Allons, bon !

THÉRÈSE. — Il t'a peut-être envié tes rêves ; mais je le crois très capable d'être devenu amoureux de moi, sans que ce soit pour t'embêter.

GILLES, *bonhomme.* — Mais bien sûr, voyons. Je disais ça parce qu'il m'agaçait.

TANTINE. — Thérèse, mon petit, tu vas faire quelque chose d'irréparable.

THÉRÈSE. — Pascal a bien du mérite, au contraire. Un autre se serait découragé à voir la façon dont tu me méprisais. Logiquement, il aurait dû penser : « Mais qu'a-t-elle donc, cette Thérèse, pour que Gilles n'en veuille pas à ce point-là ? »

TANTINE, *avec une réelle angoisse.* — Vous parlez... vous parlez... prenez garde, mes enfants !

THÉRÈSE. — Il s'est entêté. Il s'est obstiné à trouver magnifiques ces yeux que tu faisais pleurer. Je le remercie.

PASCAL, *ému et sourdement.* — Thérèse !

THÉRÈSE. — Tu prétends qu'il a toujours eu envie de ce que tu avais. Il n'a pourtant pas essayé de te prendre mademoiselle Pardaillan.

GILLES, *étourdiment.* — En effet, mais c'est parce que... (*Réalisant soudain ce que vient de dire Thérèse.*) Qu'est-ce que tu dis ?

THÉRÈSE. — Et, là encore, il a du mérite. Car elle est très jolie.

GILLES. — Tu la connais ?

THÉRÈSE. — Elle était ici pendant que tu attendais Obolinski à la Frégate.

GILLES. — Mais pourquoi ?

THÉRÈSE. — Elle voulait me voir.

GILLES. — Et elle t'a parlé ?

THÉRÈSE. — Quelle drôle de question ! Oui, elle m'a parlé.

GILLES. — De quoi ?

THÉRÈSE. — D'un peu tout. Elle me plaît énormément.

GILLES. — Ah !

THÉRÈSE. — Pour mon goût, elle a trop de cœur. Elle n'étouffe pas seulement de chagrin. Elle s'en évanouit.

GILLES. — Elle s'est évanouie ?

THÉRÈSE. — Et elle en casse mes bibelots.

GILLES. — Du chagrin ? Je ne lui ai pas fait de chagrin.

THÉRÈSE. — Faut croire que si. Elle m'a dit qu'elle ne voulait plus te revoir !

TANTINE. — Tu avais promis de ne pas lui répéter ça.

THÉRÈSE. — Ah ! Il m'embête !

GILLES, *bouleversé.* — Elle ne veut plus me revoir ?

THÉRÈSE. — Plus jamais ! *(Gilles se précipite vers le téléphone.)* Inutile de téléphoner. Elle est partie. *(Gilles compose le numéro.)* Inutile, je te dis !

GILLES, *dans l'appareil.* — « Allô, l'hôtel Duguay-Trouin ? Ici, monsieur Cabanis. Mais foutez-moi la paix avec Obolinski. Passez-moi mademoiselle Pardaillan. *(Attente angoissée des trois autres.)* Comment, partie ? Ce n'est pas possible, voyons ! *(Il remet sa chaussure instinctivement.)* Il n'y a pas de train à cette heure-ci. Quelle voiture ? Et où a-t-elle dit qu'elle allait Mais elle n'a pas eu le temps de faire ses bagages ? Et le chauffeur, il ne vous a rien dit, le chauffeur ? Je sais bien que ça ne vous intéresse pas. Je voudrais savoir ce qui vous intéresse. » *(A Thérèse)* Il a raccroché !

THÉRÈSE, *avec une joie mauvaise.* — Ça fait mal, hein ? *(Gilles fait un pas vers la porte.)* Où vas-tu ?

GILLES, *désemparé.* — Il faut que je la retrouve !

THÉRÈSE. — Impossible. Elle m'a dit qu'elle se cacherait de toi. Et elle sait se cacher. Tu l'y as habituée.

GILLES. — J'ai mal. Je n'ai rien fait, c'est trop injuste. Et personne ne me plaint. Vous me détestez tous les trois.

PASCAL. — Gilles... « les autres sont toujours malheureux ».

GILLES. — Où la chercher ?

THÉRÈSE. — Elle ne te verra pas dans ton beau costume neuf !

GILLES, *réfléchissant.* — Ni chez sa mère, ni chez Maryse.

THÉRÈSE. — Une consolation te reste : personne ne lui ressemble. Tu ne croiras pas la reconnaître dans la rue.

GILLES, *dans un cri.* — Dix ans de ma vie ! Dix ans pour une explication avec elle.

THÉRÈSE. — Ni dix, ni vingt ! Toute la vie pour la regretter, si tu veux !

GILLES, *douloureusement, à une Valérie invisible.* — Ma douce !

THÉRÈSE. — Tu la retrouveras, ta douce ! Et tu la consoleras ! Elle ne te détestes que provisoirement, à cause d'une petite chose que je lui ai dite... Vous serez heureux et vous aurez beaucoup d'enfants. Je vous cède la place et vous donne ma bénédiction.

Elle sort en courant.

TANTINE. — Ne la laisse pas seule, Gilles... Tu la connais...

Gilles sort derrière Thérèse.

RIDEAU

(A suivre.) MARCEL ACHARD

LETTRES INÉDITES
DE
GÉRARD DE NERVAL
écrites de Vienne en 1840.

GÉRARD de Nerval est l'objet d'une légende : on voit surtout en lui le poète de « l'épanchement du songe dans la vie réelle », auteur d'*Aurélia* et des *Chimères*. Dans cette partie de son œuvre on se plaît à discerner une influence allemande. En même temps, on reconnaît que rien n'est plus français de ton et d'inspiration que *Sylvie* ou que *la Bohème galante*.

Sans doute, Nerval connaissait la vie et les mœurs d'outre-Rhin ; il avait lu et traduit Gœthe et Hoffmann, Heine et Kotzebue ; mais en face de l'Allemagne, il resta toujours français du Valois et de Paris ; observateur et critique plutôt qu'imitateur.

Toutefois Gérard avait été en 1828 l'introducteur véritable de *Faust* en France ; à ce titre il avait fait son entrée dans la littérature et était devenu célèbre dans les milieux du romantisme. Mais, de son propre aveu, il ne fut jamais qu'un assez pauvre germaniste. En 1836 seulement il accomplira une première brève excursion en Allemagne. En septembre et octobre 1838 un plus long voyage le mène à Francfort. Il part par Strasbourg et Bade et rejoint à Francfort Alexandre Dumas venu par la Belgique. Ensemble ils visitent Mannheim et Heidelberg.

D'une plume alerte, dans la première partie de *Lorely*, Nerval a conté ce voyage au pays des principautés, d'opérettes et des chansons populaires.

Le voyage d'agrément se doublait d'une entreprise littéraire : les deux amis écrivaient ensemble pour le théâtre, signant les pièces à tour de rôle. Dumas était réputé seul auteur de *Piquillo*, de *l'Alchimiste*, de *Caligula* ; tandis que *Léo Burckart* revenait à Gérard.

Ce drame était inspiré de l'assassinat en 1819 à Mannheim de l'écrivain Kotzebue, par un membre de la Jeune Allemagne, l'étudiant Carl Sand. La pièce fut préparée sur les lieux qui avaient été les témoins de cet événement. Les amis poussèrent le souci de documentation exacte jusqu'à aller interroger le fils du bourreau de Carl Sand ! Le drame *Léo Burckart* fut accepté à la Renaissance, puis entièrement remanié par Gérard, mais sa représentation fut retardée par la censure ; elle ne devait avoir lieu, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, que le 10 avril 1839. La pièce fut jouée en tout vingt-six fois. Gérard avait fondé sur cette pièce de grands espoirs. Son peu de succès, joint à des embarras d'argent, venait après la rupture de l'écrivain avec l'actrice Jenny Colon qu'il aimait.

Ces échecs successifs dans plusieurs domaines incitèrent Nerval à fuir Paris. Déjà l'idée de se faire confier une mission politique et littéraire avait pris naissance dans l'esprit de Gérard au cours du voyage en Allemagne en 1838, ainsi qu'en témoigne une lettre à son père, le Dr Labrunie :

« Il est incroyable de voir à quel point les gens de lettres français sont estimés et bien accueillis en Allemagne. Cela m'a donné l'idée d'aller l'année prochaine à Vienne, où l'on veut me recommander d'une manière suprême, et où je pourrais me fortifier dans la prononciation allemande. M. Durand (directeur du *Journal de Francfort*) me promet une recommandation pour M. de Metternich, qui est un

de ses amis diplomatiques, et qui me ferait accueillir dans la plus belle société de la ville et pourrait peut-être me servir davantage en me faisant confier quelque mission littéraire de traduction ou de recherche... »[1]

Il semble que Gérard ait bien obtenu une mission grâce à la protection de M. Lingay, secrétaire de Guizot, que lui fit connaître Théophile Gautier. Gérard, écrivant de Vienne à son père le 30 janvier 1840[2], déclare lui devoir sa mission. Peut-être par l'intermédiaire de Lingay, ou sur la recommandation de Victor Hugo, Nerval était entré en relation avec le cabinet du comte Duchatel, ministre de l'Intérieur, et en particulier avec Mallac, maître des requêtes, alors chef du cabinet du ministre et avec Edmond Leclerc, secrétaire particulier de Duchatel. Il semble avoir demandé à être envoyé à Vienne, s'engageant à renseigner les ministères de l'Intérieur et de l'Instruction publique sur la presse allemande et autrichienne, sur l'état des esprits en Allemagne, sur la contrefaçon littéraire ; il devait peut-être aussi étudier des questions commerciales.

Gérard partit pour Vienne en novembre 1839, son séjour devait s'y prolonger jusqu'en février 1840.

Il a longuement parlé de son voyage, décrivant au passage la Suisse et la Bavière, les lecteurs de *la Presse* eurent la primeur des cinq lettres de voyage signées Fritz, puis Gérard, qui devaient être reprises avec des variantes dans la première partie du *Voyage en Orient*. Dans ces pages souvent malicieuses transparaissent les dons d'un observateur-né.

Mais on ignorait généralement que Gérard portait aussi en lui un diplomate sagace aux vues justes et pénétrantes, capable de donner aux hommes dirigeant les destins politiques de la France certains avertissements prophétiques. Cet agent secret officieux se révèle très au fait des courants de la politique européenne et le contraste est profond entre la lettre qu'on va lire et le badinage des « Amours de Vienne », publié par *la Revue de Paris* en mars 1841.

A M. M... (3)

[Vienne]
Ce 10 janvier [1840]
confidentielle.

Monsieur,

Puisque vous avez reçu ma lettre précédente que j'avais donnée à M. Lucas, je n'ai pas besoin de vous répéter la cause qui m'empêche de vous écrire librement, et qui m'oblige à profiter cette fois d'une voie beaucoup plus indirecte encore! Je n'aurai pas d'ailleurs à regretter mon séjour à Vienne si je puis réunir dans un autre pays et contrôler par des avis indépendants les renseignements que j'ai pu prendre dans celui-ci. J'aurais pu vous envoyer quelques nouvelles, surtout sur les affaires d'Orient, bien qu'il y ait peu de voyageurs puisque la navigation du Danube est interrompue, mais elles ne vous seraient parvenues que fort tard, les lettres éprouvant un retard calculé, d'au moins deux jours sur les correspondances officielles ; ainsi les nouvelles de France nous arrivent à nous par les journaux de Saxe et de Bavière bien avant les feuilles et les lettres françaises.

1. *Correspondance*, éd. J. Marsan, 1911, pp. 55-56, lettre de Francfort, 18 septembre 1838.

2. id, p. 81.

3. Jacques-Eloi Mallac, chef de cabinet de Duchatel à l'Intérieur le 14 mai 1839 et à nouveau le 8 novembre 1840.

Il faut donc avoir été en Autriche, mais il ne faut pas y être, pour entreprendre sur l'Allemagne une correspondance utile ; je suis fixé désormais sur un grand nombre de détails qui me permettront, je pense, de vous satisfaire complètement. La bonne position, que j'ai acquise ici, en évitant de me compromettre ; les relations que je me suis créés (*sic*) depuis six semaines de séjour, dans un pays dont on est exclu sur le moindre soupçon politique, me serviront dans tous les cas pour l'avenir. L'Autriche est la Chine de l'Europe. C'est déjà beaucoup que d'y avoir pu pénétrer. En supposant que quelque événement nécessite des observations particulières, je sais de quelle manière il me serait possible de vous tenir au courant ; avec quelques sacrifices d'argent on peut tout ce qu'on veut dans un pays où le journalisme et l'administration ont si peu de dignité. Mais peut-être cela appartiendrait-il forcément à un genre d'informations dont je ne voudrais qu'indiquer les moyens. J'appellerai surtout votre attention sur les tendances de la presse allemande à notre égard. Il ne faut pas se dissimuler que ces feuilles, payées presque toujours par deux ou trois gouvernements, ne paraissent pas avoir les mêmes raisons de servir le nôtre. Si dans le *Journal de Francfort* ou la *Gazetté d'Augsbourg* le ministère a la faculté de faire insérer quelques communications, le bon effet qu'elles peuvent produire est aisément contrarié par les habitudes hostiles de ces deux organes eux-mêmes, c'est un détail dont vous ne pouvez vous rendre compte à Paris et que nous n'appercevons (*sic*) ici que par les impressions qu'en reçoit l'opinion publique. Les articles de fond des journaux allemands n'ont nulle importance il est vrai, mais leurs correspondances et leurs nouvelles en ont beaucoup, car il est aisé de prouver qu'on lit plus encore les journaux, en Allemagne qu'en France. Alors, leur puissance et leur adresse consiste à réunir et à grouper les événements défavorables, ou ceux qui peuvent donner des inquiétudes sur la tranquillité du pays ou sur la solidité du pouvoir. Ces tendances étaient évidentes dernièrement, tant à l'occasion de D. Carlos[1] et du duc de Bordeaux[2] que des affaires d'Alger[3] et des conspirations. Pour ne parler que de ces deux derniers points, je vous dirai qu'il y a de quoi rougir ici pour nous de voir, réunies avec soin, toutes les nouvelles défavorables à notre armée d'Afrique (même dans les feuilles officielles) et il faut avouer que nos journaux de l'opposition leur fournissent constamment leurs meilleures méchancetés ; quant aux conspirations et à tous ces actes isolés de folie et de fanatisme qui, après tout, n'empêchent pas la France d'être fort paisible, vous n'avez pas d'idée des moyens qu'on trouve pour les multiplier et les grossir. Bien des

1. Don Carlos, prétendant à la couronne d'Espagne, réfugié en France depuis 1839, se trouvait en résidence surveillée à Bourges.

2. Le duc de Bordeaux avait, à partir de 1839, entrepris une série de voyages en Allemagne et en Italie.

3. Au début de décembre 1839, le Gouvernement avait décidé l'envoi de renforts en Algérie pour combattre Abd el-Kader.

gens s'imaginent ici que Paris est dans un état d'anarchie continuelle et qu'une révolution est toujours prête à éclater. Sans doute les hommes d'Etat savent à quoi s'en tenir sur tout cela, cependant ne pensez-vous pas que les erreurs de l'opinion, ainsi agitée, doivent réagir sur eux-mêmes? Une preuve de cela est dans l'aide qu'apportent des gouvernements très intelligents et très éclairés d'ailleurs à des tentatives insensées. Ils se sont abusés bien longtemps à l'occasion des petites guerres légitimistes; les voilà qui croient maintenant à la possibilité sérieuse de projets bonapartistes; on leur persuadera bientôt que le duc de Bordeaux a des chances prochaines; et comment voulez-vous que les mieux disposés croient au repos et à l'avenir d'un pays dont la situation est présentée toujours sous de si fausses couleurs?

Je réunis tous ces points divers pour vous donner à penser qu'on ne s'occupe peut-être pas assez des moyens qu'il y aurait d'influer sur la presse allemande dont j'ai tâché de vous démontrer l'action. Je reviendrai souvent sur ce sujet que j'étudie particulièrement. On s'exagère peut-être en France l'influence des idées françaises sur l'Allemagne, et les publicistes de l'opposition nous montrent toujours les légions allemandes nous tendant les bras de l'autre côté du Rhin. C'était l'erreur aussi des républicains de 93, dont cependant les idées avaient fait grande impression sur ce pays; on a vu aussi ce que les Allemands ont fait depuis, malgré les avantages très réels qu'ils reconnaissent aujourd'hui devoir à Napoléon. Maintenant on annonce la construction de deux forteresses fédérales à Rastadt et à Ulm; on parle aussi de grandes revues de cette armée de la Confédération qui ne connaît encore ni ses chefs ni ses drapeaux, et qui, si notre diplomatie n'y met obstacle, pourra faire au printemps prochain manœuvrer ses corps de divers pays, sous le commandement en chef du roi de Wurtemberg et ces intentions, presque ignorées en France, n'étonnent pas l'opinion dans tous ces pays dont on nous promettait la sympathie.

Je vous parlais dernièrement des empiétements de la Prusse sur l'indépendance de la Confédération germanique, tant par l'*Union-Commerciale* depuis longtemps en vigueur[1] que par le monopole des *monnaies*, des *postes*, et même des *journaux*, où elle s'efforce d'atteindre aujourd'hui. Ne pensez pas que j'apporte aucune prévention dans mes observations à ce sujet; je sais qu'après tout nous avons peut-être moins à craindre de l'intelligence et de l'activité d'un gouvernement pareil, avec lequel il est toujours possible de s'entendre que de la sourde malveillance de l'Autriche, qui reculerait même devant une alliance complète commandée par son intérêt. Si l'on a besoin d'agir contre la Prusse, c'est dans les résistances religieuses du midi de l'Allemagne qu'on en trouvera les moyens; la France peut, là, prendre un rôle auquel l'Autriche

1. Le Zollverein, union douanière de la Prusse avec les autres États allemands, Autriche exclue, était entré en vigueur le 1er janvier 1834.

se soustrait tant qu'elle peut et dont la Bavière n'ose accepter les dangers ; si au contraire il importe d'annuler l'influence de l'Autriche, je n'ai pas besoin de vous dire que nous aurions plus de moyens encore d'atteindre dans ce but à l'Alliance et au concours de la Prusse, si elle nous sentait plus puissants dans les pays dont elle convoite la suprématie.

C'est surtout par ses efforts constants dans un but pareil à celui que j'indique, que la Russie parvient déjà à s'entendre si bien avec le Cabinet de Berlin et à consolider de plus en plus ce qu'on a appelé l'alliance du Nord. Ses moyens habiles et puissants luttent partout avec ceux qu'emploie la Prusse ; sa diplomatie et sa corruption travaillent largement pour son compte dans toute l'Allemagne et ses subventions ainsi que les honneurs qu'elle distribue lui ont conquis peut-être autant d'écrivains et d'hommes d'Etat que la Prusse en peut compter dans son parti. Toutefois ses tentatives sur l'opinion sont beaucoup moins heureuses ; l'imprudence même de certains de ses agents lui font tort dans les esprits ainsi qu'on l'a pu voir tout récemment à l'occasion du fameux pamphlet de la Pentarchie Européenne[1]. Il faudrait si peu d'efforts au Gouvernement français pour annuler les prétentions de la Russie et pour balancer celles de la Prusse, qu'on s'étonne de le voir négliger une foule de moyens faciles d'arriver à ce résultat.

Pardonnez-moi, monsieur, de vous envoyer des considérations si générales, communiquant si difficilement avec vous je ne puis que vous exposer des points sommaires et cependant d'une grande importance à mon avis, que je voudrais bien pouvoir développer dans tous leurs détails. S'il était possible que l'on reprît l'idée de me faire une position régulière, en diminuant même les dépenses dont il a été un moment question, je m'engagerais volontiers à vous envoyer de Leipsick, de Francfort ou de toute autre localité où je serais libre une correspondance qui vous arrivant deux fois par semaine embrasserait une foule de petits détails et d'observations de chaque jour que je n'ose vous communiquer dans des relations rares et difficiles. Je ne vous cacherai pas que dans ce but j'emploierais surtout des personnes du pays dont je serais forcé de rétribuer le travail. La supposition que je puis faire et qui est relativement à moi d'une grande vraissemblance *(sic)*, que je suis chargé d'une correspondance pour les journaux parisiens, m'assurerait le concours de beaucoup d'écrivains bien informés et c'est dans le choix de tant de renseignements et dans la manière de vous les présenter que je ferais consister l'importance de mon propre travail. Si l'on approuvait cette pensée, je pourrais même préparer mes matériaux de telle sorte qu'on en pourrait détacher des parties pour les publier au besoin dans les journaux du ministère. Comme je vous l'ai dit plus haut,

1. Il s'agit sans doute d'un pamphlet d'inspiration russe (les cinq puissances de la Sainte-Alliance étaient l'Autriche, l'Angleterre, la Prusse, la Russie et la France). Quelques mois auparavant, la guerre générale avait failli éclater à propos de la question d'Orient.

je vous tiendrais au courant jour par jour de l'esprit et des tendances de la presse allemande, des renseignements sur les faits et sur les hommes, qui peuvent si souvent servir à rectifier les erreurs de nos journaux et je crois qu'il y aurait là aussi pour moi une étude utile et une manière honorable de rendre service à notre pays.

Ayez la bonté, si cela se peut, de me faire répondre à ce sujet par Texier [1] ou par Leclerc [2], qui tâcheront de déguiser ce qu'ils auront à me demander sous la supposition qu'un directeur de journal me demanderait des nouvelles littéraires ou de théâtre. Personne ne s'étonnera à Vienne de cette correspondance dans le cas où elle viendrait à être lue. Je suis fort bien avec M. le Comte de l'Onisky [3] et M. Pilat [4] qui dirigent la presse et la censure. Je crois même qu'avant de partir j'aurai pu rendre des services aux journaux et à la littérature française en leur recommandant plusieurs feuilles et plusieurs livres. Dans tous les cas, il serait bien important que vous m'envoyiez un subside quelconque même provisoire pour me rendre à Leipsick (au cas où vous n'auriez pas à m'indiquer un autre endroit) J'ai entendu dire que M. Pozzo di Borgo avait entrepris son premier voyage diplomatique avec 25 louis. Je n'ai pas la prétention d'arriver si haut que cette illustre personne, j'ai besoin seulement de vous rappeler que j'ai commencé de même. L'impossibilité d'écrire d'ici autre chose que des feuilletons légers à mes journaux de Paris m'a forcé d'écrire dans les journaux de la ville, ce qui rapporte fort peu, et en outre la censure m'en a déjà supprimé deux. Excusez ces détails personnels et si vous pouvez m'adresser une somme sur un banquier je vous prie d'indiquer mes nom et adresse : rue de Tabor, 306, Léopoldstadt bien exactement et de faire affranchir, autrement la lettre ne parviendrait pas.

Votre bien dévoué et reconnaissant serviteur.

G.[5]

Il est intéressant de rapprocher cette lettre d'une page du *Voyage en Orient* ou, sous la date du 11 janvier, Nerval reprend certains des termes qu'il y employait. Il écrit en effet à Mallac : *L'Autriche est la Chine de l'Europe. C'est déjà beaucoup que d'y avoir pu pénétrer*, idée qui se trouve reprise et développée dans le *Voyage en Orient :* « Tout ce régime est extrêmement despotique, j'en conviens, mais *il faut bien se persuader que l'Autriche est la Chine de l'Europe. J'en ai dépassé la grande muraille...* et je regrette seulement qu'elle manque de mandarins lettrés. » Une autre réflexion de la lettre retient l'attention : c'est lorsque, s'élevant à une vision générale, Gérard note : « ... *on s'exagère peut-être en France l'influence des idées françaises sur l'Allemagne* ». Là, il semble faire preuve d'une perspicacité peu commune à cette époque de « mirage allemand ».

1. Edmond Texier (1816-1887), écrivain et journaliste.
2. Edmond Leclerc, avocat, secrétaire particulier de Duchatel. Le 16 juin 1844 remplaça Mallac (nommé préfet de la Nièvre) dans ses fonctions de chef de cabinet du ministre.
3. Nous n'avons pu identifier ce personnage, même avec le secours de la grande biographie autrichienne de Wurzbach. Le nom est peut-être mal orthographié.
4. Pilat, directeur de la censure à Vienne.
5. L'autographe de cette lettre appartient à M. Alfred Dupont.

Or, dans *Léo Burckart*, Nerval avait montré les bons et généreux Allemands, tels qu'ils paraissent chez madame de Staël et Gessner[1]. Nerval auteur dramatique semble contredire Nerval épistolier. Quand est-il sincère? Il l'est sans doute en 1838 comme il l'est en 1840, mais ses voyages outre-Rhin ont tempéré son enthousiasme premier. En outre, dans *Léo Burckart*, il décrivait la « Jeune Allemagne » romantique de 1819, bien différente de celle de 1840.

Le ministère n'envoyant pas les sommes espérées, Gérard à la fin de son séjour à Vienne fut obligé d'écrire dans les journaux autrichiens, comme il l'indique dans la lettre ci-dessus. Ecrivant à Delaunay, le 15 mars 1840, il répétera : « J'ai été forcé le dernier mois d'écrire des articles pour les journaux allemands, ce qui rapporte peu, mais c'était encore une ressource fort heureuse. » Un fragment de *la Pandora* fournit un renseignement plus précis : « ...je me vis promu aux fonctions de rédacteur de *la Gazette théâtrale de Vienne*. Je me hâtai d'entrer dans un café et à minuit j'avais terminé une première série d'études sur les littérateurs français. Le lendemain, au bureau du journal, on me comptait dix florins. »

Dans une lettre adressée à Alexandre Dumas, datée du 25 février 1840, qui complète les lettres déjà publiées, se dessine l'autre visage du Janus nervalien. On y trouve à l'état brut la matière qui sera mise en œuvre dans *le Voyage en Orient* et dans *la Pandora*, c'est-à-dire un tableau des plaisirs de Vienne.

Vienne, le 25 février [1840].

Mon cher Dumas,

... Cet écho qui vous revient d'un bout de l'Europe civilisée vous apprendra que je suis toujours à Vienne où j'ai passé l'hiver. J'aurais bien voulu pousser jusqu'à Constantinople ; mais je n'y vois plus d'apparence. Ce sera pour une autre fois. Je ne veux vous donner ici nulle description de Vienne. C'est une ville comme une autre ; la première, après Londres et Paris évidemment. On s'y amuse beaucoup, mais des plaisirs de Paris. La différence que vous y trouveriez c'est que la vie y est moitié moins chère au moins pour les personnes qui mènent un certain train que dans toute autre capitale. Le luxe y est à bon marché. Pour les simples voyageurs il n'y a pas une différence sensible. On dépense de l'argent à une foule de petits plaisirs, bals, théâtres, concerts et cela par ennui. La société est très serrée et comme celle d'une petite ville. On connaît tout le monde tout de suite et s'il est vrai que les cercles soient très distincts, ils s'ouvrent tous pour les étrangers un peu recommandés. J'ai été admirablement accueilli par l'ambassadeur[2] et fort intimement admis dans sa société. J'ai fait la connaissance de personnes fort distinguées. Toutefois, j'ai vu avec peine que les littérateurs du pays sont peu recherchés et n'ai vu dans les salons que ceux qui ont des titres. Peut-être seriez-vous ici plus honoré comme marquis que comme écrivain[3] ; pourtant il doit y avoir exception pour une renommée de votre ordre. Quant aux frais du voyage, si vous venez dans la saison du Danube, vous aurez économie en descendant depuis Ulm par les bateaux, les diligences sont assez chères. La poste présente relativement une éco-

1. Voir J. M. Carré : *Les Écrivains français et le Mirage allemand*. Boivin (1947).
2. M. de Sainte-Aulaire, traducteur de *Faust* auteur de *Mémoires* publiés naguère par *la Revue de Paris*.
3. Le général Dumas, père d'Alexandre Dumas, était fils du marquis Davy de la Pailleterie et de Tiennette Dumas, négresse africaine.

nomie. Ensuite si vous voulez acheter ici une voiture, on prétend qu'elles coûtent moitié moins cher au moins qu'à Paris et fort bien faites. La descente à Constantinople par le Danube s'ouvre ce mois-ci et coûte tout au plus 300 francs aux premières places. On va à Pest pour 40 francs si l'on ne veut pas aller plus loin, le retour par Trieste et Venise est très agréable. Les théâtres et les bals sont fort beaux. Les environs sont ravissants et l'été cela doit être un grand plaisir puisqu'on en jouit même en ce temps-ci par le beau temps. La population est très vivante. Je pense que vous lirez ces jours-ci un article où j'ai parlé des plaisirs populaires avec détails. Cela doit être dans *l'Artiste* [1]. Munich ne m'a pas autant charmé ; c'est une ville pour les artistes qui même en sont moins satisfaits qu'on ne pense car il y a bien du gâchis dans leurs nouvelles peintures, enfin ce n'est pas écrasant. Du reste aucun plaisir à l'habiter, pourtant le mouvement artiste et littéraire s'y fait sentir beaucoup plus qu'ici, mais ici on ne songe qu'à manger et à danser.

J'ai traversé la Suisse depuis Genève jusqu'à Constance, mais vous connaissez tout cela. Augsbourg est une ville curieuse à voir, plus importante que Mannheim, moins que Francfort et tenant de toutes les deux. Salzbourg est une ville très étonnante dans les rochers, et le pays est admirable, il y a des mines où l'on descend. Ensuite il y a Lintz, ville assez belle, puis la Hongrie à parcourir ce qui est très facile. Vous y serez reçu admirablement dans les châteaux. On va fort aisément à Prague, le chemin de fer fait 30 heures de chemin, on dit que l'on y vit très bien et que la société y est charmante. On y joue beaucoup vos pièces, notamment *Mademoiselle de Belle-Isle* [2] et *L'Alchimiste* [3] traduit en vers sous le titre de *l'Orfèvre de Florence* (*Der Juwelier*) qui est même le plus grand succès du moment, on en a publié des morceaux dans les journaux et l'on va le donner ici à la Burg. Tous les journaux en ont dit grand bien ce qui m'a fort étonné après ceux de Paris, mais croyez que *Mademoiselle de Belle-Isle* lui a nui. Nous avons ici Bériot [4], Litz et madame Pleyel [5], cette dernière vient à l'ambassade et nous jouons des proverbes, où je ne sais pas mes rôles devant un parterre de princes et de souverains ; la marquise de Sainte-Aulaire et les princes Dietrichstein et Schwartzenberg sont encore de nos acteurs, c'est très beau et un peu ennuyeux, par exemple on est très fort sur les charades et c'est très amusant. On nous a donné des fêtes magnifiques. Les bals du Sport et de la Redoute sont très amusants ; les tavernes remplies de chanteurs et de banquistes et où l'on valse dans la fumée de tabac, où l'on soupe, où l'on boit, où

1. Lettre sur Vienne, datée du 16 février, parue dans *l'Artiste* du 15 mars 1840.
2. *Mademoiselle de Belle-Isle*, comédie en cinq actes, avait été créée au Théâtre-Français le 2 avril 1839.
3. *L'Alchimiste*, drame en cinq actes en vers, fruit de la collaboration de Dumas et de Nerval, fut joué pour la première fois à la Renaissance le 10 avril 1839.
4. Bériot, célèbre violoniste belge (1802-1870).
5. Madame Marie Pleyel, pianiste renommée (1811-1875), amie et confidente de Gérard à Vienne, puis à Bruxelles.

l'on fait tout, sont très originales et je ne connais rien de pareil. Du reste la ville est peu curieuse comme monuments, sauf l'église Saint-Étienne.

Je compte être à Paris dans le courant du mois prochain. Ainsi je pourrai vous donner de plus grands détails.

Adieu, pardonnez-moi mon griffonnage et recevez tous deux mes vœux et mes amitiés sincères.

Votre affectionné

Gérard.[1]

Au lendemain de cette lettre, le 26 février 1840, Nerval annonça son retour à A. Karr[2]. Il quitta Vienne le 1er mars ; d'Ettingen, sur le chemin du retour, il écrivit au même correspondant, début mars 1840 : « Je vois avec plaisir que nous avons encore des amis au ministère ; plaise à Dieu qu'ils nous soient bons, car le besoin de picaillons se fait beaucoup sentir ! »[3]. Cependant Duchatel abandonnait le ministère de l'Intérieur le 1er mars.

Le 15 mars, Gérard, démuni d'argent, était parvenu à Strasbourg après un voyage de deux semaines, en partie pédestre, à travers l'Allemagne du Sud. Il écrivit à Delaunay, directeur de *l'Artiste*, pour lui réclamer soixante francs à valoir sur le paiement de ses articles, afin de regagner Paris[4] :

« Je suis à Strasbourg depuis avant-hier et j'ai quitté Vienne le premier de ce mois... l'incertitude du ministère me faisait craindre qu'on ne m'envoyât pas les fonds nécessaires pour mon retour, et c'est ce qui est arrivé en effet. Ne pouvant attendre davantage, je suis parti avec ce que j'avais encore, 250 francs à peu près, qui ne m'ont mené que jusqu'à Strasbourg... Je viens de trouver *l'Artiste* au café du Miroir et j'y ai vu mon premier article bien imprimé et corrigé exactement, ce dont je vous remercie... De plus j'emploie les cinq à six jours que je suis forcé de passer ici à vous faire le second article, déjà commencé et qui complétera ce récit d'*un hiver à Vienne*, qui j'espère aura intéressé vos lecteurs... »

C'est bien dans le numéro daté du 15 mars 1840 que *l'Artiste* avait publié cette « Lettre sur Vienne » de Gérard de Nerval, datée du 16 février précédent et qu'il devait plus tard utiliser dans *le Voyage en Orient*, mais « Les amours de Vienne » ne paraîtront qu'en mars 1841 et dans *la Revue de Paris*.[5]

JEAN RICHER et ALFRED DUPONT

1. Le texte de cette lettre est établi d'après une copie conservée à la collection Lovenjoul. On a omis ici quelques lignes sans grand intérêt.

2. A. MARIE, *Gérard de Nerval*, p. 373.

3. *Correspondance*, p. 95.

4. Lettre copiée sur l'autographe par F. Baldensperger à la bibliothèque universitaire d'Amsterdam et publiée dans *l'Alsace française* du 14 juillet 1929.

5. *Les Amours de Vienne*, « Récit où les mœurs viennoises revivent dans leur gaîté naïve », dit une note liminaire de la rédaction de *la Revue de Paris*, il y a 107 ans.

UN PROPHÈTE AMÉRICAIN

« Nous mangions ensemble, Isaïe et Ezéchiel, les Prophètes et moi. Comment, leur demandai-je, oser si audacieusement affirmer que Dieu leur avait parlé? »
William Blake.

Aux plis des collines de la Nouvelle-Angleterre, des bois du Vermont jusqu'aux abords des Grands Lacs, s'essaimaient, à l'aube du siècle dernier, d'humbles communautés de pionniers — aujourd'hui cités étendues — dont la Bible et la nostalgie de Terre promise commune aux Dissidents avaient de-ci, de-là fourni les noms : Lebanon (Liban), Sharon (Saaron), Jerusalem, Syracuse, Palmyra...

Aux alentours, aujourd'hui verdoyants, de cette Palmyre du Nouveau-Monde j'ai cherché, un après-midi de juin dernier, la futaie secrète, le « bois sacré » où le prophète des Mormons, Joseph Smith, eut sa première révélation et reçut d'un divin messager l'annonce d'un livre écrit sur des plaques d'or contenant l'histoire des premiers habitants de l'Amérique. A travers la feuillée de ce boqueteau passent de singuliers frémissements ; entre les charmes et les chênes plongent de longs rayons biaisant qui ouvrent, cercle magique sur le tapis de mousse

La gravure reproduite au-dessus du titre représente un camp de pionniers mormons dans les Montagnes Rocheuses.

et d'humus, un chemin de lumière aux apparitions. Dans le voisinage, la petite ferme isolée où vivait alors l'adolescent. A deux ou trois kilomètres, le monticule, Cumorah Hill, aujourd'hui consacré par les Mormons comme lieu de pèlerinage, où, à les en croire, Smith déterra les mystérieuses plaques d'or, tables saintes de leur foi. Lieu incontestablement inspiré, de ceux où selon Barrès « souffle l'esprit ». J'en ai religieusement gravi la pente. Arrivé au faîte, les étendues déploient jusqu'aux lacs Erié et Ontario la muette géométrie de *tumuli*, jadis forts palissadés des Indiens, vestiges alors comme aujourd'hui de races évanouies au ras du ciel de l'Ouest, de races « rouges » dont les civilisations, les arts, la religion, les luttes ne laissaient aux nouveaux venus, aux nouveaux Américains que l'énigme de leurs origines et les trésors enfouis, peut-être, en ces étranges tombeaux.

Ce ne fut pas à Palmyre, mais à Sharon, sœur rêveuse de la Saaron biblique endormie aux bras de la Rivière Blanche, que naquit, le 23 décembre 1805, en une *log-cabin* guère moins misérable que l'étable de Bethléem, le fils de Joseph et de Lucy Smith. Ni bergers, ni mages ne se présentèrent. De l'élu qui allait porter le plus commun des noms de la terre et le prénom de son père par surcroît, aucun ange n'avait annoncé la venue à Lucy.

Qui eût alors osé prédire à la pauvre femme que ce petit Joe serait entre sa vingtième et trente-huitième année, celle de son supplice et de sa mort, le Moïse ou le Messie de la religion la plus authentiquement américaine, le fondateur et l'immolé d'une Église qui, en moins de quelques décades, allait faire plus d'apôtres et de prosélytes que le christianisme en ses premiers siècles? Ce n'est pas le moindre chapitre de l'histoire américaine que la croissance et le martyrologe, liés à l'expansion vers l'Ouest des nouveaux États, du peuple mormon. Joseph Smith fut de son vivant le prophète et, après sa mort, l'âme d'une nouvelle Sion dont le centenaire aujourd'hui voit, spirituelles et temporelles, les œuvres et promesses d'extension indéfinie : un État entre tous prospère, uni et modelé selon son cœur et ses révélations, un modèle de système économique et social fondé sur un principe religieux, la ferveur d'une foi autochtone commune aujourd'hui à près ou plus d'un million de disciples et de « missionnaires » répartis sur trente nations de l'univers. Ce million de Mormons est unanime à proclamer Joseph Smith, selon les termes de son biographe Evans, « un plus grand conducteur de peuples que Moïse, un plus grand prophète qu'Isaïe », un envoyé de Dieu « qui a fait plus, à la seule exception de Jésus, pour le salut des hommes en ce monde qu'aucun autre homme avant lui ».

Mais qui — ange, démon, journaliste, sorcier de village ou agent de publicité — qui eût osé faire pareille Annonciation à Lucy Smith?

La conscience et la gestation de l'humble mère en eussent été dangereusement éprouvées. Car Lucy Smith portait dans son cœur sinon dans ses entrailles un germe d'inquiétude et d'évasion religieuse, en un mot

d'hétérodoxie transmis de longue date par ses ancêtres dissidents. Le plus aventureux de ces derniers était sans nul doute son aïeul Salomon Mack, grand coureur de mers, de terres et de femmes, dont l'autobiographie intitulée *Récit de la vie de Salomon Mack contenant une relation des nombreux accidents qui lui advinrent au cours d'une série d'années, ainsi que l'extraordinaire manière dont il fut converti à la foi chrétienne* présente maintes analogies avec *les Curieuses Aventures et la Vision angélique* d'un certain Daniel de Foe, alias Robinson Crusoë.

Oui, le besoin d'évasion religieuse commun alors à des milliers d'immigrants tourmentait gravement la future mère du Prophète : *Je passais une grande partie de mon temps*, écrira-t-elle sur son vieil âge, *à lire la Bible et à prier ; mais, nonobstant mon anxieux désir d'éprouver un changement de cœur, un autre sujet de tourment s'interposait sans cesse en toutes mes méditations : si je persiste à n'être membre d'aucune église, tous les gens religieux diront que je suis du monde et si je joins l'une des différentes dénominations tout le reste dira que je suis dans l'erreur. Aucune église n'admettra que je suis dans le vrai, excepté celle à laquelle je serai associée. Cela leur fait porter témoignage l'une contre l'autre.*

Qu'il nous touche de près ce dilemme dont les aïeux de Lucy Smith comme ceux de Joseph, son époux, comme eux-mêmes connaissaient la rigueur désolante à un cœur en mal de divin!

La liberté de conscience dont le magnétique appel avait conduit à travers l'Atlantique (comme aujourd'hui) ces transfuges du Vieux-Monde engendrait sur le sol du Nouveau l'éparpillement des églises et la floraison de schismes. Confessions et sectes foisonnaient, convulsionnaires et inspirés sortaient de terre : depuis les « Pèlerins » d'Isaac Bullard qui, couvrant sa nudité d'une peau d'ours, prêchait avec une curieuse avance sur les temps le communisme et l'amour libre jusqu'aux adeptes de Jemima Wilkinson, superbe femelle à la toison d'ébène et aux yeux de feu, qui, drapée dans la pourpre, se proclamait le nouveau Christ et l'Amie du Genre humain.

Dieu, lorsqu'on le transplante, doit aux hommes de passer par d'étranges mutations. Au Mexique, le Christ, la Vierge et les saints du catholicisme espagnol se muèrent, on le sait, en Christs noirs, en Vierges brunes auréolées de poignards ; sous les ors des autels chirrugueresques, les *santos* prenaient la place, le visage et les magiques pouvoirs des dieux indiens.

En cherchant à prendre racine sur une terre nouvelle, les confessions les plus rigides, Méthodistes, Baptistes, se divisaient à fleur de sol en radicelles sans vigueur : Baptistes réformés, Baptistes du Bon-Vouloir, Baptistes-à-la-Coque-dure *(Hardshell Baptists)*, Laveurs de pieds, Baptistes du Septième Jour ; quant aux Méthodistes, ils s'étaient déjà fractionnés en quatre sectes.

La fièvre d'un Dieu non acclimaté, en mal d'incarnation, en mal de

forme américaine, en mal de Verbe, communiquait à ses chercheurs et à ses possédés les transes les plus bizarres, faisait tourner et trembler comme des derviches les *Shakers* (Trembleurs) de Sodus Bay qui, sous le regard d'Ann Lee, leur « Mère » et dame patronnesse, tenaient pour le « don des langues » les éructations écumantes arrachées à leurs convulsions.

Nul doute que de Palmyre, où maintes tribulations, spéculations malheureuses et pérégrinations avaient conduit la famille Smith, le petit Joe n'ait eu l'écho, peut-être le spectacle de ces manifestations hystériques. Car Palmyre était voisine de Sodus Bay ; et le petit Joe était un enfant précoce.

***

Sous un front bombé coiffé d'un vieux feutre dont les trous laissaient échapper des épis de cheveux paille, des yeux pâles dont le regard, malicieusement filtré par de longs cils couleur de lin, était moins pensif que visionnaire, plus magnétique que rêveur. Le regard des enfants précoces. Sa précocité n'était pas de celles qui font les écoliers modèles. Habitué dès la première enfance aux expédients, employé à l'occasion sur la ferme où Old Joe, son père, peinait en besognes journalières, il fréquentait aussi peu l'école que le temple, noircissait et déchirait sa chemise de calicot dans les rixes de son âge. De ses pantalons rapiécés, il usait les genoux dans des fouilles bizarres : en quête de trésors enfouis et d'argent caché.

Lingots espagnols ou trésors des Indiens en fuite enfiévraient l'imagination et les convoitises de ses aînés. Le fermier qui, pour sonder « son petit arpent du Bon Dieu », faisait appel à la baguette de coudrier et à la double vue d'un sorcier professionnel ou d'occasion était déjà espèce assez commune. Parmi les ruraux de Manchester et de Palmyre, un mauvais garnement nommé Walters avait fait quelques dupes. Fut-ce le goût de la sorcellerie ou le prestige de ce grand Meaulnes qui glissa dans la poche la moins trouée du jeune Joe la pierre-de-voyant, la *peep-stone*, dont ses ennemis devaient plus tard lui faire grief pour le mener jusque devant les tribunaux? Mystère mal éclairci entre beaucoup d'autres. C'était, s'il faut en croire le témoignage d'un de ses compagnons d'enfance, une pierre dure, ronde et polie, sombre comme le cristal fumé, dont la translucidité, quelques passes magiques aidant, permettait de voir à travers les entrailles de la terre.

Qu'il s'adonnât ou non à ces pratiques, l'adolescent s'annonçait déjà doué d'une propension singulière à s'évader du réel pour explorer le monde invisible et en solliciter les puissances. Tenait-il de son aïeul maternel, Salomon Mack, qui en avait fait aveu dans son *Récit*, une tendance à certains accès, certaines transes que la malveillance impute volontiers à l'épilepsie? S'il faut prendre en compte cette hérédité et

cette imputation, il convient aussi de faire sa part à l'exceptionnelle vigueur qu'il avait héritée de son père et de son grand-père Asaël au-coutordu (Crooked neck Smith), tous deux grands lutteurs et tombeurs en des corps à corps que plus tard le prophète lui-même, au sommet de sa gloire, ne devait pas trouver au-dessous de sa dignité. Toujours est-il que de sa quatorzième année, de sa première prière vocale, de son premier agenouillement date, selon son journal, sa première vision et audition de Dieu :

A peine m'étais-je agenouillé que je me sentis étreint par un pouvoir qui me dominait entièrement au point de paralyser ma langue. Une épaisse obscurité se faisait autour de moi et il me sembla pendant un moment que j'étais voué à une destruction soudaine. Mais exerçant toutes mes forces pour appeler Dieu à mon aide... je vis une colonne de lumière exactement au-dessus de ma tête, surpassant la splendeur du soleil, qui descendait graduellement jusqu'à moi. Elle ne m'était pas plus tôt apparue que je me trouvai délivré de l'ennemi qui me tenait lié. Quand la lumière reposa sur moi, je vis deux personnes dont l'éclat et la gloire défient toute description, qui se tenaient en l'air au-dessus de ma tête. L'une d'elles m'adressa la parole, m'appelant par mon nom et me disant, en désignant l'autre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. Écoute-Le... »

Ce n'étaient pas les lectures qui avaient échauffé l'imagination encore fort inculte du petit chercheur de trésors. Hormis quelques pieux ouvrages et les Fondements de l'Arithmétique, l'armoire familiale ne contenait que le vieux livre noir au dos de cuir usé dans le chariot des pionniers. Cette bible, il est vrai, l'adolescent allait maintes fois l'emporter dans ses courses vagabondes.

Imaginons-le assis sur quelque tumulus fraîchement remué de la campagne de Palmyre, sa pierre-de-voyant au creux de la main, le livre sur les genoux, s'évadant des prophètes et des chroniques pour laisser errer son regard par delà les tombes et les forts des Iroquois. Sans doute est-ce ainsi qu'il vit apparaître, aux confins où histoire, légende et religion, rêve et foi confondent leurs plans, les tribus perdues d'Israël dont l'exode aux rives américaines allait bientôt lui être révélé par un nouveau message.

***

La plus fantastique histoire du monde l'attendait.

Il approchait de la vingtième année, jeune géant aux mains pataudes, à la toison dorée de reflets fauves, au front touché des pâleurs du génie et accru d'un nez césarien dont la saillie devait être de bel augure aux yeux des femmes quand Josué Stoal, un ami de la famille Smith, lui proposa la première de ses aventures : passer la frontière de l'État voisin de Pensylvanie et descendre au cœur des profondes forêts de la vallée de la Susquehanna, pour y explorer d'anciennes mines d'argent jadis exploitées par les Espagnols.

L'expédition dura deux ans, jusqu'au jour où le jeune Smith réappa-

rut, ramenant à son bras une jeune épousée aux yeux noirs, au maintien grave et décent sous son châle de guipure, Emma.

Emma (il est des noms prédestinés) était, comme celle de Flaubert, fille de fermier, du fermier Hale, homme rude et prosaïque s'il en fût, grand chasseur devant l'Éternel, qui, dans sa ferme, aux environs de la petite ville d'Harmony, de l'autre côté de la rivière Susquehanna, avait eu l'imprudence d'héberger les prospecteurs. Le charme qui devait lier « pour le meilleur et pour le pire » la taciturne jeune fille au jeune initié avait opéré à vue, sans autre philtre que le regard magnétique des yeux bleus rivés aux yeux noirs. Mais à cet envoûtement, le fermier Hale, qui ne se souciait pas de donner sa fille à un chercheur de trésors en démêlés avec la justice, opposait résistance. D'où un romantique enlèvement, le passage en barque ou à gué de la Susquehanna aux flots chantants, par une nuit de lune où les brumes de la large rivière les masquait de leurs écharpes, le mariage secret au rustique domicile de l'ami Josué... Quand huit mois plus tard, le jeune couple avait affronté l'ire du terrible homme des bois, les imprécations s'étaient mêlées aux larmes, et Joseph Smith avait obtenu son pardon contre la promesse de renoncer à la voyance pour manier la fourche sur la ferme du beau-père. Promesse des lèvres qu'il savait ne pas devoir tenir : une autre tâche, une autre mission sur terre lui étaient assignées, dont Emma partageait déjà le secret.

Il lui avait, en effet, confié l'extraordinaire révélation qui lui était survenue quelques années auparavant, au cours d'une nuit de septembre 1823, quand l'ange Moroni lui avait enseigné l'existence des plaques d'or sur lesquelles se trouvait inscrite l'histoire des premiers Américains et de leurs origines. L'ange avait dit aussi *que l'Eternel Evangile, tel qu'il avait été délivré par le Sauveur aux anciens habitants (de l'Amérique) s'y trouvait au complet ; également qu'il y avait, déposées avec ces plaques, deux pierres enchâssées d'argent et que ces pierres, assujetties à un pectoral, constituaient l'Urim et le Thummim dont la possession et l'usage étaient l'apanage des Voyants dans les anciens ou premiers temps et que Dieu les avait préparés en vue de la traduction du livre.*

Certes, Joseph n'avait laissé voir à Emma, pas plus qu'à quiconque, les plaques confiées par l'ange, ni l'Urim et le Thummim qui lui servaient à en déchiffrer les caractères à travers un voile. Mais elle avait été la première à recevoir et à transcrire les mots sacrés que, de l'autre côté d'une couverture tendue entre eux pour la circonstance, il lui dictait à mesure que progressait le laborieux déchiffrage. Par la suite, il lui avait donné comme suppléant, dans ce rôle de greffier, l'instituteur Olivier Cowdery dont la main sans doute se révélait plus alerte et l'orthographe plus sûre, jusqu'au jour où un fermier de Palmyre, Martin Harris, laissant ferme, femme, vaches et couvées, était venu les rejoindre pour le seul honneur de tenir la plume à son tour, avec aussi la secrète ambition de faire les fonds de l'impression d'une œuvre dont il attendait, sans doute, de sérieux bénéfices d'éditeur! Seul, le beau-

père Hale continuait à penser que la charrue paie mieux que les écrivasseries, insistait pour voir les plaques. De guerre lasse, le manuscrit encore inachevé, le couple et ses fidèles avaient repassé la Susquehanna pour rejoindre à Palmyre le pauvre foyer Smith.

Faut-il juger malin ou naïf cet excellent Martin Harris, qui, malgré les rages de son épouse, vendit une ferme de dix mille dollars pour faire face à la publication du *Livre de Mormon?* Le succès dépassa certainement son attente. Jamais ruses de grand éditeur couvant pour le Goncourt le plus ambitieux des poulains n'obtinrent en publicité parlée, en scandale, en ferveur, en polémiques, en tirage, le « coup » prodigieux que frappa cette ingénuité lorsqu'en 1830, colporté de village en village par des commissionnaires bénévoles, le livre parut enfin! Que l'œuvre fût ou non le produit de la révélation, l'apprenti prophète avait, Dieu l'inspirant, bien su choisir son moment.

Le *Livre de Mormon*, l'on n'en saurait douter, répondait à une attente, à une interrogation en suspens : les premiers occupants du continent américain, ces Indiens refoulés, qui de leurs flèches assaillaient les convois en marche vers l'Ouest, qui étaient-ils? D'où étaient-ils venus? Se pouvait-il que le Dieu d'Abraham et de Jacob les eût ignorés? Questions troublantes dont les esprits du temps semblaient hantés. Déjà un nommé Salomon Spalding, dans une sorte de roman intitulé *Manuscrit trouvé* (que Joseph avait peut-être lu, comme il a été avancé mais non démontré) avait, pour y répondre, représenté les races rouges comme issues de l'Orient, théorie qu'un autre ouvrage de l'époque — *View of the Hebrews*, d'Ethan Smith — étayait sur des versions indiennes du déluge et de la dispersion.

A ces hypothèses, connues ou non de Joseph Smith, le *Livre de Mormon* donnait corps et substance par le récit en tous points « biblique » de la migration, six cents ans avant Jésus-Christ, d'un petit groupe de transfuges de Jérusalem, sous l'égide d'un patriarche nommé Léhi et de son quatrième fils, Néphi. Mille ans plus tôt (toujours selon la relation supposée faite par l'un des derniers survivants des Néphites), après la chute de la Tour de Babel, le continent inconnu avait reçu des premiers émigrants : les Jarédites. A la mort de Léhi, la jalousie divisant ses fils, deux clans s'étaient formés : les Néphites, bons pasteurs et colonisateurs, qui avaient fait bénéficier de leur connaissance des Écritures et de leur civilisation un autre peuple, les Mulekites, eux aussi venus de Jérusalem; et, d'autre part, le clan du mauvais fils, Laman, les Lamanites, incultes et pillards, qui s'étaient enfoncés au cœur des forêts non sans troubler de leurs perpétuelles agressions la croissance et la prospérité des nations élues. La visite du Christ, après la Résurrection, leur avait valu l'enseignement des doctrines du Sermon sur la Montagne, l'organisation d'une église et des rites du baptême, de la confirmation et de l'ordination en même temps que l'organisation d'un régime éminemment socialiste qui, pendant deux siècles, avait permis aux Néphites « d'avoir

toutes choses en commun ». Jésus reparti, le réveil des vieilles dissensions entre Néphites et Lamanites, aggravées par les méfaits d'une bande scélérate, les Gadiantons, avait amené d'autres guerres et finalement l'extermination, à la fin du quatrième siècle après Jésus-Christ, des Néphites dont l'un des derniers survivants, *Mormon*, avait écrit l'histoire sur les plaques d'or révélées à Joseph Smith.

Tel, en bref, était ce livre, cet épigone de l'Ancien Testament et du Nouveau. Il donnait à Dieu, Père et Fils, un brevet de naturalisation, rajeunissait l'Évangile, introduisait dans sa doctrine largement puisée aux sources bibliques un principe de rénovation : la révélation, le droit pour un chacun d'être prophète et saint — principe bien fait pour séduire les cœurs des nouveaux Américains.

Telle allait être la fortune de ce livre qu'au cours du seul XIXe siècle, dans les soixante-dix années qui suivirent, il allait amener au Nouveau-Monde *plus de sept cent mille nouveaux immigrants.*

***

« Il faut que ce soit Dieu ou le Diable qui l'ait écrit, ce livre », tel fut le cri, à la lecture des premières pages, d'un certain William Richard, médecin de son état dans le Massachusetts. Arrivé au bout, ce docteur conclut à bon escient que le Diable n'avait rien à voir en cette affaire... et se fit mormon.

Que Joseph l'eût ou non prémédité, l'Église à naître était dans l'œuf. Sa fondation suivit de peu la mise en vente de l'ouvrage. Ce fut dans le hameau de Fayette, sous le toit aux solives mal équarries de l'ami Whitmer, qu'avec six disciples dont trois Smith, Joseph posa les premiers fondements de cette *Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours*. A la différence de celles de Calvin, de Luther, de Wesley et de Campbell, elle ne devait point porter son propre nom mais celui, selon ses lumières, de « son vrai fondateur en Amérique », Jésus-Christ. Les *Saints* allaient être tous ceux qui répondraient à l'appel de cette primitive église, sans autre prétention ni autre titre à cette canonisation que le baptême par immersion et leur attente, à travers *les derniers jours* d'un âge coupable, du *Millénaire* régénérateur, de l'avènement sur terre du Christ-Roi.

Qu'il est puissant l'appel d'une église qui ne compte que des saints et leur promet, par surcroît, le royaume de la terre en attendant celui de Dieu! En quelques mois, malgré les volées de flèches envenimées que décochent les folliculaires locaux, malgré de nouveaux démêlés du jeune prophète avec les Tribunaux, les voici trois cents dont quelques-uns, ravis aux confessions rivales, sont d'élite et de poids : Parley Pratt, prédicateur campbellite dont l'éloquence enflammée subjugue les imaginations ; son frère Orson, mathématicien, philosophe et théologien qui va

devenir l'un des plus infatigables missionnaires de la foi mormone; Sydney Rigdon, un ancien ministre Baptiste dont la conversion entraîne à sa suite son entière congrégation d'Ohio.

Moins d'un an plus tard, les voici cinq mille en Ohio, à Kirtland où, à l'instigation de Rigdon, Joseph Smith décide de faire autour du premier temple mormon le rassemblement des Saints. Mais déjà la fondation d'une autre Sion est en projet, d'une « nouvelle Jérusalem » dont le site est bientôt choisi à l'Ouest, bien plus à l'Ouest, à la « frontière », sur les bords du Missouri. La première caravane mormone se met en route. Et dans ce nouvel Eden du Missouri, Paradis terrestre où, selon les Saints, Adam a béni ses enfants, c'est par milliers qu'arrivent du Canada, d'Irlande, d'Angleterre, de Scandinavie les premiers convertis des missionnaires dépêchés par le Prophète. Visionnaires de Terre promise ces nouveaux élus se proposent d'édifier avec le Noir et l'Indien la société parfaite où, à l'instar des Néphites, les disciples du Christ « ont toutes choses en commun ».

Dans la propagation de la foi nouvelle comme dans les débuts de la Sion d'Ohio et de la Nouvelle Jérusalem du Missouri, ce « communisme » chrétien joue un rôle prépondérant. Il semble, en effet, que dans ces années 1830-1840 l'Amérique soit mûre pour les doctrines dont quelques années plus tard Fourier et Enfantin essaieront de semer la graine en France. Déjà le philanthrope anglais Robert Owen, dédaignant les nobles invites du Grand-Duc Nicolas qui lui offre la Russie des Tsars comme champ d'expérience pour son système socialiste, a préféré le Nouveau-Monde pour l'instauration de sa *Nouvelle Harmonie*. C'est devant le Congrès, en présence du Président et de la Cour Suprême, que le grand utopiste prêche son communisme évangélique. Sa *Nouvelle Harmonie* lui coûtera plus des trois quarts de sa fortune, mais non en vain. Car avec le flair et les antennes qui font les grands leaders politiques et religieux, le jeune Prophète a déjà pris le vent. A coup de révélations Joseph Smith et Sydney Rigdon mettent en œuvre et convertissent en réalités les utopies du théoricien.

Leur « cité de Dieu » en Ohio et en Missouri est fondée comme les autres cités des hommes sur le crédit des banques et le terrain mouvant des spéculations foncières, mais dans « l'Ordre uni d'Enoch » qu'institue Joseph la propriété privée devient celle de l'Église, le profit individuel passe au bénéfice de la communauté. Par la bouche du jeune Prophète, le Seigneur ordonne : « Tu consacreras tous tes biens... » En retour de cette consécration de ses biens au temple, chaque fidèle recevait de quoi subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille, mais, à sa mort, la terre dont il était institué simple tenant ou fermier revenait à l'Église. Marxisme avant la lettre, tempéré, il est vrai, par le sens pratique et l'humour de Joseph qui, dans son amour des pauvres, établissait un distinguo : « Il y a trois sortes de pauvres : les pauvres de Dieu, les pauvres du Diable et les pauvres diables. » Formule qui n'a pas été dépassée (même en

Russie soviétique) et qui laissait sans doute subsister dans la répartition des biens et des allocations toutes les inégalités inhérentes à la nature humaine... et à la mise en pratique du système.

Que ce fût par la vertu du système, la grâce de Dieu ou simplement par l'énergie que confère aux hommes une foi neuve, les cités mormones qui se fondèrent d'Ohio en Missouri prospéraient et grandissaient en dépit des persécutions pour la plus grande jalousie de leurs voisines et l'abasourdissement des contemporains. Il est plaisant de voir Taine [1], renseigné sans doute par des voyageurs français de la période (Rémy, Etourneau, Pichot) et animé à l'égard de la nouvelle religion américaine de toute l'horreur que l'athéisme peut inspirer à M. Homais, s'étonner assez comiquement de cette prodigieuse réussite : « *Ce chaos et cette grossièreté démocratique eussent fait échouer la doctrine en France ; ils l'ont fait réussir aux Etats-Unis. Fourier qui nous a donné une théologie, des conseils et des promesses du même ordre est tombé dans le ridicule. Je crois qu'il aurait réussi si, en saupoudrant son système de citations bibliques, il l'avait transporté aux Etats-Unis.* » C'était à son insu reconnaître ce que gagnaient Dieu, la Bible et le Socialisme à se faire américains.

***

Dieu, cependant, pour fortifier la foi des Saints, faisait pleuvoir sur eux et leur Prophète les épreuves.

Déjà, en 1832, à Hiram, Joseph arraché en pleine nuit de son logis par des furieux avait été traîné dans la boue, roué de coups, enduit de goudron suivant la coutume du lynch et roulé ensuite dans la plume, — ce qui ne l'avait pas empêché de reparaître le lendemain devant sa congrégation, le visage tuméfié, les membres rompus, mais retrouvant sa sérénité pour administrer le baptême à de nouveaux convertis. En Missouri, dès l'année suivante, la nouvelle Sion établie à Independance est en butte à la jalousie des *old settlers* qu'enragent l'orgueil et l'énergie des « héritiers prédestinés de la terre », aux colères fomentées par les ministres des confessions rivales. Accusant les Mormons de mettre leurs biens et leurs femmes en commun, de corrompre les esclaves en invitant les Noirs de l'Illinois à venir s'établir en la Nouvelle Jérusalem, de se ranger du côté des abolitionnistes dans la question de l'esclavage, les Missouriens du comté de Jackson, non contents de brûler les fermes des Saints isolés et de razzier leur bétail, formaient enfin une ligue décidée à expulser de gré ou de force les intrus. Sous la menace, un traité est ainsi arraché aux Mormons qui consentent à émigrer dans les six mois, espérant ainsi gagner le temps nécessaire pour faire appel à la justice de l'État. Vain espoir, doublement trahi quand la milice dépêchée par le lieutenant-gouverneur Boggs exige d'eux la remise de leurs

1. Taine. *Nouveaux Essais de Critique et d'Histoire.*

armes et les livre aux conjurés. Pourchassés comme gibier sur les bords du Missouri, errant par les prairies en quête de leurs femmes et de leurs enfants, massacrés partout où ils cherchent à se regrouper, ils arrivent à passer dans un comté voisin. Quand ces tragiques nouvelles parviennent à Kirtland au Prophète, celui-ci est aux prises avec toutes les tâches spirituelles d'un fondateur de religion, tous les embarras temporels d'un promoteur de cité : achèvement d'un temple qui doit rivaliser en gloire avec celui de Salomon, élaboration de la Doctrine et des Covenants, traduction des Ecritures, organisation des hiérarchies apostoliques de l'Église, création d'une école de prophètes, missions, achats de terres, journaux, affaires, surtout tonneau des Danaïdes d'un trésor où les souscriptions s'engouffrent sans jamais combler les vides. Malgré quoi Joseph Smith fait face à la catastrophe de sa Jérusalem de l'Ouest avec la hauteur d'âme d'un Moïse guidé par la voix de Jéhovah. Aux frères errants du Missouri il enjoint de *ne voir dans les événements qui les frappent qu'un châtiment infligé par Dieu à la société tout entière pour les fautes de quelques-uns de ses membres*, désignant par là les premiers apostats de Kirtland qui s'élevaient contre sa gestion. Ce faisant il se met en devoir de lever des troupes, recrute une petite armée dont le 5 mai 1834 il prend la tête pour voler au secours des persécutés. A ses soldats qu'il fanatise par son endurance et sa belle humeur il fait voir « les anges » qui dans le ciel escortent leur marche. Malgré les ravages que le choléra fait dans ses rangs, il atteint le Missouri sur les rives duquel le clan des ennemis, averti de son approche, masse déjà son avant-garde. *Que les oiseaux de proie mangent ma chair, si avant deux jours je n'ai pas la peau de Joe Smith et de son armée*, jure Campbell, leur chef. Imprécation peu appréciée par le Dieu des combats qui témoigne son courroux en envoyant une tempête grâce à quoi le radeau des mécréants est coulé au milieu du fleuve. Cependant les forces de l'adversaire excèdent tellement les siennes, décimées par la maladie, que Joseph, se décidant à user de diplomatie, débande son armée au camp de Sion, négocie des achats de terre dans les comtés de Davies et de Caldwell où les fugitifs ont commencé de se regrouper. Et dans cette « vallée de Dieu » du Haut-Missouri il leur assigne pour capitale du nouvel Eden *Far West*, dont il trace les plans avant de repartir pour l'Ohio.

Cette campagne ne fait qu'ouvrir l'ère des exodes et des tribulations qui de Terre promise en Terre promise, de Sions détruites en Sions relevées conduiront les Mormons par delà les Montagnes Rocheuses à la Cité aujourd'hui centenaire du Grand Lac Salé. Épisodes que l'on ne peut résumer, hélas, sans dépouiller de son merveilleux et de son pittoresque humain cette extraordinaire épopée vécue. Un tel abrégé oblige à schématiser les traits complexes qui composent la figure, unique dans l'histoire de l'Amérique et cependant si complètement américaine du Prophète ; de ce jeune *self-made man* en qui vision et sens des affaires, intérêt, amour du jeu et abnégation, charme et magnétisme, rudesse,

fougue et douceur combinent si protéiquement tous les contraires, qui d'écrivain inspiré se mue en exégète et traducteur des Écritures, puis en banquier, en chef politique et militaire, que nous voyons à trente-cinq ans patriarche d'un peuple guidé par ses révélations (et d'une tribu de cinquante femmes assujetties à sa vigueur et à ses charmes), pugiliste, polémiste, général, candidat enfin à la présidence des États-Unis, et qui obtient pour finir, sans avoir jamais cessé d'être un bon vivant et un beau joueur, le couronnement de sa fantastique destinée, l'auréole du martyre.

Résignons-nous pourtant à cet abrégé :

A peine rentré à Kirtland, en cette fin d'année 1834, Smith réunit le Conseil des Douze Apôtres, consacre le temple enfin achevé, ouvre une chaire d'hébreu, se procure des papyrus égyptiens dans lesquels il découvre et déchiffre le Livre d'Abraham envoie ses disciples Kimball et Orson Hyde évangéliser l'Angleterre. Mais dans les deux années suivantes, années de *boom* et de spéculations fiévreuses qui vont mener la jeune Amérique à l'un de ses premiers grands krachs, la *Kirtland Safety Bank*, dont Joseph Smith est à la fois fondateur et caissier, se livre à des émissions fiduciaires dont la Chambre de l'Ohio conteste la légalité. Avant-coureuse de la crise qui s'abattra quatre mois plus tard sur le pays entier, la faillite de la banque de Kirtland entraîne parmi les disciples maintes apostasies et déclenche contre le Prophète-banquier des poursuites qui l'obligent à déserter la cité sainte, à fuir l'Est pour aller rejoindre à Far-West ses fidèles du Missouri.

Far-West, en son absence, a grandi selon ses plans : rues assez larges pour six voitures ou chariots allant de front, quartiers divisés en blocs égaux, écoles neuves, cultures en périphérie. Les volontés d'En-Haut, telles qu'il les dégage, ouvrent au peuple élu les champs illimités de l'Ouest. Explorant au Nord la Grande-Rivière, Joseph avise, marqué par les ruines de ce qui lui paraît avoir été un autel de Jéhovah, le site d'une cité future aussitôt baptisée *Adam-ondi-Ahman*, le lieu où Adam a béni ses enfants. En quelques mois Adam-ondi-Ahman surgit du désert. Chez les rudes défricheurs qui accomplissent ses oracles comme en Joseph lui-même l'esprit de « la frontière » n'est pas sans se confondre parfois avec les inspirations du Dieu fait américain. Mais c'est l'esprit de la frontière seul, avec ses brutalités, son cynisme, ses sauvageries primitives, ses fusils toujours en alerte qui veille et rôde autour de la « vallée de Dieu » parmi les premiers occupants du Missouri. Le retour de « Joe » a pour effet de raviver leurs craintes et de réveiller les haines assoupies, d'autant que les nouveaux convertis d'Angleterre affluent par milliers vers la Terre promise. A l'occasion des élections d'août 1838 à Gallatin, élections où le vote des Mormons peut leur assurer une majorité redoutable, éclatent des rixes sanglantes, bientôt suivies par le massacre, le pillage et l'incendie des établissements isolés. En vain les Mormons pétitionnent jusqu'à Washington. A nouveau pressé d'intervenir, le Gouverneur Boggs, qui a juré d'en finir avec la secte, met en marche sous

la conduite de trois généraux, Lucas, Clark et Doniphan, toutes les forces de l'État avec la mission de « traiter les Mormons en ennemis, de les exterminer ou de les chasser du Missouri. » Alors, dans Far-West en état de siège, Joseph proclame la guerre sainte : *Si nos ennemis viennent nous molester nous établirons notre religion par l'épée. Je serai, s'il le faut un second Mahomet-Mahomet dont le mot d'ordre était en traitant pour la paix : le Coran ou l'Epée.* Invocation risquée... Par surprise la milice missourienne attaque un avant-poste, Hawn's Mill, et y fait une atroce boucherie de femmes et d'enfants. Far-West est sommé de capituler. Lutter jusqu'au dernier homme ou se rendre : toute une nuit Joseph débat ce dilemne. Pour épargner aux quinze mille assiégés de Far-West une extermination qu'il prévoit totale il décide, au matin, d'accepter les conditions du général Lucas : se livrer avec ses cinq premiers apôtres comme otages de la capitulation. Aussitôt à la merci du vainqueur, il est, avec ses compagnons, condamné sans jugement à être passé par les armes le lendemain.

Il fallait un miracle pour le sauver. Le miracle se produisit quand, devant les troupes alignées pour l'exécution, le général Doniphan chargé de commander le feu proclama son refus de procéder à ce « cold-blooded murder » et fit faire demi-tour à sa brigade en signifiant au second Conseil de guerre convoqué par les autres généraux : « Si vous exécutez ces hommes, je vous tiendrai pour responsable devant un tribunal terrestre, *so help me God.* »

Traîné en une parade barbare dans Far-West, déjà mis à sac, en présence des Saints épouvantés et consternés, Joseph Smith fut ensuite conduit, en instance d'un problématique jugement, à la prison de Liberty. Ce fut dans cette geôle qu'enchaîné avec ses compagnons, dont Sydney Rigdon à demi fou, au dallage d'un caveau, il médita cinq mois durant les voies de Dieu ; cinq mois d'hiver durant lesquels, fuyant à nouveau leurs murs calcinés, leurs terres saccagées, errant sans abri à travers les prairies gelées ou inondées, son peuple et sa famille, en un exode plus cruel encore que le premier, passaient le Mississipi et s'infiltraient en Illinois. Cependant en cette prison de Liberty d'où il adressait à Emma, par messagers clandestins, des exhortations au courage et des vœux pour leur réunion au Ciel, ses fers ne l'empêchaient pas de reprendre avec l'Éternel un colloque sublime et apaisé. Comme si cette captivité ne lui était imposée que pour mûrir sa métaphysique et sa doctrine, préparer la mise à jour de nouvelles révélations, un matin d'avril 1839, soudoyant (une jarre de whisky et 800 dollars) les gardiens qui le conduisaient enfin au tribunal des hommes, il s'évada.

Fut-ce le hasard de sa course au long des majestueuses courbes du Mississipi ou la voix divine qui l'arrêta, par ce matin de renouveau, sur la butte d'où, par delà le scintillement du fleuve et le verdoiement herbu des îles, il entrevit l'emplacement prédestiné d'une nouvelle métropole à faire jaillir du cœur même, cette fois, du Continent ? Il semble bien

que ce soit la voix d'un Dieu qui parle par sa bouche : *Voilà un beau site*, murmure-t-il pour son frère Hyrum et les fidèles qui les ont rejoints. *Il s'appellera Nauvoo... Nauvoo qui, en hébreu* (l'hébreu de son imagination sans doute), *signifie La Belle.* Moins d'un an plus tard, par l'un de ces prodiges dont la seule énergie des hommes ne peut rendre compte, Nauvoo sortait du rêve et des marais asséchés. Pour la troisième fois, Sion renaissait. Un nouveau temple montait déjà à la gloire d'Elohim ou de Jéhovah.

Par sa position sur le Père des Fleuves, légèrement en amont de son confluent avec la Rivière des Moines et le Missouri, au centre des plus riches contrées du Middlewest, Nauvoo semblait appelée à un plus grand avenir que les jeunes cités rivales, Springfield, Cincinnati, Chicago même, destinée en vérité à être la capitale d'un Empire mormon. De cet Empire, les yeux sur le Texas non encore annexé au Sud, sur la fabuleuse Californie à l'Ouest, Smith, « le Général Smith » rêvait déjà peut-être... Car, décidé à bien assurer dans sa main, cette fois, l'épée du Seigneur, le prophète a formé une légion dont, entre autres privilèges, la charte d'incorporation de Nauvoo, consentie par la législature d'Illinois et le Congrès, lui laissait le commandement. C'est en un uniforme inspiré de Napoléon et de Bolivar — bottes souples, culottes mastic, jaquette bleue aux épaulettes d'or, plume d'autruche retombant du shako — que les voyageurs de l'époque le voient caracoler au front de ses troupes sur un magnifique pur-sang, escorté de belles amazones parmi lesquelles, chuchote-t-on, quelques-unes des nouvelles épouses « spirituelles » adjointes à Emma « pour le temps de l'éternité ». Oui, il est bien près du sommet de sa puissance et de sa gloire en ces années 1840-42 où les visiteurs qu'il accueille en son hôtel, à la fois public et privé, *Nauvoo-House*, réservé au service des étrangers et à son usage, admirent les fastes, l'ordre, l'harmonie et la décence de cette cité modèle malgré les méchantes rumeurs propagées du dedans et du dehors sur les « mariages pluraux » des hauts dignitaires et la nouvelle institution de la polygamie tenue encore secrète par le prophète et les initiés. Par de sérieux tempéraments au système des « biens en commun » il a établi un régime théo-démocratique, qui assure à l'Église pour ses œuvres la dîme des revenus et met entre ses mains le contrôle du commerce et des industries naissantes. Il a son vapeur sur le fleuve, *The Maid of Iowa.* L'Illinois voit sans trop d'alarmes, presque avec faveur, l'afflux toujours croissant des immigrants anglais que les prédications mormones en Angleterre font embarquer de Liverpool. Les grands partis politiques, Whigs et Démocrates, briguent les suffrages dont il est arbitre. Sa renommée atteint New-York où le plus grand quotidien, le *New-York Herald*, flatte ses vues sur le Texas et l'encourage à prendre possession de l'Orégon « pour y établir un Empire indépendant ».

Cependant sur ses rêves d'empire, sur ses amours avec les belles jeunesses qu'Emma peu tolérante accueille d'un œil si noir à son foyer,

sur sa belle humeur d'homme idolâtré pèse une épée de Damoclès : l'extradition. Le Missouri ne cesse de réclamer le fugitif qui s'est soustrait à la vindicte de ses tribunaux. Une première fois, en 1841, les shériffs envoyés par Boggs réussissent par surprise à le cueillir, mais la loi d'Illinois le protège et les oblige, cinq jours plus tard, à relâcher leur proie. Un an plus tard le même Boggs, gouverneur du Missouri, manque être victime d'une tentative d'assassinat ; avec le soutien d'un renégat de Nauvoo, le Judas Bennett, commandant en second de la légion, que Joseph, après l'avoir comblé de faveurs, a dû excommunier publiquement pour ses débauches, le gouverneur dénonce Smith comme l'instigateur de l'attentat et réclame la livraison du criminel. Pendant quelques semaines le Général Smith est un homme traqué. Mais il se résout à faire face au danger, à se livrer, sous bonne garde, à la justice... de l'Illinois. A Springfield où il est prisonnier d'honneur, il est acquitté, le 5 janvier 1843, au milieu des ovations. C'est en triomphateur qu'il rentre à Nauvoo.

Désormais, rien ni personne, du moins il le croit, ne l'empêchent de donner champ libre aux audaces, aux ambitions qu'il a jusque-là sagement su contenir. La « révélation » qui l'autorise à instituer un régime patriarcal renouvelé d'Abraham et de Jacob : « *Faites les œuvres d'Abraham. Si un homme épouse dix vierges qui lui sont données par la loi, il ne peut pas commettre d'adultère, parce qu'elles lui appartiennent : par conséquent, il est justifié* », il se décide à la divulguer — non sans encourir la colère d'Emma, les protestations des infortunés maris dont les femmes sont soupçonnées, à tort ou à raison, de passer aux rangs des conquêtes virginales des nouveaux Jacob, et les foudres puritaines du plus puritain des deux Mondes. Mais de cet État dans l'État qu'est Nauvoo, il se sent à présent de taille à braver l'Union tout entière. De l'annexion du Texas qui, en ces années 1843-44, est avec la guerre au Mexique la grande affaire de la nation, il tire argument en faveur de l'expansion mormone et envoie même « un ministre au Texas » négocier un traité. Aux candidats à la présidence, Henry Clay, Van Buren, Calhoun qui hésitent à promettre un concours sans restrictions à la cause des Mormons, il adresse, dans le style des *Catilinaires*, des épîtres vengeresses qui annoncent publiquement sa propre candidature. Enfin c'est au peuple des États-Unis que, le 7 février 1844, il lance un retentissant manifeste : *Vues sur les Pouvoirs et la Politique des Etats-Unis*, plate-forme électorale dont le préambule sonne comme une adresse de Chateaubriand ou de Lamartine, comme une proclamation de Bolivar : *Né sur une terre de liberté, respirant un air qui n'est pas corrompu par le sirocco des climats barbares, j'éprouve constamment une double anxiété pour le bonheur de tous les hommes dans le temps et l'éternité...*

En dépit de sa redondance romantique cette profession de foi contenait un vrai programme d'homme d'État, inspiré du plus pur esprit de Jefferson et des Adams : abolition de l'esclavage, libre échange, réduction des

deux tiers des membres du Congrès fédéral et de leurs indemnités, diminution des fonctionnaires et de leur traitement, réformes du Code pénal et du système des prisons ; création d'une banque fédérale ; annexion du Texas et de l'Orégon ; invitation à Mexico, au Canada et à toutes les nations du monde qui en feraient la demande de se joindre à l'Union.

Quelles perspectives pour l'Amérique, pour le monde, s'il était élu ! A Nauvoo et à travers l'Union, supputait le *New York Herald*, deux à cinq cent mille voix mormones assurées pouvaient entraîner les autres. Entre les deux partis en présence, Whigs et Démocrates, il offrait à la nation *non un président de parti, mais un président du peuple tout entier*. S'il était élu... En moins de quinze ans, il avait accompli bien d'autres prodiges.

A quoi tient la destinée des nations ? Si un matin de juin 1844, dans Nauvoo qui, quelques jours plus tôt a fait un triomphe de César au candidat-président, n'avait paru le premier (et unique) numéro d'une feuille-de-chou, l'*Expositor*, qui étalait les scandales de la polygamie et les prétendus abus de pouvoir du maire de Nauvoo, les destinées de la Fédération passaient peut-être entre les mains du prophète mormon. En faisant saisir le scandaleux journal et briser les presses, acte d'autorité que l'on eût passé au moindre shériff mais non au champion des libertés constitutionnelles, Joseph Smith commit l'erreur de sa vie. Il suffit de cette atteinte irréfléchie aux droits sacro-saints de la Constitution pour mettre le feu aux poudres accumulées en Illinois comme en Missouri. A Carthage et à Warsaw, cités voisines et rivales de Nauvoo, apostats, excommuniés, diffamateurs et mécontents se ruèrent, lançant le cri de guerre qui ralliait tous les adversaires politiques et religieux, rallumait tout le long de la frontière une frénésie de sac et de carnage : *Guerre et extermination sont inévitables !* clamaient les journaux de Carthage et de Warsaw. *Citoyens, levez-vous, un et tous !*

Devant cette levée de lances et de boucliers, devant l'insubordination des milices locales qui déjà se harnachaient pour donner l'assaut à Nauvoo et à sa légion, le Gouverneur de l'Illinois, Thomas Ford, homme faible de nature et trop impopulaire pour résister au courant, somma Joseph Smith de se rendre à Carthage pour rendre compte de son acte inconstitutionnel devant les magistrats. *Si vous refusez de vous soumettre, j'ai bien peur*, disait son message, *que votre cité ne soit détruite et votre peuple exterminé...* A la lecture de cette sommation, *Entre leurs mains nous sommes des hommes morts*, opinait Hyrum qui, en cette heure critique, ne songeait point à déserter son frère. C'était bien l'avis du prophète.

En quelques heures, son parti est pris : confier à la *Maid of Iowa*, dont la chaudière est déjà sous pression, Emma, ses fils et les familles des premiers patriarches. Lui-même, pour déjouer les poursuites et détourner les fureurs, franchira de nuit le Mississipi avec Hyrum et

deux ou trois de ses plus dévoués fidèles, prendra le large, tentera de gagner l'Orégon.

Les trombes du ciel faisaient rage sur le fleuve en crue — la pire crue que l'on eût jamais connue, aux dires des riverains — quand leur minable barque, faisant eau de toutes ses planches, écopée par les quatre hommes avec leurs bottes et leurs chapeaux, les passa vers la rive incertaine de l'Iowa, où, là encore, la tête du prophète était mise à prix. Ce fut sur une berge détrempée que, transis près d'un feu de camp mal pris, il connut la grande agonie des vaillants : « Mon Dieu, m'avez-vous abandonné ? » De sa nuit triste, Cortez, le Conquistador espagnol était sorti, retrempé du courage qui force la main de Dieu à construire les empires des hommes. Mais au moment où le mirage d'un empire d'Orégon aide Joseph Smith à secouer sa détresse, à chercher dans les premières lueurs de l'Ouest la réponse de son dieu américain, émerge du fleuve, sombre silhouette engluée de boue, un messager de Nauvoo — Rockwell, son garde du corps et homme de main — qui lui apporte une lettre d'Emma. Celle qui, en son cœur, n'a jamais cessé d'être la première, la compagne des heures tragiques, le rappelle, le presse de revenir, de faire confiance à la justice des hommes... ou Nauvoo sera ravagé. « Quand le berger déserte son troupeau, qui empêchera les loups de le dévorer ? » lui fait-elle dire. « En rentrant, prononce-t-il, nous allons à la boucherie ». Mais il s'y résout pourtant.

Le voici livré aux mains des miliciens qui l'entraînent vers Carthage, au milieu des vociférations de la populace, des poings tendus, des cris de dérision des soudards qui accourent pour prendre la place des autres : « Tirez-vous de là. Laissez-nous voir cet *old Joe*, le prophète de Dieu. » Le voici devant des magistrats à bésicles qui lui donnent à signer une inculpation de trahison. Le voici, dans la prison même de Carthage, en présence du gouverneur Ford à qui les clameurs de l'émeute donnent des sueurs froides, mais qui voudrait bien ne pas faire couler le sang. Il reconnaît, ce Thomas Ford, que cette accusation de trahison est absurde. Il promet qu'en allant faire, le lendemain, son enquête à Nauvoo, il emmènera avec lui l'inculpé sous la protection d'une bonne escorte. Mais le lendemain, ce peureux part seul et, sur ses talons, les miliciens qu'il a licenciés reviennent, mêlés à la tourbe, hurler sous les portes de la prison. Le lynch est dans l'air. L'odeur du goudron d'Hiram remonte à la gorge de « Joe ».

Dans leur cellule, au premier étage de cette prison de briques, les quatre hommes — Joseph, Hyrum et ces deux amis de la denière heure, William Richards et John Taylor, qui ont voulu partager leur sort — attendent, le regard tour à tour sur la fenêtre où se détache la fourche d'un arbre dépouillé et sur la porte qui n'a pas de loquet intérieur, dont le geôlier en sortant a négligé de fermer la serrure. D'heure en heure, toutes paroles dites, Hyrum armant un pistolet, Joseph assurant dans sa poche un revolver à six coups, ils attendent... ce branle-bas soudain

de lourdes chaussures dans l'escalier, cette poussée de crosses sur le battant de porte qui en s'ouvrant les rejette de côté, ces canons de fusil braqués en triangle. A la mire, des yeux infernaux dans des masques noirs car, pour n'être pas reconnus, les meurtriers se sont barbouillés de suie. De tout leur poids les assiégés tentent de repousser le battant, de coincer les armes, cependant qu'Hyrum décharge au hasard son pistolet, que Joseph, glissant un bras entre les canons, tente de loger chacune des balles de son revolver à bonne adresse. Mais voilà Hyrum qui derrière lui s'effondre, un trou sanglant au milieu du visage, Taylor qui s'écroule à son tour. Richards, dont les frénétiques moulinets de canne gêne le tir des assaillants, a le lobe de l'oreille emporté presque à bout portant. Les balles pleuvent ; il en vient d'en bas, par la fenêtre fracassée, qui se perdent au plafond. Son arme vidée, Joseph la jette et se porte à la fenêtre, lance un appel de détresse. Espère-t-il que sa légion, à laquelle de la prison il a dépêché le matin même un messager, pourra encore arriver à temps ? Au moment où il enjambe l'appui, un projectile le cingle aux reins. Il se penche, regarde la cour cernée de troupes et de populace. « Tirez... Feu... Mais tirez donc sur ce maudit », hurle un colonel de milice. Est-ce un miracle ? Aucun coup ne part. On le voit se dresser immense et chancelant dans l'embrasure. Et son cri : « Oh ! Seigneur, mon Dieu ! » fait s'abaisser les fusils.

Mais quand il s'abat dans la cour, se tord, tente d'une épaule sur l'autre de se relever, il est un forcené, l'un des va-nu-pieds au visage encharbonné, pour venir l'accrocher aux jambes, le tirer vers le puits. On cherche à le redresser contre la margelle, offert au feu de peloton que commande le colonel. Ce feu l'a-t-il achevé ? Non, car ses yeux ouverts semblent voir s'avancer à nouveau l'homme qui l'a traîné au puits, se lever le coutelas dont ce féroce ruffian s'apprête à décoller son trophée : la tête du prophète.

C'est le moment où, selon les témoignages, les nues suspendues sur ce crépuscule se séparent, où du ciel qui s'entr'ouvre descend un pilier de lumière sur l'agonisant et le cercle de ses bourreaux frappés de stupeur : saisis de panique, ils reculent, s'écartent, le laissent seul, libre de perdre dans cette lumière un regard mourant.

Tenterons-nous d'entrer dans sa vision dernière ? Voit-il le nouveau châtiment menaçant ses œuvres et son peuple : Nauvoo dévastée, ses rues jonchées de décombres, son temple béant qu'en un sursaut de foi, avant de déserter la ville, les Saints ont achevé d'ériger ? Non, il doit voir plus loin dans le temps et l'éternité celui qui aux Saints des derniers Jours a promis l'avènement de Dieu sur terre.

Sans doute les suit-il dans leur sillage de poussière, poussant saison sur saison à travers les plaines interminables leurs lourds wagons bâchés, les restes étiques de leurs troupeaux. Sans doute les voit-il à l'assaut des Rocheuses, les hommes aux traits, les femmes et les enfants agrippés aux roues, dans la glace et la neige, atteignant les cols, franchissant les

passes, tentant de scruter au fond des abîmes ouverts sous eux les mirages moirés des déserts sans eau. En esprit, au long de ces déserts pierreux, il les devance, ignorant les attardés que guettent les flèches indiennes et les coyotes. Leurs ossements serviront de jalons aux convois suivants. En esprit, il est avec son successeur, son autre lui-même, Brigham Young qui va de l'avant, guidé par une certitude puissante comme par un aimant. Et lorsqu'au sortir d'une nouvelle barrière de montagnes chauves, de couloirs hérissés, de gorges de torrents se découvre, sublime entre tous les horizons bibliques, le bassin du Grand Lac Salé, Mer morte aux îles couronnées de nues, aux bords gardés de Sinaï qui, sous leur tente de rayons, semblent réserver ces étendues aux seuls Élus, c'est par ses yeux que Brigham Young reconnaît en cette vallée altérée de sueur humaine et d'eaux vivifiantes la promesse de l'Éternel. C'est la vision du prophète qui le fait s'arrêter et dire : « Voici le lieu... *This is the place.* »

***

Paroles à jamais gravées dans l'airain des cœurs mormons. A l'endroit même où elles furent prononcées, au flanc d'une pente rupestre des Monts Wasatch, une stèle de bronze les rappelle. Soir et matin, revenant de l'Université de Utah ou m'y rendant, je passe devant ce *Memorial*, les yeux chaque jour éblouis, l'âme chaque jour rafraîchie par la vue du site grandiose, du prodige accompli. Leur ville, Salt Lake City, couvre la vallée d'Ouest en Est et du Nord au Sud au delà des limites du regard, orientant sur son temple, son Tabernacle et son Capitole juxtaposés sur la même éminence, la descente de ses avenues superbes, le scintillant quadrillage de ses rues équidistantes, propageant d'un versant à l'autre, de la double chaîne des Wasatch et jusqu'aux nappes du lac, l'Eden de ses enclos spacieux, de ses feuillages, de ses jardins.

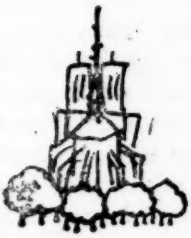
De ce qui n'était que sel et rochers les Saints ont fait jaillir cette luxuriance. Le Jourdain qui traverse aujourd'hui les faubourgs industriels de la cité n'est qu'un filet boueux au milieu du réseau des eaux captées sur les torrents et sources des canyons, ces pures eaux chargées de glace et de fer dont mon propre enclos, au pieds du Mont Olympus, tire le cresson et la menthe, en écoutant un chant de nouvel Oronte. Aux flancs de ces pentes suburbaines, dorées et rougies par l'automne, enneigées par les longs hivers, le daim et le chevreuil, malgré les chasseurs saisonniers, promènent leurs bandes parmi les troupeaux au pâturage sous l'œil des bergers à cheval, jusqu'aux barrières des vergers, jusqu'à l'aire des hautes granges. Des crêtes descendent, vaporisés par l'air des neiges, de longs rayons plongeant sur les brebis et leurs pasteurs. Tout l'Utah, l'État mormon, la terre du *Deseret* ou de l'Abeille, état pastoral s'il en fut, baigne, malgré la rudesse et souvent l'âpreté matérielle de ces descendants de pionniers anglo-saxons grossis d'émigrants scandinaves, dans cet air de cimes et cette atmosphère de mysti-

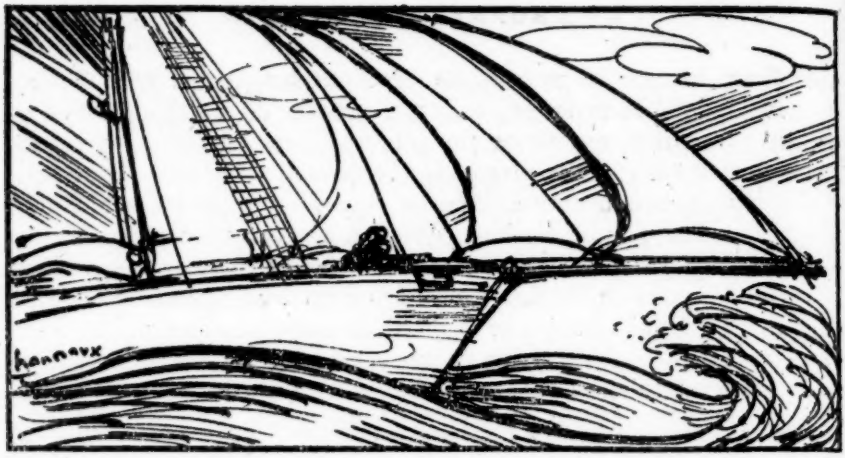
cité. Pour être de ce monde, de ce Nouveau-Monde, et nullement contemplative, leur mystique, leur messianisme du millénaire, n'en est que plus fortement retrempée aux sources et aux forces de la nature. Entre eux et cette Terre promise qu'ils se sont faite, entre cette terre et le Dieu, éminemment américain, de leur foi s'est indestructiblement nouée une alliance, une Nouvelle Alliance. De cette Nouvelle Alliance — contractée par quel Lehi sur quel Sinaï de ce continent? — j'ai cru entrevoir le secret moins aux sons des orgues du Tabernacle, moins dans la paix fleurie des blanches chapelles visitées en pays mormon que dans ces gigantesques temples de la nature, Ryce Canyon, Zion Park (Parc de Sion), frères et voisins du Grand Canyon du Colorado, où les convulsions de la terre ont précédé les religions de l'homme pour dresser des autels à l'Éternel.

Surtout il m'est donné, chaque jour, d'en avoir de plus immédiates évidences devant les impétueuses convictions de la jeunesse dont cette Université de Utah m'a fait, parmi quelques centaines de maîtres, instructeur. C'est parmi ces milliers d'étudiants, adolescents de seize à vingt ans, que les patriarches de l'Eglise recrutent leurs plus zélés, leurs plus utiles missionnaires à l'étranger : en Suède, en Norvège, en Belgique, en Suisse, en Hollande, en Angleterre, en France, dans tous les pays accessibles d'un monde en rupture de croyances et d'espoir. Les articles de foi de leur Évangile qui aux quatre autres ajoute des préceptes d'endurance, de tolérance et d'énergie tout américains sont aussi innés dans leurs cœurs que leur sens de « révélation », de colloque intime et familier avec la Divinité. Aux sceptiques et aux déprimés de la vieille Europe en désarroi ils savent qu'ils ont à offrir par l'exemple des vertus qui régénèrent, une religieuse Jouvence ignorée des contempteurs de la matière.

Cette Sion dont chaque soir, de ma montagne, je vois, sous les faisceaux, errant par l'immensité du ciel, palpiter par millions les lumières n'a que cent ans. Peut-être n'est-elle qu'au début de sa croissance et de sa mission. Voilà pourquoi ma pensée irrésistiblement se reporte au jeune visionnaire de Palmyre... et au regard qu'à sa dernière heure il détournait de ses assassins masqués de suie pour l'élever vers le Très-Haut.

MARC CHADOURNE





IL PIEMONTE

Ike se disait que s'il pouvait avancer la langue entre ses dents et respirer très vite, peut-être tout finirait par s'arranger. Il venait de s'éveiller entre deux balles de hanequen et le hanequen dégageait une odeur musquée de fibre végétale, presque asphyxiante, et l'air était tiède et opaque comme une nappe de poussier dans les charbonnages et Ike se sentait mal. Il appliqua la paume de ses mains sur son front bosselé de cloques, les moustiques l'avaient couvert de cloques grosses comme l'ongle du pouce, et il pensa qu'il était trop las pour se lever. Couché sur le dos, les yeux fermés, il haletait comme un chien par temps d'orage et se demandait si c'était sa récente pneumonie qui le mettait dans cet état. « Nom de Dieu », pensa Ike. Il se racla la gorge, essaya d'expectorer, et songea tout à coup qu'il avait eu des cauchemars, avait bataillé contre pieuvres et requins, avait failli se noyer dans la baie de Pensacola, c'était ridicule, lui qui nageait si bien.

Il sourit et pensa qu'il ne craignait personne à la nage et qu'il était un petit gars tout à fait dessalé. Il sentit la brûlure du soleil sur ses jambes et il les ramena sous lui, dans l'ombre étouffante des balles de hanequen. Il n'osait pas ouvrir les yeux, des rivières de lave coulaient du ciel et il semblait à Ike que s'il voyait la couleur du ciel il aurait encore plus chaud et dans son réduit l'atmosphère était celle d'une étuve. Ses mains et son visage étaient bombardés de cloques, si seulement on pouvait respirer très vite, mais on ne pouvait pas respirer. « Nom de Dieu », pensa Ike. Ike comptait quatre ans de navigation et pas une fois il n'avait eu si chaud et pas une fois il n'avait eu de cauchemars. Il avait croisé au large de Groenland pour la pêche au phoque et au large de la Basse-Californie pour la pêche aux perles et souvent il avait navigué

dans le pot-au-noir, entre la vingtième latitude Nord et la vingtième latitude Sud, et jamais Ike n'avait eu de cauchemars, dormant d'un bon sommeil sans histoires ; et même à l'hôpital il avait dormi comme un bébé emmaillotté dans des langes bien propres. Or, cette nuit il s'était réveillé à plusieurs reprises, en sursaut, trempé de sueur, avec la sensation chaque fois plus aiguë d'un lancinement au creux de l'estomac — pour aussitôt retomber dans des rêveries absurdes. Il se souvint que lors d'un de ces réveils brusques il s'était retrouvé comme à présent, étalé entre deux balles de fibre moite, avec au-dessus de lui une bande de ciel criblé d'étoiles, toutes les étoiles du ciel accourues pour l'observer, pour voir s'il allait se tirer d'affaire parmi les bestioles de la baie de Pensacola. Il essaya à nouveau de cracher, sa gorge était sèche pis qu'un vieil os tout blanc et il eût voulu s'endormir jusqu'au crépuscule, mais le soleil était encore loin en deçà du méridien. Il s'arrêta d'ahaner, les balles de hanequen suaient leur âme, et soudain le tiraillement le reprit au creux de l'estomac, comme cette nuit, entre deux noyades. Il se souleva sur le coude, s'assit, un chant montait de son ventre, un chant d'eau qui bout ; il écoutait un clapotis d'eau dans son ventre. Il entrebâilla lentement les yeux, la lumière était aveuglante et la chaleur réverbérait sur les quais comme d'un foyer dans la profondeur des soutes et dans l'abdomen de Ike le gargouillis n'arrêtait pas. « Nom de Dieu », pensa Ike. Il s'agenouilla, une grande tache brûlante dansait devant ses paupières, Ike n'avait jamais entendu dire que le ventre des gens se mît à chanter. Il perçut le bruit métallique d'une grue en action, le bruit d'une roue ferrée sur le pavé, l'odeur acide des bananes vertes, et il fut pris de hoquets. A sa gauche des fûts de naphte alignaient leur panse huileuse et à sa droite la mer croupissait entre les bras du môle, puis des hangars, des tas de charbon ; des rails, et le soleil qui cuisait le tout, jusqu'à la moelle. Ike se mit à penser à une indienne chichimèque qu'il avait vue vendant des dattes, puis ce n'était peut-être pas une indienne. Depuis que Ike avait quitté l'hôpital — douze jours, déjà — pas un seul bon bateau n'était venu accoster à Port-de-Paix, rien que des rafiots caboteurs et quelques barques de pêche, et Port-de-Paix était un sacré patelin où tout le monde se pavanait nu-pieds. L'Indienne était une vieille Indienne ; avant qu'elle pousse le premier cri, Ike serait loin avec sa poignée de dattes, il ne craignait personne à la course et il y avait trente heures qu'il était à jeun. Elle vendait de belles dattes qui sentaient bon à un mille à la ronde, puis ce n'étaient peut-être pas des dattes. Ike regardait les quais déserts, le métis sur ses talons sous une pile de caisses, la grue qui dardait son col d'acier, les martin-pêcheurs qui volaient bas dans la chaleur accablante — et plus que jamais il eut faim. Soudain, comme si seulement il commençait de distinguer les choses il vit un trois-mâts ancré au milieu du dock.

Ike porta la main à son front, cligna des yeux, fit un pas hors de sa cachette. Le soleil, qui le guettait s'abattit sur lui de tout son poids,

mais Ike n'avait jamais vu un si beau navire. Il fit encore un pas, puis encore un, puis se mit à courir, c'était le plus épatant des clippers qu'il eût jamais vu et tous les terre-neuviers du Labrador ne valaient pas un seul de ses canots de sauvetage. Il s'arrêta face au bâtiment, le bâtiment était à deux cents mètres du quai, et se prit à faire de grands gestes du bras comme si là-bas, sur le pont, on n'attendait que lui pour hisser la voile. Ike était nu-tête, il sentait le soleil grouiller dans sa tête mais il y avait ce beau navire, ces mâts trapus, ces voiles étroitement carguées contre les vergues, et les étais traçaient de jolies lignes incurvées, et le pavillon pendait mollement, il aurait fallu un peu de vent pour que Ike puisse reconnaître les couleurs du pavillon — et il n'y avait pas de vent. Il imaginait la largeur du maître-couple — un outil qui devait savoir tenir la mer ce bateau — il imaginait l'enflure de la carène, le tranchant de l'étrave — dix nœuds comme rien du tout — vit le scintillement des cuivres sur le gaillard d'arrière, et de la proue à la poupe le navire avait la teinte chaude du palissandre. « Nom de Dieu », pensa Ike.

Il plongea, l'eau était tiède et salée. Il eut vite fait de dépasser le collier de petites embarcations qui se serraient contre le quai. Il travaillait avec hâte, son crawl était souple et rapide mais l'air ne se laissait pas respirer. Il semblait à Ike que l'air était cotonneux et que la mer lui opposait une résistance inaccoutumée, il se débattait dans une mer d'ouate. Le navire était à une cinquantaine de mètres, le pavillon pendait mollement et il n'y avait pas d'échelle, il n'y avait personne sur le pont, et soudain Ike eut mal au cœur, c'était ridicule, lui qui nageait si bien. Il eut une violente nausée, une violente envie de vomir et sa culotte qui lui collait aux jambes et ses chaussures devinrent pesantes et le tiraient au fond comme des bottes de scaphandrier. « Encore dix minutes », calculait Ike, et la mer était bougrement chaude, puis il eut une crampe d'estomac, on aurait dit une main de fer qui lui tordait l'estomac et il coula comme un caillou. « Nom de Dieu », pensa Ike. Il avala une tasse d'eau, remonta, réussit — d'un coup de reins — à se coucher sur le dos, se laissa flotter. Il bougeait à peine, il y avait un silence de mort et la chaleur elle aussi était mortelle, et il mit une heure pour atteindre le clipper.

Il aborda le côté bâbord et il n'y avait pas d'échelle. Il voulut appeler mais songea que l'accès du bord pourrait lui être interdit et il poussa le long de la coque, vers la proue, s'aidant des mains, s'aplatissant contre le mur. Arrivé au bout il prit appui du pied et d'une glissade atteignit la cabine de l'ancre. Il y avait un tremblement dans ses mains et dans son ventre cette chose recommençait de chanter, un vrai gargouillis de marmite. Il demeura à souffler, il se sentait tellement patraque, dans l'eau violette ses cheveux couleur paille étaient comme un trou de lumière et le bateau s'appelait *Il Piemonte*. Puis il se hissa sur la chaîne de l'ancre, grimpa jusqu'à l'écubier. Le mât de beaupré était à hauteur d'homme.

Il s'agrippa aux câbles du bossoir, c'était un chic navire ; puis à l'étai de misaine, enjamba la lisse et atterrit sur le gaillard d'avant.

Presque aussitôt il fut repéré. A peine eut-il fait quelques pas qu'il tomba nez à nez sur un petit homme dodu, reluisant comme passé à l'encaustique. Le bout d'homme portait un tablier blanc, il portait ses mains collées sur son abdomen et un linge pas propre était noué autour de son cou. Il avait un petit œil perçant et une grande tête de pastèque mûre. Ils se dévisagèrent un instant en silence et l'homme renifla. Son regard parut s'animer et il fit un pas en avant. Ike s'ébroua, des filets d'eau s'écoulaient de lui et l'homme dit :

— *Buon giorno, caro amico. Come sta?*

Il avait la voix molle et ensommeillée. Ike roula les épaules :

— *Buon giorno, signore.*

— *Come sta Lei?* dit l'homme. *E coma sta la Sua signora?*

Il prit la main de Ike. Ike avait le vertige, il se sentait creux comme une coquille d'œuf. L'homme ne le lâchait pas, il disait très vite :

— *Caro amico. Sono contentissimo di vederla in buona salute. Ha dormito bene?*

— *Benissimo*, dit Ike.

Il s'appuya contre les haubans, essaya de sourire, qu'est-ce que c'était que cet animal? L'homme tenait toujours sa main, il disait :

— *Buon giorno, fratello. Cielo, come sono contento... Et come sta Suo padre?*

Ike essaya de se dégager :

— Il va bien, dit-il — et il dit :

— J'ai faim.

L'homme l'attira à lui, le pressa sur son ventre. Il sentait l'huile. Le pont était désert, le bateau semblait désert. Plat et lépreux, Port-de-Paix crevait au soleil. L'homme continuait à moudre son italien d'Ombrie et Ike comprenait à peine.

— *Venga, venga*, disait l'homme et Ike s'accoudait sur son ventre. *Ella arriva proprio a tempo per far colazione con me. Che cosa preferite? Avremo delle pernici, dei polli freddi, delle quaglie, delle frutta, della ciocolatta, del tè, del caffè...* [1]

Son ventre était flasque comme une vessie mal gonflée et il sentait la poêle à frire. Ike se dégagea, l'idée l'effleura de jeter l'homme à la mer. Il répéta :

— J'ai faim, signore.

— *Si, certamente*, dit le signore.

Ils allèrent à la cambuse et Ike mangea. L'homme le regardait faire, admiratif, et « *Mangino, mangino, encora...* » faisait-il sans cesse. Ike écorniflait dans le tas, chaque bouchée chassait un peu de sa faiblesse, il piquait au hasard de la fourchette et « *Si signore, si signore...* », disait-il.

1. Nous avons des perdrix, des poulets froids, des cailles, des fruits, etc.

Ce furent des ripailles mémorables et le bateau était un fameux bateau. « Nom de Dieu », pensa Ike. Et le maître-coq était un fameux maître-coq. Il servait les plats, dans sa face glabre son œil de noisette surnageait, extatique et, de sa molle voix ensommeillée, il disait :

— *Mangino... Uno stomaco... stomaco inconsolabile...*

On eût dit que c'était lui qui se régalait. Ike s'essuya la bouche, il pétait de contentement. Il donna une petite claque sur le ventre du chef et le chef fit une révérence : leur amitié était scellée. Ike rit, son rire sonnait jeune et fort, et le chef rit silencieusement. Il se frottait les mains et secouait sa tête de courge mûre.

— *Io amico di te*, expliqua-t-il en gesticulant.

Il parlait petit nègre maintenant, voulant se faire entendre de ce garçon si beau. Ike avait une idée, il demanda mi-anglais, mi-italien :

— Vous mettez à la voile?

L'homme lui versait à boire, il suait à grosses gouttes. Il mit sa main sur la nuque de Ike :

— *Oggi*[1], *quando la marea...*

Ike avait une idée secrète ; il buvait du Chianti et il demandait :

— Ah! ha? Et quelle direction?

— La Guaira, *figlio*. La Guaira, *e* Rio de Janeiro, *e* Buenos Ayres...

Ike trouvait que c'était bien, que la direction était bonne, il calculait qu'avec à bord un cuistot tel que celui-ci le capitaine pouvait n'être pas un mauvais bougre. Sur sa nuque les doigts de l'homme étaient gras et moites, et par la porte de la cambuse la chaleur entrait comme une langue de feu. Ike se leva. Dans les plis de son veston le sel marin avait déposé des traînées jaunâtres. L'homme remit ses mains sur son abdomen.

— *Zio*, dit Ike, je vais voir le capitaine.

L'autre renifla, étala les bras, joua l'effarement.

— *Il capitano, figlioccio, il capitano?...* Mais, tu n'y penses pas!

Ike dit qu'il y pensait. Il dit :

— Je ne veux plus te quitter, je veux naviguer avec toi.

— *Parlare a vanvera, nipotino*[2]. Tu as trop mangé...

Il posa sa main sur l'épaule de Ike, et, soudainement, en un anglais très pur :

— S'il te dit : « J'ai deux fils qui ont l'âge que tu as, que Dieu les garde », c'est que tu lui auras plu.

— Comment? dit Ike.

— Comme ça, dit l'homme.

— On mange bien chez toi, dit Ike, poliment. J'y vais, capo.

Face au grand mât, accoudés à la lisse, deux jeunes gens crachaient par-dessus le bastingage. Ils affectaient de cracher avec régularité, à tour de rôle, comme s'ils s'exerçaient en vue d'un concours. Ike allait

1. Aujourd'hui.
2. Tu te vantes, enfant.

les dépasser quand ils se retournèrent et l'un d'eux le prit par le bras et l'autre lui barra le chemin.

— Où vas-tu ? dit le premier.

Et le second dit :

— Où tu vas ? Retourne à terre, crevette.

Ike lissa ses cheveux blonds. Celui qui le tenait par le bras semblait avoir seize ans au plus ; il était élancé et gracieux comme une fille, et l'autre semblait à peine plus âgé, un pli marquait sa bouche et ses yeux étaient très grands et très noirs. Le soleil approchait du méridien et l'ombre se recroquevillait sur elle-même. Le pont était brûlant, on eût dit qu'un incendie faisait rage dans les cales. Ike sourit :

— Crevette toi-même ! dit-il. Je vais voir le commandant.

Le cuisinier était sorti sur le seuil de la cambuse, il tenait les mains sur son ventre et il regardait. Les deux jeunes gens serrèrent Ike de près :

— Retourne à terre, on n'a pas besoin de toi. Allez, grouille !

Ils firent mine de le prendre à bras le corps. Le cuisinier n'avait pas bougé, il était dodu et court sur pattes et le regard des jeunes gens luisait à l'ombre de leurs cils. Ike avait sommeil, il dit :

— J'irai à terre si ça me plaît.

Il eut juste le temps d'esquiver un coup de poing. Celui qui faisait songer à une fille voulut imiter son ami, mais Ike attrapa son bras au vol. Il lui décocha une gifle et, la main encore brandie :

— Je vais voir le commandant, ce n'est pas vous qui m'en empêcherez.

Il les repoussa et ils n'essayèrent plus de le retenir. Il se retourna :

— Quand j'aurai vu le singe, je reviendrai et vous rosserai tous les deux.

Il monta des marches et se trouva sur le gaillard d'arrière. C'était un fameux bateau. Il contourna la dunette. La porte était entre-bâillée. Il frappa.

Le capitaine était affalé sur une chaise, les jambes droit devant lui, la chemise ouverte sur un thorax de géant. Il tenait une bouteille à la main et autour de lui plusieurs bouteilles vides jonchaient le sol. C'était un bel homme au visage de flibustier anobli, agrémenté d'une barbiche de jais, l'œil cerné, la tempe grisonnante. La vue de l'étranger ne parut pas le surprendre. Un soupçon de sourire mi-moqueur, mi-caressant s'alluma dans ses yeux de grand fauve ; on eût dit qu'il revoyait une vieille connaissance, puis son regard prit une expression de curiosité un peu naïve, un peu féroce, et soudain il rit d'un gros rire de basse, ses dents de carnivore très blanches dans l'enclave lippue de la bouche. « Nom de Dieu », pensa Ike. Un ventilateur bourdonnait sous le plafond de la cabine, s'efforçant d'entamer la masse immobile de l'air. Ike se dit qu'il y avait un moteur auxiliaire à bord, c'était un rude bateau, et il se mit à parler anglais, racontant comment, pilotin sur l'*Escaut*, capitaine Van der Haegen, port d'attache Rotterdam, il allait aux îles Hawaï

avec une cargaison de machines agricoles frétée à Philadelphie ; comment, dans la passe de Caïques, il était tombé malade ; comment l'*Escaut* avait fait escale à Port-de-Paix, pour l'y débarquer, comment il était resté sept semaines à l'hôpital avec une pneumonie bien ficelée, mais que maintenant tout allait pour le mieux et qu'il voudrait reprendre du service. Le capitaine buvait du whisky et de temps en temps il faisait : « *Diavolo, diavolo...* » comme si ce qu'il entendait l'intéressait prodigieusement. Son regard errait dans la cabine, sur les cartes marines fixées au mur, sur la couchette ; il y avait une photographie sous verre au-dessus de la couchette ; il suivit l'évolution d'un caboteur dont la mâture était venue un instant s'encadrer dans le champ du hublot, et tous les trois ou quatre mots que Ike disait, il répétait : « *Diavolo, Diavolo...* » Enfin, longtemps après que Ike eut fini de raconter son histoire, ramenant ses jambes et désignant du pouce une boîte sur la table :

— *Sigaro?*

Ike ne savait pas si le capitaine parlait sérieusement, mais il fit non de la tête. C'était surprenant un capitaine qui offrait des cigares quand on venait lui demander d'être inscrit sur le rôle, puis aussi Ike n'avait jamais fumé de cigare, ça ne lui disait rien et le capitaine insistait :

— *Si, bambino, sigari italiani sono buoni.*

Ike se sentait vaguement gêné, comme si l'on se moquait de lui dans une langue inconnue. Le commandant le dévisageait avec curiosité, le sourire à peine accusé ; c'était plutôt embêtant. Ike baissait les yeux, ce regard trop insistant l'intimidait, un chic capitaine peut-être, mais qui avait une façon de rire, de ricaner... Et, brusquement, il lui parut avoir déjà rencontré ce capitaine au hasard d'une escale, puis, non, pas possible, il ne l'aurait jamais oublié, et pourtant si, et plus d'une fois même, du moins ce sourire, l'expression trouble de son œil, il ne savait plus, il devait confondre.

Il réprima un bâillement, leva les yeux. Le capitaine ne l'avait pas quitté du regard. A tribord, par la porte entr'ouverte l'île de la Tortue se devinait à l'extrême limite de l'horizon, irréelle comme un glacier à la dérive. Le ventilateur battait de l'aile mais le silence était très grand et très lourd — pas facile d'additionner des milles par ce temps-là, tout clipper qu'on est. Puis soudain, Ike se souvint, ça y est, le commandant rappelait à Ike cet officier mécanicien qui lui avait offert de partager sa cabine, c'était à bord d'un cargo français où Ike faisait le mousse, à quinze ans — parce qu'il riait beaucoup aux tours de cartes que l'autre lui montrait et que l'officier aimait beaucoup que l'on prît plaisir à ses tours de cartes, il n'avait pas son pareil pour escamoter les as. Et une autre fois — Ike naviguait alors sur un bâtiment anglais — il y avait eu ce médecin de bord qui, tellement intrigué par l'état de santé du jeune pilotin, l'auscultait chaque jour, le tâtait, le palpait, c'en était devenu assommant à la longue, toujours flanqué du second, lequel, celui-là, s'initiait à l'anatomie peut-être et le médecin de lui expliquer

à tous les coups le triceps crural interne, le grand pectoral, le sacro-lombaire, le diable sait quoi. Ils ne se ressemblaient pas les uns des autres, mais non, mais pourtant le capitaine les lui rappelait tous ; Ike ne savait pourquoi.

Le capitaine se versait à boire. Subitement il dit :

— *Sprichts du deutsch, kleiner Bube?*

Ike fit oui de la tête. Le commandant attendait, le verre à hauteur du menton. Il ne comprenait pas l'anglais et Ike dut recommencer son histoire, en allemand cette fois-ci. Les yeux du capitaine allaient et venaient sur le visage de l'adolescent, mais il ne disait plus « *Diavolo* ». Puis, d'une détente, il fut debout, se mit à arpenter la cabine, interrogeant :

— Quel est ton nom?

— Michael Spaak, dit Ike. Mais on m'appelle Ike.

— Quel âge?

— Dix-huit ans, monsieur.

— Hollandais?

— Hollandais, dit Ike.

La cabine était exiguë, elle sentait le cigare et le whisky, et le capitaine avait une taille de géant. Il cessa de marcher, s'arrêta devant Ike et d'un geste doux, presque las il lui effleura la joue. « *Hübsch, reizend Bursch* [1] », dit-il dans son mauvais allemand. Ike se taisait, il éprouvait une sensation singulière, il eût voulu presser sa joue contre la main du capitaine.

Ils se regardèrent. Les yeux du capitaine étaient clairs et embués. Il prit la main de l'adolescent, la lâcha.

— J'ai deux fils qui ont l'âge que tu as, que Dieu les garde, fit-il lentement.

— Oui, monsieur, dit Ike.

Il avait sommeil. Il eût aimer à s'allonger ici même sur le plancher de la cabine ; il luttait mal contre un sentiment de bien-être et d'abandon. Le capitaine s'en était retourné à sa chaise, il se versait à boire, la bouteille très haut au-dessus du verre, et le clapotis de l'alcool créait une impression de fraîcheur. Il avait l'air de penser à des choses.

— La paternité... fit-il à voix basse.

Il n'acheva pas, renversa la tête et but longuement et Ike eut soif. Derrière l'échancrure de la chemise, le thorax du commandant luisait comme une armure. Il se redressa, examina la bouteille à contre-jour, remplit son verre. « Nom de Dieu », pensa Ike. Le ventilateur barbotait dans l'épaisseur de l'air qui avait la consistance d'une motte de beurre, de dix mille mottes de beurre. Le capitaine but :

— Allons à Buenos-Ayres. Il but — Puis au Cap. Il but. — La solde est de deux livres dix. Il but. — Trois livres la seconde année. Il but. — Par mois. Il but. — Sais tenir la barre?

— Oui, monsieur, dit Ike.

1. Charmant, ravissant garçon.

— Bien, dit le capitaine, va.

Ike s'en alla à reculons. Dehors, le soleil le cueillit, torride. Un homme bricolait près du sabord, le torse nu oint de sueur. A cheval sur la quille d'un canot de sauvetage, les deux jeunes gens balançaient leurs jambes. Quand ils eurent vu Ike, ils se glissèrent sur le pont et lui emboîtèrent le pas. Ils le suivaient à longueur de bras et leur démarche était souple et silencieuse. Ike s'arrêta et leur fit face, il y avait une cruauté dans leur regard, presque troublante. Ike songea que s'il faisait : « Hou! » ils se sauveraient tout en haut du mât de perroquet. Il dit au plus jeune :

— Comment t'appelles-tu? Moi on m'appelle Ike.

L'autre se taisait, fronçant le sourcil. L'aîné dit :

— Et ta sœur?

— C'est vous, les deux fils du capitaine? demanda Ike.

Les deux adolescent échangèrent un regard. Le même dit :

— On est ses filles, crevette. Retourne à terre, on t'a assez vu, je t'explique. Allez, démarre!

Ils se tenaient épaule contre épaule et le dévisageaient sans aménité. Ike les trouvait amusants, il trouvait qu'ils étaient amusants.

— Tout de suite? fit-il.

— Ben... dirent-ils ensemble, désarçonnés par cette question conciliante. Mais, aussitôt, le plus jeune :

— Allez, saute, ça vaudra mieux pour toi.

— Pourquoi? dit Ike. Il sentait un obscur désir de se les concilier. On sera copains..., affirma-t-il.

— Tu nous cours, t'as compris? Il n'y a pas de place ici, pour toi. Allez, file!

Ike s'avança d'un pas et ils reculèrent d'un pas. Il était en colère.

— C'est bon... Si vous me cherchez des crosses, vous trouverez à qui parler. Le premier qui fait mine de me monter sur les pieds, je lui casse les dents.

Il s'en alla rapidement. Courbé sur son ouvrage, l'homme du sabord s'était arrêté de bricoler. Du seuil de sa cambuse, le cuisinier avait observé la scène. Le soleil s'était figé au-dessus du trois-mâts; il n'y avait pas trace d'ombre à bord du *Piemonte*.

— Cuistot de mon cœur, dit Ike, je suis de l'équipage.

— *Che meraviglia! E' davvero vi*[1] *magnifico! Andiamo a tavola?*

— Non, dit Ike. Je n'ai pas faim. J'ai sommeil.

II

La brise refusait. Tirant des bordées au plus près, le *Piemonte* louvoyait, allant à la bouline avec une dérive de vingt degrés. Debout sous le recoin des focs, l'homme de veille disait :

1. Vraiment.

— Demande au second. C'est dans ce temps, jadis, qu'il y avait des navires... Et des navigateurs... Tu étais où, il y a quarante ans?... Et ton père, où c'est qu'il était, celui-là?... Tu n'en avais peut-être pas, de père, il y a seulement quarante ans?... Demande au second.

Il laissa échapper un soupir, tira sur sa pipe. Dans l'ombre du foc, le poil blanc de sa barbe prenait des reflets gris d'ardoise. Transmettant les ordres du second, le maître d'équipage commandait aux hommes de quart qui brassaient les vergues, halant le vent. De courtes risées semblaient vouloir se lever par instants et la voile raidissait dans un gémissement de poulies et de bruit d'ailes secouant leur torpeur, puis le souffle retombait à zéro, et de solidification et de tassement subits la mer et le ciel et les hommes sombraient dans une pesanteur énorme. Des îles Bahama au golfe de Darien, des Petites Antilles à la baie de Honduras, toute la mer Caraïbe paraissait stagner telle une eau morte tapie sous les étoiles qui, elles, éclataient là-haut plus clair que les feux de la côte.

Le vieux matelot se remit à lantiponner. « — Si tu veux être marin, disait-il doctement, va jamais sur les vapeurs. C'est malin, les vapeurs, peut-être... C'est fait pour des propres à rien, pour des fainéants... » Il réfléchissait.

« — Pour des rats de quai... Savent seulement pas ce que c'est qu'une bonnette, sur les sabots. Demande au second. » — « — Je n'aime pas trop me fouler », fait une voix. Et une autre, conciliante : « — C'est le progrès, Merri. »

— La première fois, disait le vieux matelot, leurs vapeurs marchaient sur des roues, tout comme les fiacres. Demande au second.

Il continuait sur le même ton, parlant dans le noir du gaillard d'avant. Venus prendre le frais, les hommes étaient assis sous la voile de misaine, attendant de relever la bordée de quart. Ils écoutaient d'une oreille distraite, connaissant la rengaine : c'était sa marotte, au vieux Merri, lui et les vaisseaux à vapeur faisaient mauvais ménage. Il n'y avait, du reste, jamais mis les pieds.

Soudain, guilleret et clignotant comme un astre attardé qui ferait des excuses, le phare à feu fixe de la pointe du môle Saint-Nicolas émergea à bâbord.

— Ça y est, on embouque la Passe des Vents, fit une voix anonyme.

— Tu vas vite..., répondit quelqu'un. A l'aube, oui. Et encore...

— Ça ne fait rien, insistait l'autre. Cap au Sud, avec un petit nordé en poupe, on va cingler largue.

— Bien sûr. Seulement, pour cingler, il faudrait que d'abord tu ailles souffler dans les huniers, toi qui es si pressé. Si tu as du coffre, peut-être que ça nous vaudrait un peu de brise.

Le silence retomba, que la parole traînante de Merri troublait par périodes. « — Marchent tout seuls... Si c'est malin, des fois... » Accroupi aux pieds du vieux marin, Ike songeait à son *Escaut* dont la proue, voici deux mois, fendait cette même mer. C'eût été amusant de le croiser

à son chemin de retour, quelque part entre la Jamaïque et Port-of-Spain... Mais, avec ce fichu calme, assez inattendu dans ces parages en plein mois d'août, le *Piemonte* semblait être rivé sur son ancre! Ike regarda le ciel, il y avait une débauche là-haut de cent millions de lucioles, et quand on se penchait sur la rambarde, la mer brasillait, tout doucement phosphorescente, juste à peine, contre la coque. Et bien que cloutée d'étoiles, la nuit avait l'épaisseur du velours, sans profondeur à l'horizon, et à l'ouest, vers Punta de Maysi, les ténèbres bardaient le monde d'une muraille verticale. Cette liqueur d'encre, on l'aurait prise entre ses doigts quand l'homme de veille ralluma sa pipe et que la flamme du briquet eut frappé son nez escarbouillé, fiché de travers sur la moustache jus de tabac : une liqueur de pieuvre flairant le danger, qui se camoufle.

Le *Piemonte* lofait, quêtant la brise et il n'y avait pas de brise, deux-trois mètres-seconde peut-être, de sorte que la ralingue pendait mollement entre les manœuvres et que le bâtiment paraissait n'avoir pas bougé depuis des heures. On eût dit que l'eau avait la densité du mercure, que l'étrave du navire s'était prise dans du limon, envasée à jamais. Et toujours à bâbord, récalcitrante comme un croc qui refuserait de tomber, la lumière du phare Saint-Nicolas vacillait autour de sa propre insignifiance, vigie plantée là, à cinq milles, qui narguait le trois-mâts, qui persiflait sa voile flasque. Il était bien question de La Guaira, de Rio... « Nom de Dieu », pensa Ike.

Sous le halo de la vérine, le compas de route ressemblait à un bol de lait. A Ike qui venait de le relever, le timonier avait passé la consigne : « Barre toute », comme si dans ce calme presque complet le *Piemonte* pouvait gouverner autrement qu'à la voile. Hissés dans la mâture, collés en grappe après les cordages, souquant sur les filins, les hommes viraient les vergues bord sur bord, acharnés à capter un souffle inexistant. Brève, hargneuse, la voix du second lançait des ordres et l'équipage se démenait, hargnait lui aussi, amarrant et défaisant les manœuvres. Malgré le dessin de sa carène, ses trois mille mètres carrés de toile, ses mâts de cent pieds le *Piemonte* n'était pas plus nerveux qu'une vulgaire caravelle portugaise qui aurait semé son gouvernail.

De demi-heure en demi-heure la cloche piquait un coup sonore dans l'immobile nuit. De temps à autre le second venait incliner un œil rageur sur la lumière de l'habitacle, interrogeant la rose des vents, puis s'en retournait aboyer dans l'ombre de la passerelle. D'ici, de devant cette barre qui n'obéissait point, le navire, toute passementerie déployée, faisait songer à un paon impuissant mais qui encore ferait le beau.

Cependant, à force de haler sur la manœuvre, le *Piemonte* finit par doubler la pointe du môle Saint-Nicolas, et aux premières lueurs de l'aube, Cap-à-Foux fut en vue. La brise était toujours légère, mais elle adonnait[1]. La nuit se retirait comme à regret, tout n'était que lenteur

1. Devenait plus favorable.

et mollesse. Il se fit d'abord une vague clarté sur la côte escarpée de Haïti et une membrane grisâtre se coucha à la mer, se déroulant en nappes à la rencontre du bâtiment. Corolle gigantesque, la voilure s'épanouit sur la tige des mâts, pétale après pétale, le volant du perroquet de fougue, et le volant du grand hunier, et le grand cacatois, et enfin la pomme des mâts perça le ciel, éteignant la dernière étoile. Venus on ne sait d'où des oiseaux se mirent à décrire des cercles autour du navire et l'aileron du premier squale entailla la surface vert bouteille de la mer.

Peu d'instants avant d'être relevé à son tour, Ike vit le capitaine. Il avait troqué sa chemise contre un chandail bleu marine, et sous la laine ses muscles jouaient à chacun de ses mouvements. Il vint se placer derrière Ike ; sa peau exhalait l'odeur du vent et du soleil et une chaleur rayonnait de lui presque animale. Il s'était campé sur ses jambes écartées, avait croisé les bras et demeurait sans bouger, sans prononcer une parole. Un calme subtil avait succédé à l'agitation nocturne ; de nouveau le pont semblait désert et immobile, le navire en vue de la côte. Semblable à un attouchement le regard du capitaine se posait sur la nuque de l'adolescent qui, lui, noué soudain, les doigts crispés sur la roue du gouvernail comme s'il eût craint d'être pris en faute, se raidissait tout entier sous le poids d'une menace imprévisible. Il eût voulu tourner la tête et il se sentait le cou pris dans un carcan, et ses bras et son corps s'étaient figés dans l'appréhension d'un événement.

Le coup de cloche de la relève retentit et un homme se présenta à la barre et rien n'arriva d'insolite. Ike s'arracha à son poste, dégringola l'échelle sans se retourner. La mer continuait à être d'huile, d'un vert épais et gluant. Remontant des profondeurs comme si l'élément les eût expulsés avec force, des dauphins venaient s'ébattre le long de la coque, leurs poursuites n'entamant qu'à peine la lourde immobilité de l'eau. Au carré de l'équipage la pendule marquait six heures du matin.

Vers midi le semblant de brise qui à l'aube avait filé ses cinq milles tomba complètement. Fuyant l'entrepont, l'équipage était « au conseil » sur le grand panneau, au pied du mât de misaine. Voilure tendue d'un bout à l'autre de l'horizon, le ciel était blême et uni, sans dépression mais brûlant comme si le soleil se fût liquéfié et que de sa masse incandescente il eût noyé la création. Le bâtiment croulait sous une chaleur de fournaise, des plaques de chaleur le tapissaient, et c'était miracle que rien à bord ne prît feu. L'atmosphère saturée d'impuretés rétrécissait singulièrement le champ de vision, et quoique l'anse d'Hainault et même la Pointe Morant de la Jamaïque eussent dû être en vue, le *Piemonte* paraissait naviguer à trente mille de toute terre. Jamais Merri, qui depuis un demi-siècle fouillait les mers, jamais Merri n'avait connu pareille accalmie dans les eaux antillaises.

Affalés sous l'ombre avare des voiles, torse et pieds nus, les hommes s'ingéniaient à durer. L'un d'eux sifflait doucement, les yeux clos, le visage pénétré, appelant la brise. Un autre, que le chat du bord venait

de frôler, empoigna l'animal par la peau du cou et le lança droit sur le maître-coq qui se tenait à l'entrée de la cuisine. La bête miaula, retomba sur ses pattes et fila, et l'homme pesta :

— Sacré lapin! Si seulement c'était un vrai matou, nous aurions eu du vent plein les voiles...

Celui qui sifflait, imitant la chanson que fait la risée dans le gréement, s'assit à moitié :

— Allons, Merri... Fais-le sortir, le nordé... Il ne se décidera pas sans que tu le fasses venir.

Merri, qui maugréait contre « ces bailles-à-vapeur, fières comme qui pisse », tira sur sa bouffarde :

— Comment tu dis?

Il se faisait prier. L'autre répéta sa phrase, que deux ou trois voix reprirent à leur compte. Alors, Merri, négligemment :

— Il me faudrait un qui soit cocu...

Il se tut, promenant son regard en fente de l'un à l'autre avec une lenteur calculée. Puis il ajouta :

— Cocu, pour frotter ses cornes sur la barre.

Comme personne ne se faisait connaître, il bougonna :

— On peut aussi brûler un balai dans le fourneau du chef... Puis, il y a la queue de marsouin à clouer au bout-dehors du beaupré. Mais ce n'est pas pareil... Rien ne vaut un cocu pour faire donner le vent. Demande au second.

Ils étaient là, à croupir sous la misaine, à s'essouffler comme des poissons échoués sur la grève, une vingtaine d'hommes dont un sur deux au moins avait femme sur terre, sans compter le cuisinier dont nul n'ignorait qu'il avait eu des malheurs — et tous faisaient la sourde oreille. Décidément, personne de qualifié à bord.

— Pas un homme sur ce bateau, donc?... dit Merri.

Aucun des présents sur ce bateau ne releva le défi. « Nom de Dieu », pensa Ike. Merri enchaînait :

— Cornard, je l'ai bien été, moi. Comme tout vrai marin. Sans ça, il y a longtemps que les crabes m'auraient mangé par vingt brasses de fond. Demande...

— Vas-y, si c'est comme tu racontes! coupa quelqu'un. Tu as ce qu'il faut...

Le vieux matelot coula un regard oblique sur ses compagnons :

— Il y a trop d'années que c'est arrivé, dit-il. Ça ne fait plus d'effet, quand c'est tellement ancien. Plus du tout. Demande au second.

Il respira profondément :

— Puis, c'est égal. Je ne suis pas un barboteur d'eau douce, ni un alangui, comme vous autres. Un peu de chaud, moi, je n'y vois pas d'inconvénient.

Il se remit à sa pipe, à ses imprécations solitaires, attentif cependant prêt à parer toute attaque. Les provoquer de la sorte, qui l'eût osé eût

vite fait connaissance avec leurs poings massifs. Mais, Merri, à soixante-trois ans, soulevait cent cinquante livres à bout de bras, déchirait une voile neuve entre le pouce et l'index et il ne détestait pas une petite cognée, à l'occasion.

Couturé de cicatrices, son buste dont les pectoraux saillaient comme une pièce de bois mal dégrossie, inspirait un respect salutaire.

Le navire sentait le goudron ramolli, l'étoupe putréfiée, et une odeur de fermentation et de liquéfaction montait des cales et les hommes suaient et ne pipaient pas mot. Depuis le matin déjà Merri s'attendait à ce qu'on l'eût invité à faire venir la brise, c'était dans ses cordes, le vent et lui n'avaient rien à se refuser. De fait, longtemps avant que quiconque à bord s'en fût aperçu, son œil exercé avait décelé d'imperceptibles dépressions qui depuis peu affleuraient à la surface stagnante de la mer, ces « pattes de chat » dont l'empreinte presque invisible précède les ondulations qui annoncent le souffle. Il ne fallait pas que le vent se levât sans que lui, Merri, ne l'eût appelé : c'était quasiment une question d'honneur. Il observait ses compagnons en dessous à travers ses paupières plissées et la grise broussaille de ses sourcils, espérant encore que l'un ou l'autre allait enfin se décider et personne ne se décidait. Aussi, de guerre lasse, il cracha entre ses pieds :

— Mandarin, dis... Ta femme, on aurait du mal à en trouver de mieux flambée, hein? Bien tournée, bien nippée, du tout dessus, du clin foc aux cacatois, en somme? Une bourgeoise à officier de paquebot, peut-être? Et fidèle, bien sûr, demande au second. Tant pis, alors!

Il expulsa un second jet de salive et répéta :

— Tant pis, alors! Il ne reste qu'à fesser la bigaille.

Du coup, comme projetés par un ressort, les deux mousses bondirent sur leurs jambes. Agile tel un singe, l'aîné se hissa dans les haubans et se réfugia sur la vergue de misaine, mais l'autre fut happé au vol et prestement déculotté. Annibal le charpentier lui coinça la tête dans son entrejambe et de ses grosses mains emprisonna les poignets du moussaillon qui se débattait et essayait de mordre.

— *Piano, Tosca mia*, disait gravement Annibal, *Pianissimo*.

Tous les hommes étaient debout et trois d'entre eux grimpaient dans le mât à la poursuite du fugitif. A tour de rôle, comme s'il se fût agi d'une consigne, ils criaient :

— Descends, foutu Canaque! Descends voir!

Mais, de hauban en galhauban, Canaque avait déjà atteint la vergue de perroquet et il montait toujours. Lorsque le premier de ses poursuivants l'eut rejoint, il était à califourchon sur la vergue de cacatois de misaine et, les bras passés autour du mât, il ruait comme un baudet assailli par un essaim de guêpes.

— Failli chien de mousse! dit l'homme.

Il l'empauma à la cheville et le tira si violemment que le mousse décolla du mât. Un instant il fut comme en équilibre sur la main du mate-

lot, mais aussitôt s'aggrippa aux étais, aux écoutes, ruant de plus belle. En bas, infiniment loin, la mer étalait la nappe immobile de ses eaux, et par delà les limites mêmes du ciel le monde expirait dans un accès de fièvre. Sur le pont, au pied du mât, à trente mètres de profondeur, les hommes tendaient le cou et Tosca lui-même, la tête prise entre les cuisses d'Annibal, tournait sa frimousse congestionnée pour suivre les évolutions de son coéquipier. Tout en l'encourageant par la pensée, il souhaitait que Canaque fût pris et qu'enfin on les fessât, tant il trouvait mal, la nuque cylindrée dans l'entrejambe du charpentier et le derrière exposé à la brûlure du soleil.

Cependant, de vergue en vergue, Canaque fut descendu sur le grand panneau, et comme Tosca, eut le col solidement coincé entre une paire de cuisses. Humant longuement, Merri enfla ses poumons d'air vicié, quatre fois face aux quatre points cardinaux, puis ordonna de tourner les mousses au Nord-Est. Il fut obéi et les mousses se taisaient, à moitié étranglés, et les hommes eux aussi se taisaient, émus par la solennité de la cérémonie, dociles aux exigences du rite. Là-haut sur la dunette, à l'abri de la grand'voile d'artimon, on devinait le capitaine qui souriait dans sa barbiche de pirate.

Le premier, Merri ajusta sa main sur la tendre peau des garçons alignés Nord-Est — sa main qui n'était qu'un calus énorme. Au contact sonore de cette caresse, les garçons ne purent réprimer un sursaut, une contorsion ultime ; mais, soumis à l'injonction de l'ancien, ils dirent après lui, d'une voix chantonnante et indignée :

A nous, bien bon vent. Nordé bien bon
Dans nos huniers, dans nos misaines
Nordé.

A tour de rôle, selon le rang hiérarchique qui leur revenait à bord du *Piemonte*, les hommes déchargeaient deux claques sonores, et les novices répétaient l'incantation à chaque coup reçu :

A nous, bien bon vent, Nordé bien bon...

Le plus jeune d'entre les matelots, nouveau venu à bord, Ike fut le dernier à mettre la main à la pâte. Il s'y prit de bon cœur, et l'équipage laissa parler son allégresse car la brise allait obéir, c'était couru d'avance. Tosca et Canaque furent rétablis sur leurs jambes, adossés contre le bastingage, et sur l'ordre du second, le coq leur servit à chacun un boujaron de tafia, afin qu'ils eussent le cœur raccroché au bon endroit. Ils n'en menaient pas large, et Tosca — c'était visible — faisait des efforts méritoires pour ne point appeler sa maman au secours. La mâchoire crispée, l'œil embué, la jambe molle, ils s'agrippaient des deux mains à la lisse, muets cependant, et haineux comme il se doit,

ils en avaient pour deux jours avant de pouvoir convenablement user de leurs séants respectifs. C'était la rançon.

Deux heures venaient de sonner, le ciel et la mer étaient du granit chauffé à blanc et le *Piemonte* se serait enflammé tel du phosphore au contact de l'air et il n'y avait pas d'air, une atmosphère de torréfaction seulement, de crémation universelle, irrespirable pour tout chrétien né entre Edimbourg et Palerme. Mais depuis que le nordé avait quitté l'antre des vents, là-bas, au pôle boréal, et qu'à tire-d'aile il s'en venait, la vie s'était éveillée à bord comme si déjà la brise jolie étarquait la voile, sans pli ni poche.

Soudain, le cuisinier s'était mis à hacher oignons et tomates menu, menu, et Annibal à doler et à planer une pièce de bois à grands coups d'erminette et de romance napolitaine, et le maître-voilier à inspecter son coffre à bitords et à épissoirs — au cas où le nordé ferait des siennes dans le gréement et il y en eut qui prirent goût à la lessive, au jeu, à la farce. Très entourés, Tosca et Canaque essuyaient sur un ton de raillerie amicale quolibets et félicitations, encouragements et conseils affectueux, où il était question de bain au beurre fondu, de massage au blanc d'œuf de lézard, de cataplasme à l'encre de Chine dûment préparée ; du métier, qui jamais si bien ne prend racine qu'après une fière dégelée ; de l'exemplaire virilité dont ils avaient fait preuve — de quoi ficher la jaunisse à la bigaille de n'importe quel navire ; de l'orgueil qu'éprouvait l'équipage du *Piemonte* à bourlinguer sous la même voile qu'un couple de mousses comme ça, mais oui ; et qu'ayant subi le baptême du feu, c'en était bastare de leurs noms de filles. Et patati, et patata. Le pli de la bouche amer, le front bas, debout sur leurs jambes écartées, les mousses semblaient ne rien entendre, dédaigneux souverainement, et dans leur œil d'anthracite tant de fiel coulait que les hommes en étaient troublés.

Brusquement, dressant un bras décharné vers la pomme des mâts, l'ancien scorbutique Pedro — mulâtre édenté et bègue dont le vocabulaire se réduisait à une cinquantaine de mots en espagnol — poussa une suite de clameurs inarticulées :

— *Ya ! Ya ! El Vientooo !*

Anthropophage excité, il caracolait, se déhanchait, se disloquait de grande joie. Très haut, là-haut, au delà du ciel et du soleil, semblable à une colonne de blanche fumée un nuage essayait de naître — et c'était la maison du vent.

— *Ya ! Ya !* hennissait Pedro à la face de la maison du vent, *yahahaaa !*

Tout le bateau fut ameuté, c'était un soupçon de nuage, il avait la forme d'un éclat de quartz, la transparence d'un éclat de quartz, et tel un hongre qui en sait long sur les juments le mulâtre n'arrêtait pas de piaffer.

Seul Merri ne s'était pas dérangé, cela ne l'intéressait pas, il vouait à la perdition paquebots et autres « bombardes de malheur ». Pour lui,

depuis que ces engins du diable souillaient les mers, le vent se faisait tirer l'oreille, forcément, « à cause qu'il a de l'amour-propre ». Aussi, s'entendant dire qu'il tenait l'alizé à sa merci, le vieux matelot haussa les épaules et, magnanime et dédaigneux à la fois :

— La brise tourne comme ça lui chante, je n'y suis pour rien. C'est plutôt les gosses qui y ont fait. Demande au second.

Puis, caressant du plat de la main la voile à sa portée, il ajouta doucement :

— Bientôt, dans quelques années, de vent il n'y en aura plus, il n'y en aura plus...

Personne ne dit mot, inutile de discuter avec Merri, il n'écoutait jamais que lui-même, et, du reste, l'heure du changement de quart approchait. Les uns descendirent au poste d'équipage se munir de cigarettes, enfiler une chemise, les autres continuaient à suivre des yeux la trouvaille de Pedro laquelle avait varié d'aspect et de couleur, d'autres encore recommençaient de taquiner les mousses. Comme si la plante de leurs pieds eût porté sur du verre pilé, les adolescents n'avaient pas bougé d'un pouce, on les sentait rancuniers et malveillants, et, soudain, alors qu'on leur rapportait — passablement corsé d'appréciations équivoques — le propos de Merri, Canaque, se retenant des deux mains au bastingage, projeta ses jambes jointes sur Ike qu'il atteignit au bas-ventre. Ombre fidèle, fidèle écho, Tosca exécuta une croupade lui aussi, en pure perte, car déjà Ike avait roulé sur le pont dans un déchaînement général de rires.

« Nom de Dieu », pensa Ike. D'un bond, il fut debout et se précipita sur son agresseur, mais la douleur le plia en deux et les hommes riaient très fort et les mousses eux-mêmes parurent tout à coup égayés et Ike s'assit par terre.

III

Le capitaine consulta discrètement le baromètre, puis consulta l'anéroïde qu'il avait sorti d'un tiroir, puis consulta encore le ciel. Il se passait quelque chose d'insolite, un bizarre phénomène en vérité, puisque le baromètre n'avait cessé de descendre depuis le matin et seul un petit vent frais étarquait la voile, une brise de travers de vingt milles qui imprimait au vaisseau une allure de huit nœuds, un temps navigable, le plus navigable des temps, alors que normalement — à moins que les instruments de bord ne fussent devenus fous — le *Piemonte* aurait dû se trouver au centre d'un ouragan, à neuf ou dix quarts du lit d'une bourrasque soufflant trente mètres-seconde. Le capitaine sourit vaguement : « aurait dû se trouver » était une façon aimable d'envisager les choses car à ce régime le clipper eût été vite démâté et englouti, à moins qu'il n'eût réussi à se maintenir vent debout tout au long de la tourmente.

Il effleura du doigt le verre du baromètre, rangea l'anéroïde, pensa un instant à donner l'ordre de fermer le petit hunier et le perroquet de fougue, mais n'en fit rien, répugnant trop à freiner la belle avancée de son navire dont il percevait le frémissement nerveux, il alla s'asseoir sous la cloison qui faisait face à la couchette. Là il se versa à boire et resta un long temps songeur et ce n'est que lorsqu'il eut porté le verre à ses lèvres qu'il osa couler un regard sur Ike qui paraissait dormir.

Plus immobile qu'il n'eût fallu, plus tendu aussi, Ike faisait semblant de dormir. A travers ses paupières closes que frappait la lumière de l'ampoule électrique alimentée par les accumulateurs, il voyait le capitaine avec une netteté plus précise que s'il l'eût épié. Il le sentait à l'odeur animale qui flottait autour de son corps, à la chaleur qu'il dégageait, rayonnante comme une vraie chaleur de soleil, à son haleine où se mêlait un parfum d'alcool. Si quelqu'un se fût penché sur Ike « Ohé, Ike, tu passes tout de suite lieutenant à bord d'un grand transatlantique si seulement tu nous dis ce que tu éprouves », Ike eût été très malheureux car il désirait beaucoup passer lieutenant à bord d'un grand transatlantique et il n'aurait pas su expliquer ce qu'il éprouvait en cet instant. Il était bien, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute, tout à fait bien sur cette couchette du capitaine, la joue contre l'oreiller, la jambe allongée, son bas-ventre qui ne le faisait plus souffrir pris dans un linge humide. Mais c'était certainement autre chose qu'une simple sensation de bien-être physique, une sorte de confiance, d'abandon, comme quand on est porté longtemps et loin dans des bras d'hommes solides. Pour la première fois depuis des années Ike se sentait petit garçon, pleinement petit garçon, sans honte, sans impatience, sans cette hâte qu'il avait toujours eue d'être considéré comme un adulte, hâte d'avoir le droit de cracher entre ses pieds comme un adulte. C'étaient des sentiments très confus, des désirs et comme déjà la réalisation de ces désirs ; il eût souhaité qu'on vînt border sa couchette, que le capitaine vînt s'asseoir près de lui, qu'il lui prît la main et lui contât une histoire de pirates, de naufrage — et c'était à peine un souhait, plutôt une vision, un tableau où lui, Ike, jouait au petit garçon qui écoute une histoire... « Viens, capitaine, disait le petit garçon du tableau, viens vite, capitaine. » Il se revoyait à l'âge de huit ans, les lourdes mains de son père le soulevaient du sol, le portaient sur le lit, et il se laissait faire, indolent et passif, légèrement anxieux du rude contact des gros doigts sur sa peau.

Le capitaine posa le verre sur le plancher et quitta sa chaise. Comme il n'avait pu redresser sa haute stature qu'avec une prudente lenteur, il mit à se lever un temps qui parut énorme à Ike. Il demeura en suspens, fit un pas silencieux, noya ses doigts dans la claire tignasse de l'adolescent ; puis, glissant un bras sous ses reins, le souleva à moitié. Ike laissa rouler sa tête, laissa sa main traîner au ras du sol, la paume ouverte vers le plafond de la cabine. Il percevait la réalité de son corps avec une acuité tendre, sympathique, il se sentait présent dans chaque parcelle

de son corps, emblavé soudain d'émotions jamais connues et si comblé, si accablé qu'il sanglota.

Poussée avec une violence qui fit tomber l'image sous verre au-dessus de la couchette, la porte de la cabine s'ouvrit dans le fracas et Canaque se dressa sur le seuil échevelé, sombre, l'œil agrandi, comme si c'était là son affaire, il hurla :

— Capitaine, l'écoute du volant du grand hunier a cédé!

Ni le capitaine, ni Ike ne parurent se rendre immédiatement compte de la situation, et ce fut plutôt que l'entrée intempestive de Canaque, l'accent de triomphe et d'allégresse de sa voix qui les atteignit en coup de fouet. Le capitaine tourna son dur profil, hésita une fraction de seconde, et sans lâcher le jeune Hollandais, il allongea le bras, saisit Canaque à l'épaule et le fit tomber à genoux. Le garçon grimaça, montra les dents, cette main qui lui broyait l'épaule lui faisait mal plus qu'aucune bastonnade qu'il eût jamais reçue, mais nulle plainte ne passait ses lèvres et son œil noir flambait de défi. Ike essaya de se dégager mais déjà le capitaine l'avait abandonné, brandissant son autre main comme s'il allait assommer le mousse. « Nom de Dieu », pensa Ike. Canaque ouvrit un peu plus la bouche, montra un peu plus les dents, pencha la tête comme s'il eût mieux voulu présenter sa joue, mais une ombre passa sur le visage du capitaine de lassitude et d'ennui, et d'une poussée il envoya l'intrus entre les pieds de la table scellée dans le plancher.

Bloquée sur son arrêt la porte était restée ouverte sur la nuit où le vent cognait dans la voilure gémissante. Les ténèbres avaient l'épaisseur de la glu et seuls les feux de position, vers le centre du navire, piquaient deux points de couleur sur le fond aveugle de la nuit. Presque au niveau de la passerelle, mais déjà très loin au Nord-Est, quelques étoiles semblaient groupées et c'étaient les lumières de Pedro Cays que le *Piemonte* avait doublé avant le coucher du soleil. Dans l'assourdissant bruit du ressac des volées d'embrun s'abattaient sur le pont, et le retour tumultueux des vagues sur elles-mêmes pilonnaient les flancs du trois-mâts dont l'étrave, tantôt dressée, tantôt submergée, taillait la lame à la vitesse de douze nœuds.

Quittant la cabine, le capitaine se heurta à l'étroite silhouette du second qui le guettait à l'abri du rouf. Malgré la lueur du hublot, ses traits — qu'on eût dit sculptés par quelque primitif des îles tant ils étaient anguleux et symétriques — disparaissaient sous le suroît de son ciré.

— Capitaine, cria-t-il de sa voix hargneuse, le temps a beaucoup fraîchi! Vous feriez peut-être bien d'aller mettre un chandail et une capote!

Et comme s'il eût craint d'avoir exprimé trop de sollicitude, il ajouta, presque grossier :

— ...et jeter un coup d'œil sur cette sacrée barque!

Le capitaine assujettit ses jambes, s'agrippa au rouf et regarda le

second avec intérêt ; mais ne vit qu'une plaque d'ombre à l'endroit de son visage. Une envie de rire le prit, qu'il réprima avec peine.

— Eh bien, et la route ? fit-il.

— Fort coup..., grinça le second. J'ai dû naviguer barre au vent depuis Kingstown, à cause du souffle de travers. Mais voilà une heure que j'ai grand largue bâbord. Trente-cinq degrés...

— Le baromètre ?

— Baisse toujours. J'ai fait prendre le premier ris. La vitesse du vent augmente et il faudrait...

La suite de ses paroles se perdit dans un assaut de vagues. De minute en minute la mer devenait plus houleuse et les deux hommes devaient se crier à l'oreille pour s'entendre. Des vagues déferlaient sur le pont, pas trop volumineuses encore mais qu'on sentait plus pesantes à chaque retour, grossies de dizaines de tonnes d'eau furieuse, et qui saquaient le bâtiment de la quille au sommet des mâts. Le capitaine cria :

— Faites border plat les focs ! Prendre le bas ris ! Vérifier l'arrimage !

Le second s'esquiva et on l'entendit aboyer dans le porte-voix, commandant la manœuvre. Une avalanche de vagues s'abattit sur le navire qui fit une embardée, la poupe déportée comme l'arrière d'une voiture qui aurait mal pris un virage. Une lame s'émietta en cent paquets d'eau, en cent jets de lance, frappa le capitaine en pleine poitrine avec la force d'un bélier. Il chancela, mais le goût amer dont il eut la bouche emplie le dégrisa et il regagna la cabine.

Ike avait disparu et, sous la table, Canaque s'était endormi. Le capitaine chaussa des bottes de caoutchouc, passa un veston, un ciré. Sur ses lèvres enflées de sang un sourire se devinait, presque heureux. Il prit Canaque par le fond de la culotte et le vida sur le pont, puis il gagna la timonerie.

***

Tâtonnant du nez les trente-deux aires de la boussole, toute la nuit le *Piemonte* avait cherché à s'éloigner du centre de la dépression. Sa mâture en acier lui ayant permis de tenir la voile bien plus longtemps qu'aucun vaisseau moins solidement construit n'aurait su faire sans dommage, il avait parcouru des distances considérables. Cependant, la violence du souffle étant peu à peu devenue excessive et le navire courant le danger d'être chaviré par un coup de vent ou d'avoir sa voilure emportée comme une toile d'araignée, on dut se résoudre à diminuer la surface, et, au petit jour, le bâtiment se trouva complètement « à sec ».

On ne vit pas le soleil de la matinée. Le plafond était exceptionnellement bas, presque noir sur sa circonférence, à peine plus clair en son centre, et depuis le milieu de la nuit le *Piemonte* naviguait au jugé. Mais quoique l'état de la mer ne laissât pas d'être alarmant et le souffle d'une force peu commune — quatre-vingt-six milles, selon les calculs du

capitaine — tant que la drosse de transmission tenait et que la barre obéissait, le trois-mâts dominait la situation. Au reste, le baromètre étant descendu à sept cent trente-huit millimètres et n'ayant point varié depuis plusieurs heures, il y avait lieu de penser que la tempête était parvenue à son paroxysme, et dans l'attente de son apaisement l'effort principal de l'équipage se portait à maintenir le vaisseau debout au vent, afin d'éviter la terrible houle traversière.

Si rien ne semblait indiquer qu'une avarie dût survenir au gouvernail, il n'en était pas de même pour l'ensemble du gréement. Peu après midi un coup de lame souffla la bâche goudronnée de l'écoutille avant, mettant à nu les madriers qui obstruaient la cale. Le *Piemonte* donna de la bande et la vague en se retirant, moucha une partie de la lisse bâbord et emporta deux chaloupes. Presque au même instant une grande flamme nauséabonde jaillit de la cuisine, suivie d'une âcre fumée brunâtre, et on vit le gâte-sauce, geignant comme un chien qu'on bâtonne, rouler sur le pont incliné. Il eut l'esprit de se cramponner à un cabillot, mais il tricotait des jambes tel un nageur en péril et n'arrêtait pas de pleurer, tout jauni, tout roussi par le feu : bonne âme, il avait voulu coûte que coûte mitonner quelque fricot pour les hommes qui n'avaient rien eu à se mettre sous la dent depuis la veille, et l'embardée l'avait fait tomber dans ses fourneaux, lui et le gros récipient d'huile dont il était embarrassé. Alors que, non sans peine, les uns éteignaient l'incendie ; d'autres ramassaient leur cuisinier, à pleins bras, comme on soulève un baril de graisse, et le descendaient précautionneusement au poste où il fut amarré sur un bat-flanc. Ils eussent aimé à le soulager ce dodu ficelé qui piaillait à l'égal d'un goret, mais à chaque offensive des vagues des tonnes de poussière d'eau envahissaient la cale par les interstices de l'écoutille avant, et il leur fallait aller au plus pressé.

Par les claires-voies, par les ouvertures donnant accès aux échelles, l'eau s'embarquait à bord. L'eau était partout : embrun, effilé, plus coupant qu'un bistouri, sur les parties découvertes du pont ; courants rapides et fantasques dans l'entrepont et les parties vives du bateau. Les dalots [1] percés dans la muraille ne suffisant pas à l'écoulement de cette masse qui déferlait et se brisait dans le fracas, on fit marcher la pompe actionnée par le moteur auxiliaire, et les brinquebales des pompes à main, et les écopes, et les sasses. Meurtris, sourds, aveuglés, les hommes travaillaient dans une sorte d'extase demi-lucide, gorgés d'écume, drogués par la sarabande infernale du roulis, — funambules saoulés de vertige. Et le vent continuait de mettre à sac les superstructures du navire, et la mer d'embarquer comme pour soulager le trop-plein de sa colère, et soudain l'on s'avisa que les boucauts [2], bourrés à craquer de sucre, de tabac en feuilles, de bois de campêche et d'indigo, que ces futailles énormes

1. Ouvertures.
2. Tonneaux.

de deux mille livres, chacune buvaient l'eau comme des sables mouvants.

On batailla à bord tout l'après-midi, toute la soirée. Minuit passé, le baromètre monta de quatre millimètres, et à cinq heures du matin, soufflant Nord-Nord-Est, le vent mollit tout à coup. Jusque-là le *Piemonte* avait capeyé dans la tourmente sans que personne à bord prît un instant de répit. Mais quand après trente heures de lutte où chacun faillit cent fois être enlevé par une lame ou s'écraser contre un obstacle, le second, quittant le capitaine encore penché sur l'anémomètre, fit comprendre par gestes à l'équipage que, sans être entièrement conjuré, le danger n'était plus imminent, les hommes tous ensemble sentirent leurs muscles et leurs nerfs et leur cœur s'en aller à la débandade. Et, de même que dans les usines et dans les exploitations minières les accidents surviennent peu avant l'heure du repos, c'est à l'heure où le repos à bord du *Piemonte* enfin, entrait dans le domaine du possible, que Tosca se fracassa la tête contre la chaîne de l'ancre.

Ce que le mousse était allé fabriquer sur la plage avant, personne ne le sut jamais. Thorax monstrueux dont la seule inspiration crevait les limites du monde, la mer s'enflait, brouillait d'écume un ciel de cendre mouillée, puis expirait, affaissement croulant et sonore. Dans un grondement d'artillerie lourde, le bateau dressait sa proue, dressait sa poupe, exécutait une sorte de jeté battu frénétique, et, subitement, alors que l'étrave dardée hors de l'eau semblait vouloir grimper dans les airs, on vit Tosca qui escaladait le gaillard d'avant. Infléchi comme une plante par jour d'orage, rampant ensuite à quatre pattes, s'aplatissant enfin de tout son long, le mousse se hissait sur un plan incliné, abrupt, vibrant, lubrifié.

— Hé, là-bas, cracha le second dans son cornet acoustique. Hé, là-bas, fils de caniche!

Sur cette partie découverte du navire le souffle s'en donnait à cœur joie. Tosca s'exposait à être raflé comme une brindille d'herbe. Entassés dans les encoignures, plaqués derrière tout ce qui abritait du vent, cramponnés à tout ce qui saillait, les hommes s'étaient figés, guettant le morveux qui montait et s'enfonçait et se poussait contre la mort. Encore une fois, le second héla de toute la force des ses poumons :

— Vas-tu arrêter, triple andouille! Vas-tu arrêter!

Mais Tosca n'arrêtait pas, peut-être n'entendait-il rien, il s'en était allé comme à la conquête de lui-même et on n'avait qu'à venir le chercher — si on osait. Et la mer, faisant son métier de mer pas contente, se retira de dessous la proue et la proue chuta au fond d'un creux de vague et le mousse partit de l'avant, tout naturellement, comme une boule dans un jeu de quilles. Il ripa à plat-ventre, frôla le cabestan, se démit l'épaule contre une bitte d'amarrage, et à toute vitesse donna de la tête contre la cabine de l'ancre soudée au bossoir. Là, enfin, le crâne embouqué dans un collier d'anneaux, il stoppa pile.

Il n'y eut ni parole ni exclamation. Mettant à profit les quelques secondes qu'il faut au roulis pour déferler d'une extrémité à l'autre du navire qui alors revient à l'horizontale, Ike et Canaque s'élancèrent ensemble : là-bas, Tosca n'était peut-être qu'évanoui, et il ne fallait pas qu'il refît le voyage en sens inverse lorsque le *Piemonte* viendrait encore à se dresser sur sa poupe. Par bonds, par glissades, fonçant comme un poids mort, Ike le premier atterrit auprès de Tosca. Il avait, le mousse, dans un geste de défense, allongé ses bras qui s'étaient fichés dans la ferraille et brisés, et scalpé, il était littéralement. Prenant du ballant, les jambes disjointes comme s'il s'exerçait au grand écart, Ike essaya de le soulever, mais le petit ne voulut point bouger, chevillé, vissé dans les anneaux de la chaîne. « Nom de Dieu », pensa Ike. Il tourna la tête, vit Canaque dont le visage défait était méconnaissable, lui cria de l'aider, et tenta encore de dégager Tosca et Tosca refusait de lâcher prise. Il saignait à peine, à cause peut-être de l'action cautérisante de l'eau de la mer, et déjà il raidissait.

— Antonio!

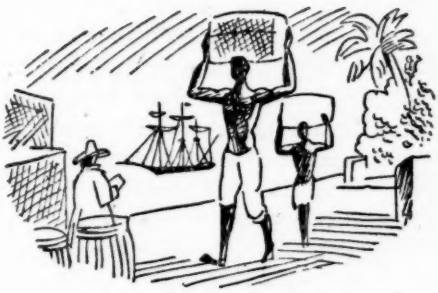
Dominant le bruit de la vague et du vent, la voix du capitaine cingla Canaque, qui en tressaillit. C'était un ordre... Ordre d'aider à ramener le corps de son ami... Ordre à lui, Antonio que le capitaine ne daignait plus appeler Canaque... Il se ramassa, s'approcha en rampant. C'était donc fini, il ne s'appelait plus Canaque et Tosca ne s'appelait plus Tosca... Il se sentait désabusé, amer, il a connu les déceptions d'un quinquagénaire, d'un centenaire. « Qu'est-ce donc la vie, il se disait, Sainte Vierge de Livourne, faites que nous sombrions, faites que nous périssions, Sainte Vierge de Livourne, faites que... » Il demandait à la Vierge qu'Elle fît un acte de Vierge, un acte de justice immanente. Il fut exaucé. Le tonnerre, le cyclone, le rez-de-marée prirent l'aspect d'un barreau détaché de la lisse, d'un barreau qui se trouva là, la Vierge sait comment. Il s'en saisit à deux mains, s'installa à genoux, et tandis que Ike lui faisait signe de prendre Tosca à bras le corps, il lui asséna un grand coup précis et net au sommet du crâne. « Nom de Dieu », pensa Ike.

Cette fois-ci, une clameur s'éleva à l'autre extrémité du bateau, un juron collectif proféré par vingt voix, plus étonnées que coléreuses. Merri, le premier, s'élança vers le gaillard d'avant, immédiatement suivi du second, puis les autres, et le capitaine lui aussi dégringola l'échelle de la dunette, mais avant qu'ils n'eussent atteint le bossoir, le Canaque, pesant sur Ike affalé sans connaissance, le bascula par-dessus bord.

La mer s'ouvrit comme sous le poids d'un sac chargé de lest et se referma. On eût dit que le navire avançait à grande allure car ce fut très loin derrière la poupe que Ike remonta à la surface, porté sur la crête d'une lame. L'eau dont il était gorgé lui déchira les bronches, le fit tousser, le fit graillonner, il but encore, puis réingurgita une humeur qui faillit l'étrangler mais qui lui fit recouvrer les esprits. Il avait la

tête en feu, les poumons en feu, et il était ballotté, brimbalé, hissé tantôt au sommet d'une montagne en mouvement d'où il surplombait la mâture du *Piemonte*, tantôt vidé au fond d'une crevasse enclose entre deux versants de muraille grondante. Il accueillait la vague de son mieux, l'aidant à le porter, et par instants il semblait qu'elle allait l'échouer sur le pont du bateau, c'était un rude bateau, et par instants qu'elle allait l'entraîner jusqu'en Amérique, jusqu'en Asie. A la faveur d'une ascension vertigineuse, il devina que le *Piemonte* virait de bord et qu'on y établissait les huniers — ils avaient perdu la raison, ils étaient devenus fous, ils allaient perdre le bâtiment... Ike voulut agiter le bras, ouvrit la bouche pour leur crier un avertissement, mais l'eau et le vent s'engouffrèrent dans son gosier et ce fut comme s'il avait bu du vitriol, comme si ses fosses nasales et ses orbites et ses tympans étaient le siège d'une ruche en effervescence. Le ciel s'étalait d'un bout à l'autre de l'horizon, le ciel retrouvait ses proportions de ciel, sa fierté de ciel, et le bateau était un fameux bateau. *Avremo delle perdreaux, dei poulet froid, delle cailles, delles fruits, della chocolat, del thé, del café...* Mais il n'y avait pas eu de macaronis, de macaronis, macaronis... « Nom de Dieu », pensa Ike.

JEAN MALAQUAIS



BULLETIN DE SANTÉ DE L'ÉCONOMIE FRANÇAISE

L'ÉCONOMIE française offre actuellement de singuliers contrastes. L'amélioration dans de nombreux secteurs est évidente. Et cependant les jugements les plus contradictoires sont portés sur l'évolution prochaine qui, selon certains, nous conduit à une crise et selon d'autres à l'élargissement des progrès accomplis. Les déclarations plus ou moins officielles accusent ce caractère disparate. Le même jour, on annonce la hausse du charbon qui doit entraîner celle de l'acier, et on fait prévoir une baisse des produits industriels. Un journal laisse espérer, dans sa première page, que les chaussures vont baisser et, dans la seconde, il fait entendre qu'elles vont monter.

Les magasins sont pleins. Après les longues années de misère que nous avons connues, c'est un spectacle réconfortant que de voir l'ingéniosité française se manifester à nouveau dans les étalages, indice de prospérité. Par contre les clients sont rares, non faute de besoins, mais hélas faute de moyens. Une relative abondance offerte à un peuple qui ne peut qu'imparfaitement et inégalement en profiter, telle est à peu près la caractéristique de l'époque incertaine que nous vivons.

Les deux objectifs principaux que notre pays doit atteindre sont l'accroissement de sa production et la stabilité monétaire ; la conséquence en sera non seulement la stabilité des prix, mais leur abaissement suivant un enchaînement que tout l'effort des hommes politiques ne parvient pas à rompre, quelque acharnés qu'ils soient à intervertir l'ordre des facteurs en action.

La production continue à s'élever, ce qui est bien naturel pour un pays qui s'éloigne de l'ébranlement de la guerre, et qui serait retourné plus vite à la santé s'il ne s'était pas abandonné à d'absurdes égarements. L'indice général, qui était de 105 en octobre 1947, et qui a baissé en novembre et décembre par suite des grèves révolutionnaires, s'est élevé à 107 en janvier, puis à 111 et à 115 pour atteindre 116 en avril 1948.

Ce mouvement général résume des séries d'améliorations dont chacun peut se rendre compte. Notre approvisionnement en charbon est égal à celui de 1938 (date généralement prise comme année de référence mais dont il faut se rappeler qu'elle était une période de dépression). L'énergie électrique est à l'indice 148, grâce à la mise en service des barrages entrepris depuis de longues années. Le nombre des hauts fourneaux en activité dépasse celui de 1938 et les productions de fonte, d'acier, d'aluminium atteignent des coefficients généralement élevés. Les denrées agricoles seront d'une extrême abondance, non seulement en France, mais dans les territoires coloniaux qui avaient connu les derniers temps une baisse lamentable.

Le critère décisif en matière monétaire est constitué par les avances de la Banque de France au Trésor. Fin décembre 1947, elles s'élevaient à 147,4 milliards, chiffre d'ailleurs exceptionnellement élevé puisqu'il s'agissait de l'échéance mensuelle la plus lourde. Le 22 janvier 1948, à la veille du retrait des billets de 5 000 francs, les avances avaient baissé à 120,7 milliards. Le 10 juin 1948, elles atteignaient 121,4 milliards, ayant retrouvé sensiblement leur niveau à quatre mois de distance. Nous attachons beaucoup moins d'importance aux variations des autres postes du bilan (portefeuille commercial, dépôts ou billets en circulation) quoique leurs variations considérables exigent des explications, mais parce qu'elles ont des conséquences secondaires au regard de l'adultération systématique de la monnaie qui résulte de son asservissement aux exigences de l'État.

Les prix ont marqué une relative stabilité, sans qu'il soit possible d'attacher un sens définitif à des chiffres représentant seulement des valeurs moyennes et artificielles. L'indice général qui, de 1 217 en décembre 1947, s'est élevé en flèche à 1 537 en février, est resté à 1 536 en mars et a passé à 1 555 en avril. L'indice des prix de détail, à Paris, était de 1 354 à fin décembre ; il montait à 1 519 à la fin de février, mais fléchissait à 1 499 fin mars et fin avril, s'établissant à 1 511 à la fin du mois de mai.

Tels sont les faits, résumés dans leurs éléments essentiels. Ils sont incontestablement favorables. Mais on ne peut porter de jugement véritable qu'après avoir examiné dans quelles conditions ils se sont produits et de quelles causes ils sont les reflets.

EFFORT FISCAL, AIDE AMÉRICAINE

L'amélioration de la trésorerie publique est particulièrement remarquable. Dans l'extraordinaire obscurité qui enveloppe les dépenses comme les recettes de l'État, on note du moins avec une profonde satisfaction l'arrêt dans l'accroissement des dépenses publiques : 893 milliards ont été nécessaires en 1947, et 1948 exigera 900 à 950 milliards. Le premier semestre de 1948 s'est passé sans accroc. Un effort fiscal sans

précédent a majoré de façon massive les recouvrements budgétaires normaux. C'est ainsi que pour les quatre premiers mois de l'année les impôts ont fourni 255 milliards contre 172 pour la période correspondante de l'année précédente, la majoration proportionnelle la plus élevée provenant des contributions directes. D'autre part, le Trésor a encaissé 70 milliards au titre du prélèvement exceptionnel, à quoi s'ajoute le cinquième quart de l'impôt de solidarité. Il est bien évident que des mesures aussi anormales ne peuvent être renouvelées, et que notre pays ne peut pas vivre indéfiniment sous le régime que constitue pour lui l'accumulation en quelques semaines d'impôts nouveaux et rétroactifs, écrasants par eux-mêmes, et qui cependant se superposent aux autres, au moment précis où une portion considérable des billets en circulation est démonétisée. Ce sont choses impossibles à recommencer ; comme on ne peut plus couper les jambes d'un cul-de-jatte.

L'autre caractéristique essentielle de la période que nous vivons, est l'ampleur de l'aide américaine. Nous avons, il y a trois ans déjà, soulevé les voiles sous lesquels on dissimulait hypocritement notre endettement massif vis-à-vis de l'étranger. Aujourd'hui, mais bien tardivement, les illusions sont dissipées et on accepte d'appeler les choses par leur nom. La vérité est que nous vivons présentement dans des conditions dont nous n'avons pas lieu de nous enorgueillir.

Le déficit de la balance commerciale des quatre premiers mois a atteint 63 milliards (c'est-à-dire 25 p. 100 du total des échanges) au lieu de 36 milliards pour la période correspondante de 1947 (qui représentaient alors 21 p. 100 des échanges). D'autre part, nous avons follement gaspillé la plupart de nos richesses à l'étranger, autant que nos sources de revenus extérieurs, qui étaient le moyen pratique de compenser un déséquilibre alarmant. L'intervention américaine est venue à point nommé pour nous tirer d'affaire. Il importe que l'on connaisse exactement sa mesure. L'aide intérimaire a fonctionné du 17 décembre 1947 au 31 mars 1948. La France a reçu, à titre de don gratuit, 54 p. 100 du premier crédit ouvert, et 75 p. 100 du crédit supplémentaire alloué le 11 mars, ce qui a fait, pour elle, au total, 555 millions de dollars pour trois mois et demi. Le plan Marshall est entré en application le 1er avril. Pour le trimestre finissant le 30 juin, la France reçoit 75 millions de dollars sous forme de prêt et 300 millions sous forme de don ; cette dernière somme représente par conséquent, à elle seule, un cadeau de 700 millions de francs par jour si on évalue le dollar au taux officiel, et de 1 milliard par jour si on l'évalue au cours du marché libre...

Mesures internes exceptionnellement violentes, appuis extérieurs considérables, telles sont les deux bases sur lesquelles s'est appuyé le redressement que nous constatons et dont nous nous réjouissons. Mais la nature même des moyens dont nous nous sommes servis pour opérer ce rétablissement nous impose de considérer qu'il ne nous sera pas constamment possible d'y recourir. L'honnêteté intellectuelle la plus

élémentaire veut que nous y voyons ce qu'ils sont en réalité, c'est-à-dire une arche protectrice tendue au-dessus de nous pour nous éviter d'être écrasés sous la pression des forces qui convergeaient vers notre ruine. Nous avons le devoir d'utiliser le répit qui nous est donné, et la relative aisance dont bénéficient miraculeusement nos mouvements, pour organiser notre vie de façon saine en même temps qu'autonome.

Depuis quatre mois, l'État a pu cesser de pressurer la Banque de France pour en extraire des francs. C'est très bien, mais cela ne durera que dans la mesure où la trésorerie publique finira par s'équilibrer. Le budget de 1948, comme tous les budgets, n'est qu'un projet. Il marque une étape sérieuse vers l'assainissement, sous réserve qu'il tienne ses promesses. La fermeté dont fait preuve le Gouvernement sous la pression d'une opinion littéralement indignée depuis des années, fait espérer que les indispensables économies ne seront plus longtemps différées. Mais ce n'est plus là qu'une partie du problème, depuis que l'État s'est chargé non seulement de ses fonctions traditionnelles, mais de l'assemblage hétéroclite qui s'appelle, de façon assez paradoxale, secteur nationalisé, puisqu'il est plutôt une plaie ouverte dans les finances du pays. On est bien obligé de revenir à ce problème fondamental car, de toute évidence, c'est lui qui pèse de tout son poids sur l'avenir de notre monnaie, et partant de tout notre équilibre économique autant que social. Équilibre social disons-nous, car il est bien clair que, quelles que soient les promesses mirifiques faites par les Pouvoirs publics, celles-ci ne peuvent être tenues que dans la mesure où elles sont appuyées sur une prospérité effective. Les charges de la Sécurité Sociale sont actuellement, en France, de 35 p. 100 des salaires, alors qu'elles sont de 23 en Belgique et de 16 en Grande-Bretagne (sans parler des États-Unis qui, avec une charge de 5 p. 100 seulement, donnent à leur population un standard de vie et une sécurité que la nôtre ne peut qu'envier sans pouvoir actuellement l'atteindre). Nous nous garderons de voir dans cette proportion le témoignage d'une admirable solidarité poussée au-delà de ce que font les autres peuples. Nous ne dirons pas davantage que la charge imposée à la production française est excessive en valeur absolue, car il n'y a pas de limite objective à l'amélioration du sort humain. Mais nous nous demanderons si le peuple français est aujourd'hui mieux vêtu, mieux nourri, mieux logé et mieux assuré que tels autres peuples ; et comme nous constaterons qu'il n'en est rien, au contraire, nous chercherons à obtenir l'amélioration des conditions d'existence par d'autres mesures qu'un relèvement des cotisations ou un débordement de générosités verbales.

SECTEURS NATIONALISÉS

L'histoire des Sociétés d'aviation est édifiante. La question est aujourd'hui portée sur la place publique, et chacun s'effraie des révélations faites. C'est il y a plusieurs années qu'il aurait fallu être vigilant, alors

que personne n'ouvrait les yeux pour apercevoir des vérités qui nous apparaissaient pourtant suffisamment évidentes. Nous nous serions passé d'avoir aussi complètement raison, et c'est sans aucune joie que nous voyons chacun constater avec nous un désordre insensé, qui accuse d'ailleurs les institutions beaucoup plus que les hommes. Le projet de loi préparé par le Gouvernement prévoit la nomination, pour six mois, d'un administrateur spécial qui disposera de « tous les pouvoirs conférés par les règlements en vigueur et les statuts de la Société, aux assemblées générales, au conseil d'administration et au président-directeur général »! Voilà donc le point d'aboutissement d'une politique destinée dans son origine à écarter les abus d'une gestion estimée trop autoritaire, et qu'il convenait de soumettre au contrôle permanent de la nation! Que l'on en soit arrivé à envisager une centralisation aussi absolue pour remplacer l'ancienne hiérarchie décentralisée dont on condamnait les excès, cela en dit long sur les abus anarchiques auxquels il est devenu indispensable de remédier. Cette intervention sans ménagement est apparue d'autant plus indispensable que, pour une seule société, l'État doit donner sa garantie à un crédit de 950 millions, et allouer directement 1 milliard de nouvelles avances...

Cet exemple illustre le mal le plus grave qui puisse atteindre un secteur de l'économie, qui est sa politisation intégrale. Cinq Sociétés nationales d'aviation avaient été créées. Il est assez plaisant de remarquer que chacun des cinq présidents était administrateur des quatre autres Sociétés, de façon à constituer un trust restreint et tout puissant, à côté duquel les défuntes formations qui excitèrent si violemment l'indignation de certains partis politiques apparaissent comme singulièrement anodines et simples jeux d'enfants. La même tendance s'est manifestée plus ou moins vigoureusement dans les autres entreprises confiées à la direction étatique, et il ne se passe pas de mois, sinon de semaine, sans qu'on apprenne que de nouvelles nominations viennent constamment transformer les organismes de direction des Sociétés nationales. Que le besoin s'en fasse sentir, c'est l'évidence même. A la S.N.E.C.M.A. le nombre des collaborateurs d'encadrement a passé de 11 avant la nationalisation, à 251, et en deux ans le nombre des collaborateurs de direction a passé de 2 à 85.

Les conséquences matérielles de ces profonds bouleversements ne se sont pas fait attendre. En dépit de déclarations contradictoires des intéressés, l'opinion est parfaitement informée et n'accepte plus de prendre des vessies pour des lanternes. Elle sait, parce que les résultats sont là, que le Trésor public est écrasé sous le poids d'exigences financières qui, si les entreprises étaient menées correctement, ne devraient pas exister, ou devraient être supportées par d'autres que par le Trésor.

Les pertes des secteurs nationalisés ne sont plus contestées. Si les mots gain et perte peuvent à la rigueur perdre leurs sens précis lorsqu'il s'agit d'entreprises d'intérêt général, personne ne comprend que l'État perde de l'argent pour le plaisir de fabriquer des voitures d'enfants, des frigi-

daires ou des draps de lits dans des usines qui n'avaient d'autre raison d'être que de fournir au pays l'arme essentielle de sa défense aérienne. On a annoncé également que les Compagnies d'assurances nationalisées avaient perdu 400 millions environ l'année dernière, pertes comblées d'ailleurs par les réserves qu'avaient constituées les dirigeants antérieurs, au moins plus prudents sinon plus avisés. La situation des Banques nationalisées serait, parait-il, équilibrée. Quant à la Régie Renault, elle annonce pour 1947 « un léger déficit de l'ordre de 45 millions ». Arrêtons-nous un instant sur ce cas, à titre d'exemple illustrant l'aspect industriel du vaste problème dont d'autres sociétés nous montrent l'aspect politique ou l'aspect économique.

Le dernier bilan publié par la Régie Renault est celui de l'exercice 1946. On y voit qu'avec un chiffre d'affaires de 5,5 milliards, la Société a fait un bénéfice de 67 millions. Mais comme elle avait un stock de plus de 3 milliards, on conviendra que la façon dont celui-ci est évalué présente une marge de perte ou de bénéfice futur à côté de laquelle le chiffre de 67 millions est mince. D'autre part, le relèvement considérable du prix des matières premières fait que la façon dont on comptabilise les produits terminés peut faire apparaître un bénéfice qui tient essentiellement à ce qu'on vend cher un produit qu'on a acheté bon marché. Enfin, le bilan ayant été établi avant réévaluation, il semble que les amortissements n'aient porté que sur des sommes très largement inférieures aux valeurs réelles des immobilisations et de l'outillage utilisé. Ces considérations sont certes valables pour toutes les entreprises, mais nous en retiendrons surtout qu'avec de telles marges d'approximation un bénéfice représentant 1 p. 100 du chiffre d'affaires ne nous paraît pas incontestable si, par contre, une perte, même légère, a toute chance d'être l'indice que les choses ne tournent pas rond. Mais ce qui est plus grave encore, c'est l'élément de déséquilibre que constitue pour la trésorerie publique le rattachement d'entreprises industrielles ou financières n'ayant aucun souci de rentabilité puisqu'elles ont même, à proprement parler, perdu le souci de l'équilibre.

L'ÉTAT CAPITALISTE

C'est un fait que, pendant le premier semestre de 1948, le Trésor a dû fournir 85 milliards aux Sociétés nationales pour faire face à leurs besoins de trésorerie. Deux points doivent retenir la plus sérieuse attention. En premier lieu, c'est un signe de grave désordre que de voir des sociétés industrielles, récemment encore aussi prospères que l'Électricité ou les Charbonnages, dans l'incapacité de trouver elles-mêmes les 25 milliards dont chacune d'elles avait besoin. En 1947, c'est la planche à billets qui permettait au Trésor de faire la relève d'une épargne écrasée et récalcitrante. Pendant le premier semestre de 1948, l'inflation d'État a heureusement cessé, mais il n'en est pas moins symptomatique de voir

que l'État se substitue encore à l'épargne privée pour financer les équipements des Sociétés nationalisées, et qu'il se procure des ressources élevées par des impôts épuisant les débris de l'épargne nationale, qu'il exproprie, si l'on peut dire, une seconde fois. C'est par des rapprochements de cet ordre que l'on comprend mieux les porte à faux sur lesquels repose présentement une économie qui s'obstine à nier ce qui est l'essence même de son fonctionnement naturel.

Le second point n'est pas d'une importance moindre. Lorsqu'une entreprise d'un secteur libre s'équipe, elle le fait avec le souci rigoureux de maintenir, sinon même de renforcer, son équilibre personnel, puisqu'aussi bien elle sait que personne ne lui fournirait les moyens d'échapper aux conséquences de prévisions erronées. L'investissement de capitaux suppose donc une comparaison minutieuse entre les divers éléments qui constituent le prix de revient futur, le coût de l'amortissement, l'extension des marchés, l'abaissement des prix de vente tenant à la saturation de la clientèle et tout ce qui peut influer sur le développement de l'entreprise. L'État procède avec des préoccupations tout autres et beaucoup plus simplistes. On s'en est aperçu lors des premières grandes adultérations qui ont été apportées aux systèmes économiques traditionnels et sains, c'est-à-dire à l'époque des conventions passées entre l'État et les Compagnies de chemins de fer. Alors qu'une entreprise n'oserait jamais émettre un emprunt obligataire pour combler ses pertes d'exploitation, ce procédé devint le financement régulier du déficit des grandes Compagnies sous le régime qui les liait à l'État. Aujourd'hui, le Trésor prête à ses Sociétés nationales pour faire face aux besoins les plus confus et les plus différents : dépenses exceptionnelles ; pertes d'exploitation chroniques ; renouvellement d'outillage qui devrait être fait par imputation sur les bénéfices bruts ; extensions des installations qui devraient être faites par mise en réserve du bénéfice net ou par appel de capitaux nouveaux. Le compte « Capital » n'est plus guère qu'une survivance mythique en voie de disparition. Électricité de France a dépensé 60,6 milliards en 1947 pour son exploitation, dont 3,3 pour ses charges financières. En 1948, la hausse des prix a porté les dépenses à 103 milliards sur lesquelles les mêmes pauvres 3 milliards ont suffi à rémunérer les énormes investissements qui ont permis l'électrification française. Ainsi la chute profonde de la monnaie a littéralement gommé l'épargne française. Un pareil résultat est d'une importance insoupçonnée. Et voilà que l'État va fournir à ces Sociétés mammouth les capitaux frais dont elles sont affamées, et dont vraisemblablement elles se soucieront aussi peu que des capitaux passés qui ont été allègrement jetés par-dessus bord. Au surplus on voit, par un extraordinaire paradoxe, ces entreprises mêmes, qui n'ont que des dettes, continuer à épuiser le Trésor public pour acquérir de nouvelles participations dans des entreprises voisines dont la liberté les offusque et surtout dont la prospérité les contrarie...

L'atonie actuelle de la Bourse est un fait grave, qui résulte de mille

causes coopérant toutes au découragement de l'épargne. Dévaluation et impôts de toute sorte y ont contribué, mais aussi l'institution de la C.C.D.V.T., l'extraordinaire élévation des frais qu'entraîne la moindre opération, sans parler de la menace qui pèse constamment sur ceux qui ont l'audace de prétendre se constituer un patrimoine au lieu de se confier, eux et leur famille, pieds et poings liés, à la sollicitude future de l'État. Cette situation a les conséquences les plus sérieuses. La distribution d'un dividende, et le cours des valeurs à la Bourse, sont un test sur la façon dont une entreprise est gérée. La répartition de bénéfices permet de constater à tout moment si une affaire est équilibrée, et par ailleurs on sait que l'État prélève brutalement par l'impôt ce qu'il estime excessif au regard de l'intérêt général. Le cours d'un titre permet, d'autre part, de comparer la richesse que représente une entreprise et l'importance des capitaux nouveaux auxquels elle fait appel. Il s'institue ainsi, au sein d'une économie largement traversée par des courants de lumière et d'opinion, une compétition permanente entre les besoins à satisfaire et les moyens qu'on y peut consacrer.

Plus rien de semblable ne subsiste dans le secteur étatique, ni même dans ceux qui sont simplement ses voisins. Les Sociétés nationales avaient cru se débarrasser de ce terrible et tyrannique souci de l'équilibre qui, d'après les tenants de certaines écoles économiques, asservit le secteur libre. Elles n'ont en réalité gagné qu'un esclavage plus redoutable encore, puisqu'il est celui de la fantaisie au service de l'absolu. Rien n'est plus grave que d'examiner et de résoudre des problèmes préalablement libérés de toutes les données qui en précisaient les contours. C'est un précieux aiguillon pour l'esprit, autant qu'une sauvegarde au regard de l'insuffisance de nos facultés, que d'être obligé de se plier aux impératifs contenus dans le complexe d'une vie économique libre. La baisse incontestable du rendement dans la plupart des services publics, et les hausses massives de tarifs que l'État décide autoritairement pour le plus grand dommage de la population, viennent nous montrer de quelle légèreté on a fait preuve en privant tous les critères normaux de leur valeur, pour nous livrer au hasard des pires improvisations.

On voit que les choses ne vont pas aussi simplement que le croient leurs auteurs dans la candeur de leurs prévisions. M. Shinwell, le ministre travailliste dont on se rappelle le rôle lorsqu'il procédait à la nationalisation des mines anglaises, vient de prononcer, à Édimbourg, de bien curieuses et sincères paroles : « Quand l'industrie des mines a été nationalisée, la question était depuis cinq années au programme du Labour Party et nous croyions la connaître à fond ; en fait, nous ne la connaissions pas. Nous nous sommes heurtés à des difficultés extraordinaires et maintenant, alors que l'administration est confiée à un office public, d'autres difficultés se révèlent. Prenons garde qu'elles ne finissent pas par détruire toute notre conception et par nous mettre dans l'impossibilité d'aller plus avant dans cette voie. »

***

Le bulletin de santé suivant résume la situation présente de notre économie :

« Le malade a réagi favorablement aux médicaments énergiques qui lui ont été ordonnés. L'excitation cérébrale a presque totalement disparu, faisant place à un état de semi-prostration mais de pleine lucidité. Le mal est parfaitement identifié, et l'infection a pu être localisée avec une grande précision ; plusieurs foyers sont dès à présent enkystés, et leur résorption est en cours ; l'évolution des autres reste dangereuse mais est suivie avec une extrême attention. La transfusion du sang continue régulièrement de nuit et de jour. Le malade est encore dans un état sérieux, exigeant le plus grand calme et de sévères précautions ; si les médecins cessent d'entretenir autour de lui, par leurs disputes, une agitation qui pourrait lui être mortelle, les meilleurs espoirs sont permis. »

ED. GISCARD D'ESTAING

MORT D'UN PERSONNAGE

QUAND je pense à tout ce que mon père réalisa, à partir de ce moment-là, je suis sûr qu'il n'existe pas d'action plus grande et plus héroïque. Tout ce qu'il faisait était fait contre les pouvoirs établis, contre les règles, contre l'ordre tel qu'il était conçu par les maîtres de l'ordre. Il n'y a aucune grandeur à distribuer de l'argent quand on en a ; l'argent est une telle saloperie qu'il n'y a même pas de grandeur à le distribuer tout entier. Mais il y en a à sacrifier à autrui la paix de sa vieillesse. Il connaissait trop le fond des Pardi pour ne pas savoir qu'il aurait l'orgueil suprême de ne tirer aucun honneur de toutes ces créations bienfaisantes. Il savait que d'autres en tireraient honneur à sa place et seraient même si avides de le faire, de le remplacer à la tête de sa création que toutes les armes leur seraient bonnes pour l'abattre. Il savait qu'une fois abattu commencerait pour lui la vieillesse des Pardi qui est le moment où, avec une sévérité sans pitié, ils se demandent des comptes à eux-mêmes. C'est pourquoi, il n'a pas cherché à s'attacher des amis. C'est pourquoi il reculait tout le temps devant

Résumé de la première partie. — *Le narrateur évoque son enfance à Marseille. Son père (Pardi) y était directeur d'un asile d'aveugles. D'un désintéressement admirable, cet homme consacrait toute sa fortune à améliorer la situation de ses pensionnaires, à l'égard desquels la Municipalité se montrait plus que parcimonieuse. Il était puissamment aidé dans cette entreprise par sa mère qui avait vendu un magnifique domaine (représentant presque toute sa fortune) dans le seul but de participer à cette œuvre humanitaire.*

l'amour de Caille, ne voulant engager que lui-même et n'enchaîner personne dans sa fatalité, faisant de ses reculs les plus grandes preuves d'amour qu'un homme puisse donner.

Il lui fallut d'abord mettre la main sur le docteur Lantelme. Ce fut très difficile de tout le temps que dura l'épidémie. Elle continuait après la pluie, malgré un mistral terrible qui semblait avoir assaini tout le ciel. Il faisait froid. Mon père acheta quatre-vingts matelas de laine ou, plus exactement, il acheta de quoi les faire, laine et toile, à un marchand des Basses-Alpes qui arriva tout de suite avec ses charrettes. Les aveugles travaillèrent cette laine avec joie. Pour la première fois je les entendis rire. Ils se faisaient des farces et se culbutaient sur le tas de laine qu'on avait déballé, au milieu de leur grande pièce du troisième étage.

L'affaire des matelas fit accourir le docteur.

— Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle folie? dit-il.

— On ne peut guère m'accuser de dégénérescence aristocratique, dit mon père. Il n'y a pas de matière plus humble que la laine.

— Le seul tort qu'elle a, dit le docteur, c'est que toute la laine qui entre ici doit être fournie par la maison Palanque. Elle est régulièrement attitrée ; elle a soumissionné sous pli cacheté ; elle a l'adjudication. Vous vous foutez de tout ça, hé?

— Non, dit mon père, je respecte l'adjudicateur mais j'espère bien qu'on ne m'a pas compris dans l'adjudication et que je suis libre d'acheter ma propre laine où je veux. Celle-ci est pure, blanche, onctueuse et me satisfait. Celle de Palanque, celle tout au moins qu'il nous fournit, est, vous le savez, grise, nouée, sale, et provient, de façon évidente, de vieux matelas cent fois remis sur le métier à carder. Y a-t-il une loi qui m'interdise d'acheter pour mon propre compte la laine de quatre-vingts matelas? Non. Y a-t-il un règlement qui m'autorise à employer mes administrés à de petits travaux personnels? Oui. Je joue sur le velours, mon vieux.

— Oui, mais vous jouez, dit le docteur. Et le Conseil municipal joue ; c'est même pour pouvoir jouer qu'il a dépensé l'argent de ses bulletins de vote. Et Palanque joue pour avoir sa calèche, ses cigares et ses soupers fins chez Mistral. Vous demandez trop à tout le monde, mon vieux. Croyez-vous qu'ils vont abandonner la partie pour vos beaux yeux? Un truc comme celui que vous administrez ici, ça compte dans les ristournes. Vous n'allez tout de même pas imaginer que pour amuser vos aveugles, les conseillères municipales vont perdre gaiement leur poularde du dimanche et le père Palanque le goût des grosses bagues en or à chaque doigt? Non, c'est une folie. Ils enverront quelqu'un pour truquer vos comptes, la nuit, mais ils vous auront.

— Qu'ils m'aient, dit mon père, cela à tout prendre n'est pas grave. Mais je ne voudrais pas qu'ils aient ces malheureux.

— L'un est dans l'autre, dit le docteur.

— Vous ne pouvez pas me faire de plus beau compliment, dit mon père.

— C'est pourquoi je l'ai fait, dit le docteur. En mettant tout au mieux, savez-vous ce qu'ils vont trouver quand ils se rendront compte que vous êtes un pactole ? Ils vous détourneront à leur profit. Ils vous demanderont de faire un don régulier aux Hospices. Vous êtes loin de supposer ce qu'ils sont capables de réaliser avec le mot « régulier ». Sans quoi, il s'agirait seulement de mettre votre redingote du dimanche et d'aller expliquer en bas que nous sommes ici en 1205 à Assise, avec un nommé François les bas-bleus. Ils vous accueilleraient avec des pleurs de joie. Vous seriez leur grand homme. Ils feraient frapper votre effigie sur des médailles. Ils seraient même capables de vous garantir par écrit que vos aveugles toucheraient un tant pour cent. Jeunesse ! Savez-vous combien coûte une écaillère de dix-huit ans, un peu grasse et les cheveux frisés ? Pour l'avoir une fois : parfum, dîner et hôtel compris, ça va chercher dans les deux cents francs et sans épate. Avec épate, et si l'on tient compte que le catimini coûte cher, il faut plus de trois cents. Au mois — car la plupart de ces messieurs sont sanguins et les prennent au mois — cela revient à plus de deux mille car il y a familiarité et cadeaux. Et pour peu qu'ils pètent plus haut que leur derrière — et ça doit leur arriver quelquefois à leur âge — ces messieurs ne connaissent plus de limites, car, rien n'est plus large qu'un vieillard mou. Notez que la fonction municipale est gratuite et que le père Palanque a des frais généraux. Nous voilà au cœur du sujet.

— Et quel mal y aurait-il, dit mon père, à ce que je leur paye quelques écaillères ?

— Si vous en êtes là, dit le docteur...

— Bien sûr que j'en suis là, dit mon père.

J'en suis là et même plus loin...

— Plus loin ! dit le docteur. Où donc ? Vous m'effrayez.

— Rien ne m'irrite plus que M. Leydet lorsqu'il croit à ma générosité si ce n'est vous-même quand vous me comparez à Saint-François, dit mon père...

— Les apparences, dit le docteur.

— Les apparences, dit mon père. Je vous croyais moins superficiel. Faut-il vous dire que jamais une action plus monstrueusement égoïste n'a été accomplie ? Je n'en tire pas gloire : ce n'est même pas moi qui l'accomplis. C'est ma mère. Si je vous disais ce qu'elle achète, ou ce qu'elle croit acheter, vous verriez que vos écaillères sont des jeux de petits garçons.

— J'ai beaucoup de respect pour madame la Marquise, dit le docteur, et si c'est d'elle qu'il s'agit, motus. Qu'elle s'achète la rédemption du monde si elle en a envie et qu'elle en fasse litière à cochon si elle veut ; je n'ai pas besoin de savoir, je l'aiderai les yeux fermés. Je suis moins superficiel que ce que vous croyez, mais du diable si j'aurais jamais supposé qu'une écaillère pût servir à madame la Marquise. Patientez huit jours. Je vous aurai carte blanche.

Il revint trois jours après « Vous l'avez, dit-il, je cours depuis avant-hier. Voici une liste. Payez et vous serez considéré. Je ne crois pas qu'actuellement on puisse acheter des ailes de Lucifer à meilleur marché.

— Je ne regardais pas au prix, dit mon père.

IV

Nous ne comptions pas pour elle. Quand elle me caressait la tête, il n'y avait pas d'enfant sous la main de grand-mère : il n'y avait que des cheveux chauds. Ils auraient pu être artificiels et posés sur une bouillotte, ils auraient occupé ses doigts de la même façon.

Les murs de la maison occupaient ses yeux sans regard. On les aurait brusquement abaissés comme des parois de boîte pour la laisser devant des horizons illimités qu'ils se seraient occupés de la même façon d'horizons illimités.

Elle vivait parce qu'elle était bien élevée ; l'habitude de l'usage du monde ; pour ne pas nous contredire ; elle faisait illusion ; on s'y trompait. Pas mon père. Il avait des tendresses désespérées de lit de mort. Mais : moi, Caille.

Il y avait au moins cinq ans que Caille nous aimait, mon père et moi. Je ne me souviens pas de ma mère. Je me souviens de Caille qui me faisait boire mon huile de foie de morue et me donnait une pastille de menthe. Je me souviens qu'elle me passait de la teinture d'iode sur la poitrine avec un petit pinceau souple. Mais elle prenait ses repas et elle couchait au département des femmes. Grand-mère s'aperçut tout de suite que la place de Caille était chez nous. Elle alla la chercher et l'installa. Il fallait être très habile pour s'apercevoir que tout cela était machinal. Elle ne se servit ni de son cœur, ni de sa raison, ni de son esprit. Ses jambes marchèrent dans le couloir, sa main prit la main de Caille, sa voix parla à mon père avec des mots dont l'ordonnance obligatoire n'eut jamais besoin d'un sentiment quelconque et Caille put nous donner librement sa tendresse. Mais, pour grand-mère, Caille n'existait pas. Elle s'en servait comme on se sert d'échos, la nuit, dans la montagne, pour situer les profondeurs autour de soi.

Rien de ce qui existait sur terre ne pouvait vivre dans ma grand-mère, de l'autre côté de ses yeux : ni la ville avec sa peau de truite sur laquelle passaient les frissons verts, roses et bleus des tuiles, des zincs, des verrières et des fumées ; ni l'amphithéâtre des collines de craie, ni les lointains villages d'or pendus à des rostres de roches comme des boucliers, ni la mer qui haletait contre nos falaises déchiquetées comme le ventre sensible d'un immense lézard, ni les vastes et lointains paysages chargés de bosquets, d'aqueducs, de cyprières, d'oliveraies, de prés, de garigues et du troupeau pressé des montagnes qui, au delà de notre cirque de collines, s'arrondissait vers Aix et les Alpes. Rien. Elle ne pouvait être

habitée que par elle-même, jamais par une image, jamais par la consolation d'une couleur, d'un son, d'une odeur dont la modulation s'ajoute à la modulation du sang, soulève et porte comme un vaisseau chargé de toile ; jamais par une association d'idées qui éclaire et l'on fait un pas enchanté. Elle était aveugle de cœur. Elle ne pouvait rien connaître. Caille, derrière sa cornée opaque, fouillait éperdument de la main, saisissait les racines de tout et se tirait hors de l'ombre de toutes ses forces, émergeant ici et là pour pousser tout de suite un cri de joie. Grand-mère, lisse et pointue comme un fuseau, lourde et muette comme un plomb, s'enfonçait dans l'enchevêtrement des ténèbres. Elle n'était ni méchante, ni égoïste, ni orgueilleuse ; elle n'avait aucun de ces défauts repoussants des petits misanthropes qui soignent un mécontentement enfantin dans de la bile et de la salive aigre. Elle était belle et tendre et elle attachait tous les cœurs. Nous étions tous autour d'elle pour la retenir et la saisir. Si elle était arrivée avec ses beaux grands yeux, ses épais cheveux d'argent, son petit visage en fer de lance, sa noblesse, la distinction modeste de chacun de ses gestes, dans n'importe quelle assemblée humaine on l'aurait aimée entourée, servie ; on aurait essayé de la retenir et de la saisir. Si elle s'était assise, à bout de forces, à quelque coin de rue il y aurait eu cent hommes, cent messieurs pour la prendre sous le bras et l'aider. Si elle avait demandé l'aumône, elle aurait été millionnaire. Mais, lisse et pointue comme un fuseau, lourde et muette comme un plomb, elle échappait à toutes les mains et, quand nous croyions l'avoir saisie, elle glissait entre nos doigts, tombait toujours plus bas, plus profond, plus loin dessous, dans l'enchevêtrement des ténèbres. Nous avions beau tendre la main et nous pencher, nous ne pouvions pas l'atteindre ou, si on l'atteignait dans un effort où il fallait presque perdre l'équilibre et la vie, c'était pour sentir sa forme polie par la succion de l'abîme glisser de nos doigts et tomber encore plus bas.

Car, je dis bien que, derrière ses yeux, il n'y avait rien, mais, nous aurions pu nous accommoder de rien. Même si on finit par mourir dans un désert, il y a toujours un moment où l'on y vit et, avant de mourir on y agonise. Ça donne de l'animation. On avait tellement envie de donner à grand-mère que, petit à petit, et les uns après les autres, s'il ne s'était agi que d'aller agoniser dans le désert, derrière ses yeux, nous y serions tous allés les uns après les autres, et elle était si aimantée que les premiers venus dans la rue nous auraient rejoints peu à peu, les uns après les autres, à son gré, après nous. S'il ne s'était agi que de désert, il y aurait eu quelque chose derrière les yeux de grand-mère. Une âme ; une âme peut-être terrible mais une âme. Et alors, elle aurait été une rareté, admettons, mais une chose humaine. Derrière ses yeux, il y avait un endroit où l'on ne peut pas vivre, un endroit où tout ce qui appartenait à la terre se volatilisait, comme se volatilise une goutte d'eau qui tombe dans une fournaise si ardente qu'elle dévore à la même seconde à la fois l'eau et la vapeur.

Pourtant, elle était vivante. Nous ne nous serions pas escrimés derrière un mort. Il est naturel qu'un mort aille où il doit aller. Il était monstrueux, non seulement qu'elle s'efforce d'y aller sans mourir mais que, sans mourir, elle soit déjà si loin de ce côté. Il était monstrueux qu'elle soit capable de résister à notre appel, à l'appel des hommes et des femmes. Il était monstrueux qu'elle soit capable de préférer l'endroit où il est impossible de vivre suivant les lois de la terre et de le préférer avec tant de violence, qu'elle n'avait pas le temps d'attendre que la mort lui en permette naturellement l'entrée. Qu'est-ce qui motivait cette surhumaine préférence? Elle vivait comme tout le monde. Mieux que tout le monde. Sa politesse exquise, sa douceur rendaient son commerce extrêmement agréable. Elle était une grande dame. Elle n'avait aucune faiblesse, aucun défaut. Tous l'aimaient. Il suffisait de la voir à côté d'un arbre pour se rendre compte que jamais personne n'avait été aussi terrestre qu'elle. Je la vis une fois dans un pré. Nous avions été emmenés en boggey au delà de Gémenos, dans la vallée de Saint-Pons. Elle fit un bouquet de pâquerettes et de boutons d'or, elle toute noire dans ce vert et ces fleurs, utilisant timidement et avec une gaucherie adorable d'anciens gestes de jeune fille mais qu'avec une suprême habileté elle mettait à sa raideur et à son âge. Elle éleva le bouquet jusqu'à ses yeux et elle le fit tourner devant son regard pour lui présenter toutes les fleurs dans la lumière, et de sa main droite dont les doigts nus sortaient de mitaines de dentelle noire, elle les caressa. Parfois ainsi, on l'entendait tout doucement gémir, en bas, sur ses pentes, dans les ténèbres.

Il lui fallait très peu de chose pour faire comprendre qu'elle aurait pu aimer la terre mieux que personne. Sa politesse, le très savant savoir-vivre qu'elle employait à cacher le scandale de sa fuite étaient bien obligés de se servir — en raison même de ses desseins — d'une habileté qui étonnait. Ainsi, sans doute, sans le vouloir, elle donnait le déchirant spectacle de sa beauté au soleil pendant qu'irrésistiblement saisie par les hanches elle était emportée par les chemins souterrains. Elle avait une vieille amie, très conséquente, vivante au possible, habitant une maison qu'on disait à cette époque bourgeoise, dans le quartier Longchamp et qui était, en réalité, la dernière façon de se loger princièrement dans des jardins au milieu de la ville, au delà de terrasses chargées de candélabres en bronze, dans de vastes appartements un peu sombres mais dorés dans les coins, capables d'entourer congruement les grands pas d'une grosse dame pas du tout désarmée, un peu cheval dans des jupons amidonnés, bouillonnants, d'énormes jupes et un corsage en satin noir bien tiré sur un corset plein à craquer. Elle avait marié un fils un peu simple — maintenant âgé lui aussi et toujours en rase-pet mastic — et sa particule, à de l'huile qu'on vendait depuis en bouteilles étiquetées « Monsieur de... » C'était de la haute société moins ridicule que ce qu'on croit. La fille de l'huile, devenue elle aussi madame de... dans le surcroît, quoique toute en omoplate de bœuf sous du satin blanc, à

cinquante ans était très gentille : pour moi, pour grand-mère qui venait volontiers dans cette maison. Il y avait là, en effet, tout ce avec quoi elle pouvait composer le mensonge de sa présence sur terre. Ce devait être une façon de souffler du brouillard dans le fantôme chargé de la représenter à nos côtés pendant qu'elle fuyait aux bras de l'ombre. Elle employait de vieux gestes, d'anciennes habitudes qui réussissaient d'autant mieux à la susciter à l'endroit où elle n'était pas qu'ils s'adressaient à des hommes et des femmes qui, l'ayant connue dans sa jeunesse, avaient à peine besoin du moindre prétexte pour la retrouver. « Vous n'avez pas vieilli, disaient-ils. Vous n'avez pas changé ; vous êtes toujours la même. » Ils s'adressaient en effet à cette politesse qu'elle avait quand elle était jeune femme, à cette même grâce d'entregent, à cette révérence qu'elle accommodait si justement à ses genoux rouillés qu'on pouvait mal imaginer qu'elle ne soit pas faite par le corps souple et gracieux d'une jeunesse. Le légèrement guindé qui venait de la rouille et plus terriblement encore du machinal de ce fantôme qu'elle manœuvrait de très loin, passait pour la légère hauteur d'une aristocrate comblée de tous les biens de la terre. Mais, devant ces vieux visages autour desquels la précision même des anciens gestes ressuscitait l'aura des carnations de vingt ans, les belles moustaches brunes, les gorges pleines, les gestes ronds, les engouements de pigeons et même le mâle chuchotement d'une voix légèrement parfumée d'une trace de bon cigare blond, le fantôme trop parfait retrouvait dans ses vêtements pleins de vent quelques lambeaux de chair très vivante. Alors, comme pour le bouquet de pâquerettes et de boutons d'or, grand-mère gémissait tout doucement du fond de l'ombre. Mais, tandis que pour les fleurs de la vallée de Saint-Pons ç'avait été seulement pendant le court instant que le bouquet s'était paré dans la mitaine à la pointe des doigts nus sans même que sur ses pentes elle ait tourné la tête, sans même qu'elle ait ralenti sa fuite, ayant gémi ce tout petit gémissement comme un adieu particulier : ici c'était un gémissement de stupeur, puis d'appel comme si dans ses profondeurs elle ait été prise d'un doute et qu'elle ait arrêté sa fuite, ne sachant plus si ce qu'elle voulait rejoindre était en bas ou ici. Alors, brusquement, tout disparaissait de sa politesse et de sa douceur. Elle repoussait les mains de ceux qui la complimentaient, arrêtant les paroles par un regard redevenu précis mais qui évitait, regardant au delà, vers les ombres du fond du salon, vers des fauteuils vides, ou même vers des fauteuils occupés, vers lesquels elle allait tout de suite, abandonnant n'importe qui au milieu de n'importe quoi, gardant à peine assez de présence d'esprit pour ne pas se précipiter en courant, regardant les gens sous le nez, touchant même parfois les épaules de ceux vers lesquels elle s'était hâtée, s'excusant, mais à peine, et portant chaque fois la main à son front avec un soupir. Cela se voyait à peine, ou peut-être savait-on quelque chose.

— C'est moi, Pauline, lui disait-on. René, René. C'est René!

— Ah! disait-elle René, en effet; j'ai de si mauvais yeux!

— Oui, nous ne sommes plus jeunes, hélas!

— Oui, oui, hélas! disait-elle.

— Assieds-toi, Pauline, assieds-toi!

— Non, merci, René, tu es bien aimable. Ainsi c'est toi, disait-elle en lui pétrissant l'épaule; et parfois c'était un vieillard friable qui s'écrasait sous les doigts. Non, merci, René, il faut que je voie.

Elle guettait, à l'autre bout du salon, un fauteuil sur l'accoudoir duquel jouait une autre vieille main. Elle se dirigeait vers le fauteuil d'un pas que je ne reconnaissais pas — moi sur qui elle s'appuyait pour arpenter en chancelant toute la ville — d'un pas ferme, assuré, solide et fait pour durer des années. Elle se penchait sur celui à qui appartenait la main dont le jeu l'avait attirée.

— C'est toi, Jacques? disait-elle au bout d'un moment comme si, après mûre réflexion, elle doutait encore de ce que ses yeux lui montraient.

— Oui ma chère, disait-il, c'est moi en personne. Toujours belle, notre Pauline, toujours fraîche; les ans ne comptent pas pour toi. Comment fais-tu?

Pouvait-elle dire qu'elle s'était simplement arrêtée de vivre?

— Comme tout le monde, disait-elle. Les ans ont beau ne pas compter, ils y sont tout de même, va. Adieu, Jacques, conserve-toi.

Je m'étonnais que personne ne soit surpris de cette façon de faire. Tout le monde avait l'air de la trouver naturelle. Il y avait une très nombreuse compagnie. Grand-mère n'avait pas un instant de repos. Elle allait des uns aux autres dans le vaste salon; elle disparaissait dans les ombres des bords; parfois on la voyait traverser la lueur d'une torchère, ou se glisser dans le reflet d'une vitrine, puis émerger sous la lumière du lustre et s'en aller de nouveau vers quelqu'un qu'elle touchait tout de suite au bras ou à l'épaule et qu'elle regardait ensuite longuement sous le nez. A peine si parfois un de ceux-là disait, quand elle s'était éloignée :

— Sa vue baisse, sa vue baisse, n'est-ce pas; avez-vous remarqué? La vue de Pauline de Théus baisse, n'est-ce pas?

— Quel âge a-t-elle?

— Oh! l'âge, voyons? Mais elle a, je crois, trois ans de moins que moi : elle a soixante-quinze ans.

— Impossible, mon cher, voyons, mais pas du tout : regardez ce beau petit visage — et ils amenuisaient une forme entre leur pouce et leur index.

— Le fameux fer de lance, mon cher, le visage auquel nous nous sommes tous un peu déchirés, ah! surtout vous, ne dites pas non!

— Je ne dis pas non, mais Laurent est mort quand, voyons?

— Laurent, mais Laurent, mon cher, avait cinquante ans de plus qu'elle. Il avait presque mon âge quand il l'a épousée.

— Votre âge! Il avait soixante-huit ans, voyons.

— Eh bien, mon cher, à dix ans près, est-ce que ça compte?

— Du diable si ça compte, cher ami, mais elle l'avait épousé d'amour!
— Perdu votre temps, hé?
— Moi et les autres, mon cher, vous pouvez dire, et vous-même.
— Oh! moi, c'est certain. Je n'ai jamais eu de prétention.
— Hé!
— Et qui n'a pas été amoureux d'elle?

Mais elle revenait des lointains du salon, regardant de droite et de gauche avec beaucoup d'attention comme à moitié aveugle, comme avec des yeux encore pleins de la terre noire des profondeurs, mais transportée et attachée âprement à ce jeu de lumière qui fuyait de tous les côtés devant elle.

— C'est toi, Louis, disait-elle?
— C'est moi, ma chère, tu m'as reconnu?
— Non, j'ai touché un bras que je croyais connaître. J'ai dit : « Qu'est-ce que c'est que ce bras-là, je ne le connais pas! » Alors, j'ai dit un nom au hasard ; je m'excuse.
— On parlait de toi, Pauline.
— Vous disiez du mal?
— Est-ce qu'on peut dire du mal de toi, Pauline? On disait que nous avons tous été amoureux de toi.
— Oui, disait-elle avec un petit rire bref.

Et elle se remettait en marche.

Je me gonflais de sirop d'orgeat. Il y avait dans un coin une console avec des carafes où l'on pouvait aller se servir. Puis je m'asseyais. Ce blanc douçâtre me tournait un peu sur le cœur. Je n'étais pas encore en âge d'intéresser les grandes jeunes filles d'orgeat amidonné, d'orgeat de soie et d'orgeat de peau qui venaient également tourner autour des carafes, moins pour le sirop que pour de furtives caresses de doigts avec les cavaliers qui les saluaient et leur tendaient les verres. Mais elles me tournaient également sur le cœur. J'en vis une extraordinairement belle, avec un tout petit visage très pointu, d'immenses yeux immobiles. Elle devait être très blonde ; à contre-jour ses cheveux paraissaient blancs. Elle avait un empiècement de corsage noir qui soutenait son visage triste mais extasié comme dans la contemplation d'un paradis. Le reste de sa robe était d'un organdi blanc immaculé mais comme doré par ses formes exquises. J'étais trop jeune pour apprécier quoi que ce soit des formes d'une femme mais trop garçon pour ne pas avoir honte, dans un écœurement d'amande amère des culottes courtes et du col marin de l'âge ingrat. Au moment où je la regardais avec la conscience qu'il n'y avait rien de plus beau sur la terre et une instinctive jalousie d'homme pour tout ce qui pouvait l'approcher, son visage fut recouvert d'un autre visage très ordinaire et l'empiècement noir de son corsage disparut soudain sous un jabot blanc bouillonné. Mais, comme cette femme nouvelle se tournait pour parler à son voisin, j'aperçus derrière elle grand-mère. C'était elle qui, étant arrivée juste derrière une jeune fille

penchée sur un porte-carte, avait ainsi repris furtivement un corps de jeunesse. Mais maintenant que la jeune fille avait relevé la tête et que son corps portait son vrai visage, il n'avait plus qu'un attrait ordinaire, comme le corps de toutes les jeunes filles qui étaient là, dans le coin aux carafes. Il n'avait brillé d'un éclat exceptionnel que pendant le court instant où le visage de ma grand-mère l'avait surmonté.

Cette connaissance profonde des choses dans leur vraie vérité que la jeunesse donnait aux jeunes filles et aux jeunes hommes du coin aux carafes — moi-même, n'aurais-je pas été à vingt ans plus habile à utiliser ces mystères dans mon feu des quatre fers que maintenant avec cette raison, cette logique, cette peur de l'impur? — leur faisait admirer d'instinct et envier ce personnage mystérieux qu'on n'avait jamais réussi à leur présenter en entier, ni dans les conversations suscitées à son sujet, ni dans les conversations surprises. Je me souviens de la stupeur qui avait fait suspendre pendant un temps inappréciable mais très net le salut de bon ton que le notaire de Vauvenargues faisait à mon père au moment où grand-mère lui dit froidement : « Mon fils! » en le lui présentant. Elle avait brusquement enlevé le boisseau de dessus la lampe cachée avec une brutalité de fantôme qui n'a pas de temps à perdre. Ici, son temps n'était pas compté, elle marchait sur la vieille poussière soulevée comme sur de la terre ferme et elle cherchait au contraire à longuement constater dans de fausses espérances, mais admirables la faiblesse du peu d'elle-même qui s'était réincarné. Elle était par sa naissance Pauline de Théus; mon père qui venait quelquefois était M. Pardi. Si elle l'avait présenté en disant froidement : « Mon fils! » il y aurait eu un grand silence, oh! pas de scandale. Elle était Pauline de Théus, le fer-de-lance, la pathétique redingote noire, le personnage en blanc dans les conversations, comme les terres inconnues sur les cartes. Silence comme si elle avait dit : « Je vais vous chanter cette vieille romance que vous désirez tant connaître »; et dont les jeunes filles qui lui avaient pris les mains et la tiraient gentiment dans la pénombre du coin aux carafes entendaient vaguement la sourdine.

Brusquement, elle suspendit son souffle. Elle venait de m'apercevoir. Elle regarda mon front et mes yeux. Elle savait que c'était moi, mais je lui apportais un peu de chair à mettre dans le vide. C'est ce qu'elle essaya de faire en même temps qu'elle reprit peu à peu haleine et couleurs. Mais mon front et mes yeux utilisés de cette manière avaient une autre signification que posés à leur place ordinaire au-dessus de mon nez.

Malgré le soin qu'elle prenait de continuer à cerner à l'aide des jeunes filles le vide que l'habitant des profondeurs avait une fois occupé, grand-mère ne cessait de me regarder avec un étonnement grandissant. Elle ne pouvait pas animer l'emplacement vide avec les yeux et le front que je lui fournissais. C'était du matériel trop terrestre. Il n'avait pas de raison d'être pour elle, sinon celle de lui apporter la certitude qu'elle n'avait plus sur terre l'usage de quoi que ce soit.

V

En 1910, j'arrivais de Valparaiso, plus exactement de Puerto Bueno. Nous habitions trois pièces d'un rez-de-chaussée, 183, rue Consolat. Avant d'entrer chez nous, je montai directement au second chez le propriétaire.

— Est-ce qu'on vous a payé le loyer?

Cela m'inquiétait depuis le cap Horn.

— Très exactement. M. Pardi m'a payé.

Je me demandais avec quoi. Je n'avais pas pu faire de délégation de solde.

— J'ai bien compris ton pas, me dit mon père. Mais, pourquoi es-tu monté là-haut?

— Une commission que j'ai rapportée. Des timbres de Géorgie méridionale. J'avais peur qu'ils se collent dans mon portefeuille. J'avais peur que, pendant une de mes absences on jette mon père et grand-mère à la rue. Ma paye n'était pas extraordinaire. J'en laissais le plus possible, mais cela ne faisait pas beaucoup et les cargos de la Compagnie mixte mettaient huit mois pour faire l'aller-retour du Chili.

Naturellement, Caille était morte. Père n'avait pas bronché; serré les lèvres et un peu plus distant : c'est tout. Une certaine habitude de pantoufle et une prédilection pour notre soi-disant salle à manger, sombre avec sa fenêtre unique, barrée de gros barreaux de fer et ouverte au ras du trottoir. Là, une chaise où la plupart du temps il s'asseyait. Il laissait pousser sa barbe; elle était raide et grise.

Grand-mère était aveugle, sourde et ne bougeait plus d'un fauteuil d'osier. Avant mon départ, elle allait encore à mon bras jusqu'à sa chambre. Maintenant, il fallait l'y porter.

— Cachexie, me dit Lantelme. Regardez ses bras, surtout ses cuisses.

— Je n'aime pas qu'on relève ses jupes, lui dis-je.

— Quelle importance, dit-il, il faut bien se rendre compte!

— Je vois, dis-je.

Elle était trop tassée dans son fauteuil pour qu'on puisse la mettre à table. Je plaçai une assiette sur ses genoux et, sur cette assiette, le bol qui contenait sa soupe. Elle me parla. Elle avait une voix de carton que je ne reconnus pas.

— Qu'est-ce qu'elle dit?

— Elle réclame son huile.

— Quelle huile?

— De l'huile dans sa soupe. Elle veut de l'huile crue dans sa soupe.

Je versai de l'huile avec la burette.

— D'olive, hein! dit mon père.

— Bien sûr.

— J'ai essayé une fois de lui mettre de l'huile douce, dit-il. Pas pour lui faire une farce, mais je n'avais plus d'huile d'olive. Elle s'est fâchée.

— Elle se fâche?

— Pour son huile! Elle se met en colère, fiston. Elle tape du pied, elle crache.

— Elle crache?

— Oui, elle crache devant elle, et elle geint.

Le crachat me fit plus peur que le gémissement. Je goûtai du bout du doigt la goutte d'huile qui restait au bec de la burette.

— C'est de la bonne huile, dis-je.

Je m'apprêtais à touiller sa soupe qui était une soupe épaisse de légumes et de pommes de terre pour la bien mélanger avec l'huile que j'avais versée dessus, mais mon père m'arrêta.

— Non, dit-il, fiston, laisse-la faire. C'est une enfant. Il faut lui passer ses fantaisies.

C'était bien mon avis aussi. Il fallait, simplement, que je m'habitue à ses manies.

Sa main de squelette prit la cuiller. Elle n'y voyait absolument plus, mais son œil n'avait jamais eu plus de couleur et il amena cette couleur très nette au coin de la paupière, comme pour guetter. Dans le mouvement qu'elle fit, elle découvrit son poignet. C'était exactement un os. Également d'os purs ses doigts où la peau était collée dans toutes les inflexions des os de ses phalanges. Mais il y eut dans ces os la même ruse instinctive que dans son œil et jamais je ne vis main plus habile avec sa cuiller à ramasser très peu de soupe et beaucoup d'huile.

— Laisse la burette sur la table, dit mon père, elle va encore en réclamer.

A mesure qu'elle relevait la cuiller vers sa bouche, elle avançait déjà les lèvres : des lèvres violettes, presque brunes, sur lesquelles je m'aperçus avec stupeur que quelques petits poils noirs avaient poussé comme il en pousse sur les parties du corps que, dans sa raison supérieure, le corps veut protéger. Elle ouvrit la bouche; j'y vis un rouge terrifiant, sombre et comme de charbons ardents et il me fut impossible de supporter la vue — je me détournai — de sa langue qui surgit, obscène et drue vers l'huile.

Elle avait fini sa soupe. Elle dit quelques mots que je ne comprenais toujours pas, n'ayant pas encore eu le temps d'entrer dans son monde.

— Des navets, maman, dit mon père. Elle demande ce qu'il y a à manger.

J'entendis qu'elle disait cette fois : « Et pour moi? »

— Des navets, maman. Des navets au jus de viande, de très bons navets. Veux-tu que je t'en coupe quelques-uns dans ton assiette ou préfères-tu que je te les laisse entiers pour que tu les prennes avec tes doigts? Ils sont très tendres.

Elle dit :

— Non!

— Alors, que veux-tu manger?

— Rien, dit-elle.

— Mais si, dit mon père, tu n'as pas assez de ta soupe. Voyons, il faut manger.

Elle haussa ses épaules minuscules comme pour dire : « Et qu'est-ce que tu veux que je fasse de navets? »

— Veux-tu une brioche dans du vin sucré?

Elle dit :

— Non!

— Je savais qu'elle n'en voudrait pas, dit mon père, elle en a mangé hier. Veux-tu un éclair au chocolat?

— Donne, dit-elle.

Et elle tendit les os de sa main.

Mon père se leva et alla ouvrir le buffet. Il y avait là un beau plat de gâteaux : des mille-feuilles, des éclairs, des chaussons à la confiture, des brioches aux fruits confits, des croquants.

— Elle ne mangerait que des sucreries, dit mon père.

Il lui donna un éclair au chocolat.

Je voulais lui essuyer la bouche qui était encore vernie d'huile ; il en était resté dans cette petite moustache étrangement nouvelle. Elle repoussa ma main et se lécha les lèvres une sur l'autre avant de sucer son gâteau.

— Je le lui aurais donné après, dit mon père. J'en ai toujours une provision, tu as vu. Mais, j'aurais voulu qu'elle mange des navets ; ça lui aurait fait du bien. Ils sont très bons, tu sais, ils sont dans le jus d'une côtelette de porc. Est-ce que tu aimes les navets, toi? (Je dis que je les aimais beaucoup.) J'ai peur que tout ce sucre finisse par trop l'échauffer, dit-il. Les légumes lui adouciraient l'estomac. J'ai essayé de lui faire manger des carottes, elle n'en veut pas ; des choux elle n'en veut pas. Elle ne mangerait que des gâteaux ou de la viande coupée bien fin, mais malgré qu'elle soit coupée bien fin elle lui reste au gosier. Elle n'a plus de dents, elle ne peut pas mâcher, elle la triture. Chaque fois j'ai peur qu'elle reste là. Et ça ne la guérit pas. Si je veux la réjouir je n'ai qu'à mettre une côtelette d'agneau sur le gril, ou alors des gâteaux et des bonbons. Elle mange des bonbons toute la journée. Il lui en faut plus d'un hecto par jour.

— Comment fais-tu alors, lui dis-je?

— Eh bien, dit-il, j'en achète ; j'en ai toujours. Je ne me laisse pas surprendre sans bonbons ni gâteaux, tu as vu?

— Mais, pour l'argent?

— Eh bien, mais, tu m'en donnes...

— Pas beaucoup.

— C'est très suffisant, dit-il, je ne suis pas un ogre. Tout est très bon

marché et il m'en faut peu ; je suis loin d'être à l'agonie, moi, hélas!

— Ne dis pas de bêtises, papa.

— Je ne dis pas de bêtises, mon fiston, je n'ai pas fini d'être à ta charge.

Je l'embrassai.

— Tu as le cœur de ta mère, me dit-il.

— J'ai ton cœur, lui dis-je.

— Oh! mon cœur, dit-il, c'est elle et mon père qui l'ont fait.

— C'est une belle réussite, dis-je.

Dans l'intervalle des repas, grand-mère ne dormait pas. Je la regardais et je voyais battre ses paupières. Ce ne fut que longtemps après mon retour que je me demandai enfin. « Mais à quoi pense-t-elle? Elle est dans le noir et elle ne nous entend pas. Elle est vraiment cette fois séparée du monde comme elle le désirait ; elle n'a plus besoin de s'y forcer. Son corps y est arrivé par la force des choses. Elle est seule avec elle-même et je sais bien quel a été son unique souci depuis que je la connais. Elle est si près de la mort maintenant qu'elle doit déjà entendre les bruits de l'autre côté. Qui sait si avec cette obstination que je lui connais elle n'a pas cherché et réussi à trouver quelque faille dans ces derniers pans de terre qui la séparent de ce qu'elle a éperdument poursuivi? Qui sait si elle n'est pas la bouche collée à une fissure imperceptible en train d'appeler? Et qui sait surtout si, de l'autre côté, on ne lui répond pas déjà? Peut-être est-elle enfin de nouveau en train de boire le souffle brûlant de celui qu'elle avait perdu? »

Mais, dès les premiers jours de mon retour, j'avais très bien compris qu'il était inutile de l'aimer pour moi et que la seule chose utile à faire était de l'aimer pour elle-même.

Dès qu'elle avait été assise dans son fauteuil et qu'elle s'y était placée à son aise, elle avait tendu la main. Elle avait ensuite tourné sa tête aveugle et sourde vers l'endroit où elle supposait que j'étais allé (et sans beaucoup se tromper), puis elle avait tendu la main un peu plus loin dans ma direction, comme une mendiante. Les bonbons étaient très gros et pliés dans du papier cristal. J'en mis deux dans sa main. Elle s'assura longuement et voluptueusement qu'il y en avait bien deux.

— Merci, dit-elle, de plus que de tout son cœur.

Puis elle se mit à les décortiquer. Ses yeux aveugles épiaient instinctivement de tous les côtés. Quand elle mit un des bonbons dans sa bouche, elle serra ses doigts sur l'autre. Elle ne pouvait pas mâcher, mais mon père n'avait pas pris n'importe quels bonbons ; il en avait choisi de fourrés au chocolat, à l'anis, à la menthe, à des parfums violents et, quand elle l'eut tourné deux ou trois fois avec sa langue, il s'écrasa délicieusement. Un petit fil de salive huila la commissure de ses lèvres. Je n'osais pas l'essuyer ; je n'osais pas bouger. Je n'avais jamais éprouvé une joie si complète. Elle finit de manger son premier bonbon dans une moue de lèvres ; avant de mettre le second dans la

bouche, elle suspendit un instant son geste et tourna vers moi ses yeux morts.

— Qui t'aurait dit ça, hé, mon petit, dit-elle, qu'un bonbon me ferait sourire ?

Chaque fois qu'il fallait la nettoyer, ou le soir quand il était l'heure de la coucher, je la transportais dans sa chambre en la soulevant dans son fauteuil d'osier. J'appuyais le dossier sur mon ventre et je la portais devant moi comme un tambour. Je le faisais naturellement en prenant mille précautions pour qu'elle ne heurte ni les chaises, ni les bords de la table, ni le chambranle de la porte. Mais quand elle sentait que je saisissais les accoudoirs pour l'emporter, elle m'arrêtait tout de suite d'une voix aigre.

— Attends, disait-elle, que je rentre mes bras.

Elle *rentrait* ses bras, c'est-à-dire qu'elle les serrait contre elle pour qu'ils ne dépassent pas du fauteuil. Au moment où je la soulevais, c'était chaque fois un cri, non pas de peur, mais de colère. Elle avait un soin extraordinaire pour ses quelques os et sa colère était là pour les protéger. Quelquefois, j'ai pensé qu'elle ne m'aimait pas. « Si elle t'aimait, me disais-je, elle n'aurait pas besoin de colère, il lui suffirait de te montrer simplement qu'elle a peur. Elle saurait que tu ferais n'importe quoi pour lui éviter d'avoir peur. Elle pourrait s'abandonner à tes soins sans être obligée de se passionner péniblement pour des choses si simples. Elle saurait se délivrer de ses appréhensions et reposer sa paix sur toi. Il lui suffirait de te montrer qu'elle a peur. Elle saurait que tu es là pour lui éviter toute peine, tout malheur et à plus forte raison ces secousses qu'elle craint ou ces petits chocs contre les objets près desquels nous passons. » Mais, je compris très vite qu'il était enfantin de croire que l'amour de quelqu'un puisse l'apaiser. Elle avait décidé que personne ne pouvait l'aimer plus qu'elle ne s'aimait. Elle n'avait plus que ses os mais, en raison même de la rareté de cette matière, elle avait pour elle des soins qu'elle aurait rougi d'avoir à l'époque où, en plus de ce squelette auquel elle ne pensait pas, enfouie sous des gloires de peau et de chair, elle possédait la magnificence de la beauté. Et aussi naturellement qu'elle avait à l'époque de sa jeunesse affronté en chantant les orages et les amours, elle employait maintenant un farouche égoïsme à défendre le peu qui lui restait ; et l'amour des autres, même le mien, ne lui semblait pas assez amoureux. Couverte de cette beauté dont j'avais vu le simple souvenir continuer à enchaîner à ses pieds le notaire, les vieillards des soirées de la femme de l'huile, les jeunes filles du coin aux carafes, et moi-même, elle s'était offerte aux orages et à l'amour. Mais, maintenant qu'il n'y avait plus que des os à garder — et à garder de qui ? A garder de moi. Et à garder de quoi ? A garder de mon amour, d'un amour si cristallin et si parfait qu'il pouvait vivre éternellement avec la simple joie de nettoyer ses os — elle montait elle-même la garde et elle n'avait confiance qu'en elle-même. Mon amour qu'elle connais-

sait parfaitement ne lui donnait aucun sentiment de sécurité ; et dès que je soulevais son fauteuil, elle pensait à son squelette beaucoup plus qu'elle n'avait jamais pensé à son corps tout entier et à la lumière de son corps ; et elle y pensait avec un égoïsme si violent qu'elle en assurait la sécurité, non pas avec des malices, des ruses et les armes de tendres arsenaux, mais, malgré sa faiblesse, avec la brutale colère d'une reine Perse.

Je la portais naturellement avec des précautions infinies. Mais je la portais devant moi comme un tambour et, à chaque pas, je ne pouvais empêcher que le mouvement de mes hanches ne la balance un peu à droite et à gauche. Sa colère ne cessait de monter.

— Je te giflerais ! disait-elle.

Si bien qu'une fois je pensai que peut-être en effet cette gifle la soulagerait et me soulagerait aussi car j'étais désespéré du frisson de ses os à un point que je ne savais même plus si je n'avais pas en vérité tous les torts du monde. Je m'agenouillai près d'elle, je pris sa main, je la posai sur ma joue :

— Gifle-moi, dis-je ; mais elle me caressa.

Je renvoyai une infirmière qu'on avait prise pour elle.

— Au point où elle en est, me dit cette femme, il vaudrait mieux qu'elle meure.

— Taisez-vous, lui dis-je, si elle entendait...

— Risque pas, dit-elle, elle est dure du cornet. Comme du marbre, monsieur.

Elle la regardait comme on regarde un chien — comme les imbéciles regardent un chien — et juste à ce moment grand-mère quêtait je ne sais quoi de ses beaux yeux aveugles. Je réglai définitivement le compte de cette femme et je lui dis que je n'avais plus besoin d'elle. Il me fallait cependant quelqu'un pour laver le linge. L'épicier m'indiqua une Piémontaise qui habitait cinq ou six portes au-dessus de nous. C'était une énorme petite femme, encore jeune, au beau visage de madone grasse. Je lui dis :

— Je suis moi-même d'origine piémontaise. Non, je suis né en France et mon père aussi. Mais, mon grand-père était Piémontais.

La première fois qu'elle vit grand-mère elle dit : « Qu'elle est belle ! »

Elle venait une heure par jour. Elle n'avait à s'occuper que du lavage du linge mais elle était toute tendresse et, son travail fini, elle restait souvent des heures à s'attendrir près de grand-mère. Je lui disais :

— Catherine, votre mari va s'impatienter.

— Qui ? Pinot ? disait-elle, oh ! non, il sait que j'aime.

Elle prenait les petites mains d'ivoire de grand-mère dans ses grosses mains rouges et elle les serrait sur la poitrine de son caraco gonflé de ses seins comme des écuelles à soupe.

— Alors, disait-elle d'une voix pas très forte mais si sonore que grand-mère l'entendait, alors grand-mère ? Une interrogation comme ça qu'elle répétait : « Alors, alors, grand-mère ? » serrant les mains d'ivoire contre

sa poitrine comme pour dire : « Alors, grand-mère, alors, qu'est-ce qu'il y a dans cette vieillesse? Alors, grand-mère, alors, à quoi est-ce qu'on passe son temps? » Et grand-mère qui ne nous parlait que pour demander lui répondait gentiment :

— Eh bien, Catherine, vous voyez!

— Vous êtes bien?

— Mieux qu'un président au diable.

— Vous êtes bien soignée, hé? Le monsieur, y vous lave et y vous cajole comme une poupée.

— C'est mon petit-fils, Catherine.

— Bien sûr, grand-mère que ça n'est pas un indifférent. Un indifférent ferait pas tout ce qu'il fait. C'est un brave monsieur.

— Oui, dit grand-mère.

Elle fit une moue très amère avec ses lèvres poilues.

— Approchez-vous, Catherine. J'ai besoin de caresses, dit-elle brusquement avec un sanglot sec.

— Oh! *Nonna*, dit Catherine, et elle frotta son beau visage gras sur le visage de grand-mère, cherchant son front, ses yeux, ses admirables cheveux gris, avec sa bouche épaisse :

— Oh! *Nonna*, des caresses! Oh! *Nonna!*

Elle donnait d'épais baisers. Elle serrait grand-mère sur sa poitrine si fortement que je craignais qu'elle lui fasse mal. Mais au contraire, bousculée par cette énorme tendresse et sous ces baisers de nourrice, grand-mère devenait belle et paisible et, d'un mouvement d'enfant, elle frotta son nez contre les gros seins.

A chaque instant maintenant, grand-mère appelait Catherine.

— Elle n'est pas là, grand-mère.

— Où est-elle?

— A sa maison, grand-mère. Tu sais bien qu'elle ne vient qu'à quatre heures.

— Des fois, dit-elle, elle vient avant.

— Oui, parfois, mais aujourd'hui elle n'est pas venue. Elle a ses enfants, grand-mère. Elle a son mari et puis, elle a son travail, grand-mère. Elle va venir. Qu'est-ce que tu veux? Est-ce que je ne peux pas le faire, moi?

— Non.

— Peut-être que si, disais-je en caressant ses cheveux de soie grise, dis-moi, qu'est-ce que tu veux?

— Rien, disait-elle, c'est Catherine, c'est elle et moi, c'est notre affaire.

Et cinq minutes après, elle appelait :

— Catherine!

— Elle n'est pas là, grand-mère! Qu'est-ce que tu veux?

— Rien, disait-elle sèchement.

— Tu veux un bonbon?

— Non.

Elle attendait encore longtemps, longtemps, éternellement, jusqu'au bout de ses forces d'attente ce qui, pour nous faisait à peu près cinq minutes, puis elle disait : « Donne! » et tendait la main.

— Quoi, grand-mère?

— Le bonbon.

Mais quand Catherine arrivait, grand-mère se dépêchait d'écraser et d'avaler le bonbon dès qu'elle entendait le : « Hé, comment ça va, la *nonna*, hé? » car c'était tout de suite une bonne caresse de la grosse main rouge qui essuyait tout le visage avec sa brutalité tendre, et puis la bouche épaisse baisait les joues, et grand-mère appuyait sa petite tête contre les seins en écuelles à soupe.

— Alors, ma belle, disait Catherine?

— Alors, Catherine, vous arrivez?

— J'arrive, oui, disait Catherine, je languissais de vous voir, *nonna*.

— Moi aussi, disait grand-mère, vous ne partez pas tout de suite?

— J'arrive, *nonna*; je ne vais pas arriver pour partir tout de suite? Hé bè, il s'en parlerait!

— Oh! disait grand-mère avec un de ces petits sanglots secs dont elle avait pris l'habitude depuis que Catherine l'embrassait, il faudra bien que vous partiez!

— Qué, partir, disait Catherine, pourquoi partir? Partir? Non! Je reste là, *nonna*. Partir? Ah! bè, pour le Pinot il faudra que je parte un peu, mais ça c'est rien, *nonna*, je suis là. Que vous êtes belle comme le jour!

— Oh! disait grand-mère avec un petit geste humble et coquet.

— Je vais aller dans la cour, disait Catherine, je vais aller laver vos chemises, hé? Je vous ai apporté quelque chose, *nonna*. Je vous ai apporté une canne. C'est la canne du Pinot qu'il avait eu un tour de rein les premiers temps qu'on était mariés. C'est rigolo, hé! Maintenant, y risque pas allez, *nonna*. Alors, je lui ai pris sa canne. Je vous la mets là, vous voyez. (Elle l'accrocha au bras du fauteuil et guida gentiment la main de grand-mère pour la lui faire toucher.) Elle est là, vous voyez, et moi je suis dans la cour. Si vous avez besoin de moi, vous prenez la canne et vous tapez par terre, moi j'entends et alors je viens tout de suite. Hé *nonna*?

Grand-mère s'empara de la canne et essaya immédiatement le système.

— Qu'elle est belle! dit Catherine.

Elle lavait le linge dans la cour. Mais toutes les cinq minutes, grand-mère frappait de la canne sur le plancher. Catherine secouait ses bras et les essuyait à un torchon; de ce temps, grand-mère frappait encore impatiemment.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma belle?

— Catherine!

— Oui, *nonna!*

Catherine tirait une chaise sous son énorme derrière, s'asseyait près

du fauteuil d'osier et posait ses grosses mains fumantes sur les genoux de grand-mère.

— Catherine, disait grand-mère, je voulais vous avoir un peu près de moi.

— Je suis là, disait Catherine.

Souvent, c'était tout. Catherine restait là sans rien dire et sans rien faire d'autre que de laisser peser ses grosses mains sur les genoux d'os. Elle avait une forte odeur de brune, de caraco mouillé de sueur, d'épais dessous échauffés par le travail.

Elle ne s'impatientait jamais. Grand-mère pouvait l'appeler tant qu'elle voulait, c'était en toujours des « nonna » et des « ma belle » de cette voix sonore mais surtout si enfantine qu'elle traversait aisément la surdité et le gros corps s'approchait avec son odeur de poil chaud et de cheval. Il était visible que tout de suite cette odeur, cette rondeur, cette chaleur apportaient un apaisement et un contentement magnifiques à grand-mère. Et aussi cette tendresse populaire, pas du tout quelque chose de précieux, au compte-goutte mais un copieux ordinaire, bien solide. Grand-mère se rendait bien compte que ça n'était quand même pas du tout-venant facile à trouver partout et bien souvent elle prenait la canne mais, avant d'appeler en tapant sur le plancher, elle réfléchissait, la canne en l'air, n'osant pas frapper pour fair surgir la tendresse, se souvenant vaguement sans doute qu'elle avait déjà frappé de nombreuses fois et qu'il ne fallait peut-être pas fatiguer le sort. Ces hésitations étaient d'ailleurs courtes, emportées rapidement par une passion qui, tout de suite faisait trembler sa main et recroqueviller son poing comme un sarment pris dans des braises, et elle tapait. Tout de suite, sans nulle humeur, pour la vingtième fois Catherine secouait ses bras, les essuyait au torchon et avant même d'entrer roucoulait : « Hé, *nonna*, je suis là, ma belle ! » Elle était exactement comme si elle se faisait un grand plaisir à elle-même. Et tout simplement la vérité est, je crois, qu'elle se faisait un très grand plaisir. Elle fabriquait par vingt-quatre heures énormément plus de tendresse qu'il n'en fallait pour son Pinot et ses deux petits, et la *nonna* sur laquelle on pouvait déverser le surplus était une magnifique aubaine. Elle restait là chez nous, trois, quatre heures à se soulager admirablement. (Elle ne me compta jamais que l'heure pour laquelle elle était engagée.) Elle entrait, tirait la chaise, s'asseyait et posait ses mains fumantes sur les genoux de grand-mère. Alors, grand-mère accrochait maladroitement la canne aux accoudoirs du fauteuil et posait sa petite main d'ivoire sur la main de Catherine.

Cette canne devint tout de suite aussi importante que l'huile et les bonbons. Ce fut pour elle, en tout cas pour ce qu'elle représentait, une avidité du même ordre ; une avidité de fin de monde. Il n'y avait plus moyen maintenant de déplacer grand-mère sans qu'elle dise : « Où est ma canne ? » Quand je l'emportais dans mes bras pour aller la laver dans sa chambre, il fallait qu'elle tienne cette canne à la main ; elle la couchait près d'elle et, quand je lui passais sa chemise propre, grand-mère ne

quittait la canne de la main droite que pour la prendre de la main gauche et la reprenait de la main droite pour enfiler la manche gauche. J'avais essayé de lui faire comprendre qu'il était plus raisonnable de l'abandonner pour un petit instant sur le lit. Elle me fit comprendre fermement que nous n'avions pas, elle et moi, les mêmes raisons d'apprécier le raisonnable.

Un matin, comme j'étais en train de l'habiller — elle était fardée de poudre de riz déjà, car elle me l'avait réclamée avec insistance, mais ses mains n'étaient pas encore lavées ; l'eau était sur le feu — je la sentis soudain très lourde dans mes bras. Sa tête était retombée que je relevai : les yeux fermés, bouche ouverte, sans souffle. J'appelai mon père. « Cours, lui dis-je ; le docteur ! » J'essayai de prendre son pouls. Il n'y avait plus de pulsation dans son bras. Je ne savais plus où était son pouls à droite ou à gauche. J'appuyai fortement mon pouce. Au fond du petit fagot de tendons et d'artères, un petit tressaillement. Père rentra tout de suite.

— J'ai envoyé le garçon de l'épicier, dit-il.

— Elle meurt, dis-je.

Elle bavait sur mes doigts une bave gluante. J'appuyai mon pouce de toutes mes forces. Il me semblait que ce pouce retenait la vie. Je sentais toujours le léger battement d'aile. Il me semblait même qu'il était maintenant un peu plus fort. Puis, je le perdis. Ma tête fut envahie d'un grand vertige de velours. Puis, je le retrouvai. Il était plus fort. C'était sûr. Elle soupira. Moi aussi. Père aussi.

— Aide-moi, dis-je à père ; il faut la recoucher doucement : c'est une syncope.

Père se baissa pour la prendre par les pieds pendant que je la soulevai par les aisselles. Grand-mère fit alors une sorte de geste comme pour cacher avec sa main ses pieds aux terribles ongles d'ammonite. Elle n'avait pas ouvert les yeux, mais ce geste me rassura à un point que j'étais presque joyeux quand je l'eus recouchée et recouverte.

— Fais-lui vite une bouillotte, qu'elle n'ait pas froid.

Je tenais toujours son pouls. Il était lent et léger, mais parfois l'aile battait un coup plus fort. D'ailleurs, je la voyais respirer. Elle ferma la bouche et elle aspira le petit fil de bave avec la pointe de sa langue.

Le garçon de l'épicier revint vers midi nous dire que le docteur Lantelme n'était pas chez lui. Il était, paraît-il, parti faire un accouchement chez des Arméniens, dans des baraquements du côté de L'Estaque. Et il avait emporté sa canne à pêche. Grand-mère, d'ailleurs, allait mieux. Elle n'avait pas encore ouvert les yeux, mais elle dit :

— Qu'est-ce que j'ai eu ?

— Une petite syncope, grand-mère, rien.

Elle avait l'air de très bien m'entendre.

— Tu m'entends ? lui demandai-je.

— Oui, très bien, dit-elle.

— Tu me reconnais, dis-je? (C'était maladroit, mais j'avais besoin d'être rassuré plus encore que ne le faisaient le pouls et la respiration revenus.)

— Bien sûr, dit-elle, pourquoi veux-tu que je ne te reconnaisse pas?

Puis, elle demanda :

— Où est ma canne?

— Je ne la fais pas manger, dis-je à père, mais est-ce que nous avons du lait?

— Oui.

— Je vais lui préparer du lait froid avec une goutte d'eau-de-vie et, si elle a soif, je lui en donnerai quelques cuillerées.

Quand Catherine arriva, j'allai à sa rencontre dans le couloir. Je lui fis : « Chut! » avec un doigt sur mes lèvres. Je lui expliquai à voix basse que grand-mère avait eu une terrible syncope et que je l'avais crue morte. « Ah! » fit-elle aussi à voix basse, serrant son poing contre sa bouche. Elle entra dans la chambre sur la pointe des pieds et se pencha sur le lit.

— Alors, *nonna*? dit-elle doucement.

Grand-mère sourit sans ouvrir les yeux. Le sourire n'avait pas de fin. Catherine retenait son souffle. Elle se redressa et se recula.

— Je vais laver, me dit-elle à voix très basse.

Elle glissa sur ses sandales à pas de loup. Grand-mère tourna la tête du côté de la porte. Il semblait qu'elle entendait mieux. En effet, comme Catberine posa le coquemar d'eau chaude sur la pierre du lavoir, le léger bruit fut pour grand-mère une indication suffisante; elle prit la canne et elle frappa sur le plancher.

Catherine arriva tout de suite, sans même prendre le temps de secouer ses bras et elle les essuya à son tablier.

— Oh! *nonna*, dit-elle, vous avez encore un bon poignet.

— Rien, dit grand-mère. (Elle hésita comme à un carrefour de mots.) Rien ne m'enlèvera mon poignet. J'ai eu de bons professeurs.

— Qu'est-ce qu'elle dit? demanda Catherine.

— Je ne sais pas, dis-je. Elle doit penser à quelque chose.

— Je pense à toi, dit grand-mère.

— A moi? et je me penchai sur elle.

— Non! (Elle me repoussa.) Pas à toi!

— A moi, n'est-ce pas, *nonna*? dit Catherine.

— Oui, dit grand-mère.

Elle l'attira contre elle, l'embrassa goulûment et elle la repoussa aussi. Elle n'avait pas ouvert les yeux.

A la tombée de la nuit, elle allait mieux. Elle avait un peu dormi. En se réveillant, elle m'appela par mon prénom, ce qui ne lui était jamais arrivé.

— Veux-tu un bonbon, lui dis-je?

— Donne-moi de la soupe, dit-elle.

— Ça, c'est très bien, lui dis-je, un peu de soupe avec beaucoup d'huile, hé?

— Non, pas beaucoup d'huile, dit-elle, c'est toujours beaucoup avec toi. Donne-moi de la soupe.

Je lui donnai donc de la soupe. Je ne mis de l'huile que comme pour nous, mais je gardai la burette près de moi, car je me dis : « Elle va sûrement en réclamer. » Non.

— Bonne soupe, dit-elle. Où as-tu pris les poireaux?

— Chez l'épicier, lui dis-je.

— Chez l'épicier, dit-elle! (Elle eut un petit rire sec.) Chez l'épicier, répéta-t-elle — et elle rit encore, sèchement, de la gorge.

— Couvre le feu, dit-elle ; il fait du vent.

Père qui était assis à côté de moi me toucha le bras et me fit signe de ne pas répondre.

Catherine dit :

— Je vais faire manger Pinot, puis je reviendrai pour passer la nuit.

Je lui dis :

— Non, Catherine, voyez, elle repose, elle a l'air d'aller mieux. Nous allons veiller cette nuit, mon père et moi. Demain, le docteur viendra. Demain, si c'est nécessaire, oui, mais cette nuit nous la gardons, nous. Reposez-vous.

— Pauvre *nonna*, dit-elle! On dirait que les couleurs lui reviennent.

— Ça va certainement mieux, lui dis-je, mais ça a été un gros coup. Elle divague un peu, mais elle a pris sa soupe et elle va reposer. Vous nous remplacerez la nuit prochaine, Catherine. Merci!

— De rien, dit-elle. Pauvre *nonna !*

Elle n'osa pas l'embrasser. Je remarquai d'ailleurs que le visage de grand-mère était devenu dur et indifférent. Catherine avait dû le remarquer aussi.

J'allumai une petite veilleuse et je dis à père :

— Elle ne donne aucun travail, tu vois. Il va être minuit, couche-toi. Ce n'est pas la peine que nous nous fatiguions tous les deux en même temps. Va dormir, tu me remplaceras demain matin. Et dors tranquille. S'il y avait quoi que ce soit, je te réveillerais.

Je m'assis près du lit. Elle avait toujours les yeux fermés, mais elle ne dormait pas. Ses lèvres bougeaient sur des formes de mots insonores. A un moment donné, elle prononça distinctement : « Oui. » Après, ses lèvres ne bougèrent plus, mais frémirent. Longtemps après, peut-être une heure, elle appela à plusieurs reprises madame Picolet. C'était quelqu'un que je ne connaissais pas. Elle eut l'air de souffrir et fut tout de suite un peu plus agitée. Elle soupira, ouvrit les yeux et les referma. Elle appela « Angelo! », qui est mon prénom.

— Oui, dis-je, je suis là.

Je me dressai et me penchai sur elle.

— Donne-moi, dit-elle, donne-moi, donne-moi...

— Quoi, grand-mère, qu'est-ce que tu veux que je te donne?

Sa main cherchait sur la couverture. Je lui pris la main. Elle parut satisfaite. J'entendis sonner cinq heures à un clocher loin dans la ville. (C'est une sensation étrange d'entendre sonner l'heure à un clocher, la nuit, dans une grande ville silencieuse.) Elle était cependant très calme. Je lui dis :

— Veux-tu un bonbon?

Je vis qu'elle faisait un énorme effort pour comprendre ce que je venais de dire. Je sentis comme une secousse électrique dans sa main qui repoussa la mienne. Elle ouvrit les yeux.

— Ah! oui, dit-elle d'un air égaré, les bonbons. C'est vrai!

J'en pris un que j'approchai de sa bouche. Elle serra les lèvres et le refusa. Je vis une grosse larme rouler sur sa joue. Je l'embrassai. Elle pleurnicha contre ma joue comme une petite fille, d'une façon si puérile et si charmante que j'en fus entièrement rassuré.

— Donne-moi... donne-moi... donne-moi, dit-elle brusquement.

— Quoi?

— La canne, dit-elle, la canne!

Je la lui donnai. Elle frappa un grand coup au hasard, dans l'air. J'eus juste le temps de l'arrêter au vol : elle allait écraser la veilleuse. Je tenais la canne qu'elle essayait encore de frapper. Je la lui enlevai des mains. (Je la lui arrachai des mains. Oui : arrachai. Je me sens encore en train d'employer la force, ma force, avec ma jeunesse, pour décrocher ces pauvres doigts qui cédèrent tout de suite; et pourquoi? Pour une veilleuse!)

— Je te supplie, dit-elle, je te supplie...

Et je dis « Non ! » Ah! quel remords! Elle se détourna de moi. Sa tête glissa lourdement. Je fus envahi de nouveau du vertige de velours. Je cherchai son poignet. Plus de pouls. J'essayai de relever sa tête. Très lourde. Sa bouche s'ouvrait et se fermait sans bruit. Je me dis : « Elle meurt! » Il me sembla que je devais courir n'importe où. Mais je ne lâchais pas son bras ni sa tête que je soutenais de l'autre main. Et mon vertige cessa. Je me dis : « Elle meurt, sans souffrance. Il faut bénir le Ciel. Reste là. N'appelle pas. » Elle ouvrit encore une fois la bouche.

J'entendis passer sur notre trottoir un ouvrier qui s'en allait au travail. Elle était encore tiède dans mes mains. Je collai mon oreille à sa bouche. J'allai ensuite réveiller mon père et je lui dis : « Grand-mère est morte! »

JEAN GIONO

FIN

A LA DÉCOUVERTE DU R.P.F.

Entretiens avec A. Malraux, J. Soustelle, G. Palewski et A. Diethelm

« Mes impressions personnelles et directes me donnent à penser que le gaullisme est un mouvement non encore cristallisé, qui ne saurait être défini parce qu'il est dans la phase où il recherche sa propre définition.

» ... Le gaullisme est encore fluide, dans son organisation comme dans sa direction. Aussi des événements à venir pourraient-ils bien dicter la conclusion : circonstances de la prise du pouvoir, luttes internes pour l'influence qui se produiront lorsque le pouvoir sera consolidé, choix des dirigeants.

» Il est en outre un aspect du gaullisme qui présente à mes yeux un intérêt majeur : c'est la seule réalité politique authentiquement *nouvelle* depuis Hitler. Elle a pris naissance en France. Mais si cette réalité nouvelle reste nouvelle et s'avère capable de rompre l'actuel dilemme entre le capitalisme traditionnel et le totalitarisme, alors elle ne saurait rester enfermée dans les frontières de la France. »

James Burnham, *Entretien avec Malraux.*

Il y a quelques mois, James Burnham est venu en France enquêter sur le gaullisme. Si l'on en juge par la citation que j'ai placée en tête de cette étude, ses conclusions ont été prudentes. Le R.P.F. serait-il comparable à ces auberges espagnoles où l'on trouve surtout ce qu'on y apporte? Mes propres observations ne m'ont pas amené à une telle conclusion. Mais ce n'est pas à tort que l'essayiste américain parle de non-cristallisation, de fluidité. Et cela n'est pas sans créer certaines difficultés à l'enquêteur.

On n'attachera pas trop d'importance à la réflexion de Burnham

selon laquelle les circonstances d'une prise de pouvoir pourraient donner sa figure définitive au mouvement. Éventuellement le déformer, le faire dévier ? Burnham se réfère là à une loi générale de l'action politique, de l'histoire. Cette loi n'est nullement particulière au R.P.F., mais s'applique à tout mouvement révolutionnaire. Le fait que le R.P.F. vise au pouvoir ne suffirait pas à le caractériser comme un mouvement révolutionnaire. Il est révolutionnaire d'abord parce qu'il proclame la nécessité de rompre avec le cadre existant. Ce qui fatalement élimine de ses rangs les personnes disposées à s'accommoder du cadre existant, à y trouver leurs aises. Dans la première phase, celle de sa création, il semble que le R.P.F. se soit surtout concrétisé autour de la position critique. Le mouvement entre maintenant dans une seconde phase, que j'appellerai de prise de conscience et qui présente un champ d'études beaucoup plus intéressant.

Le R.P.F. ne veut pas être un parti, il entend transcender la notion de parti. Disons donc qu'il est une formation politique. Est-ce une loi inéluctable des formations politiques qu'elles oscilleraient toujours entre l'opportunisme et le dogmatisme ? Avant guerre, l'opportunisme était maître ; depuis la guerre, les partis sont dogmatiques. Ils ne sont pas à la recherche de leur vérité, ils la possèdent, stricte et indéformable, pourtant sujette à la nécessité de composer avec les vérités antagonistes auxquelles on ne peut pas tordre le cou. Par opposition le R.P.F. se trouve dans cet âge heureux et sympathique où l'on est animé par l'esprit de recherche. S'il garde cette qualité, s'il sait se préserver du dogmatisme, il aura au moins le mérite de faire passer dans la vie politique française, en proie aux scléroses, aux fossilisations, un grand courant d'air frais. En proclamant que le R.P.F. avait le respect de ces « familles spirituelles » dont la diversité est caractéristique de la France, le général de Gaulle a situé son mouvement en dehors de tout dogmatisme idéologique. Mais quel sens y aurait-il à créer un mouvement politique si on ne croyait pas qu'il y a un objectif à atteindre d'une part et que, d'autre part, cet objectif ne peut pas être atteint par les partis, voire même par les familles spirituelles existantes ?

La première difficulté que l'on rencontre lorsqu'on se propose de porter une appréciation sur le gaullisme consiste à trouver la réponse à cette question : quel est l'objectif ? Pour le général de Gaulle cela est assez évident, cela crève même les yeux, si on peut dire. Cela s'appelle le salut public. Mais cette évidence, il faut le reconnaître, peut n'être pas évidente pour tout le monde. En 1940 la patrie était plus qu'en danger, elle gisait accablée, il fallait la libérer, la restaurer, lui redonner sa dignité. L'appel au salut public était clair. L'est-il autant aujourd'hui ? Bien sûr, le monde moderne est plein de périls, mais quel contrôle les Français ont-ils, après tout, sur des périls comme la bombe atomique ? Cherchons donc un peu à préciser le contenu de cette notion de salut public qui ne nous est pas à tous aussi familière qu'au général de Gaulle.

***

Avec André Malraux la conversation s'engage sur la crise du monde moderne. Nul plus que lui sans doute ne l'a vécue, cette crise du monde, de la civilisation, de l'homme. Vécue avec les ressources d'une intelligence supérieure et d'une sensibilité exacerbée. On a toujours tendance à croire que les romanciers sont pareils aux héros de leurs romans. Je me demande soudain s'il n'y a pas un écart considérable entre Malraux et ses personnages. Mais ce n'est pas cela que je suis venu lui demander. Et il me joue le mauvais tour de m'interroger sur mes travaux personnels, ce qui me prend au dépourvu. Mais je n'ai pas le temps de terminer une phrase assez confuse qu'il a déjà compris, qu'il est passé aux conséquences, aux implications. Le voilà lancé, domptant son propre bouillonnement intérieur en se promenant de long en large, fumant sans relâche, me submergeant sous des propos hachés. J'ai peine à m'adapter à la cadence ultra-rapide de cette pensée. Mais je ne quitterai pas Malraux sans emporter une petite clef qui va m'ouvrir les mystères du gaullisme.

Selon Malraux, toutes les structures sociales dont nous aurions pu être les héritiers paisibles sont en voie d'effondrement. Si on ne le sent pas, si on ne le croit pas, si on ne partage pas cette conviction, alors le gaullisme doit paraître tout simplement dépourvu de signification. Mais si on a conscience de ce processus d'effondrement, alors on peut se proposer d'y répondre par un grand effort de volonté, tendant à la mise au jour des structures nouvelles destinées à remplacer les anciennes.

— La volonté peut beaucoup, dit-il, mais il faut d'abord prendre conscience. Il y a des gens qui n'ont pas conscience que l'économie de 1850 n'existe plus. Je leur dis : je ne sais si l'on parviendrait à rétablir l'économie de 1850 ; mais rendez vous compte que ce serait plus difficile que d'établir les principes de l'économie de 1950.

— Vous avez dit à Burnham que l'Europe souffrait d'une crise de conscience comparable à celle qui marqua la fin du paganisme romain...

— On mesure la mauvaise conscience au fait que les privilèges cessent d'être tenus pour légitimes.

— C'est ce qui est arrivé à l'aristocratie française à la veille de la Révolution.

— Oui et c'est ce qui arrive à l'Europe d'aujourd'hui. Il n'y a plus que deux pays dans le monde où les privilèges soient acceptés comme légitimes, les États-Unis et la Russie. L'U.R.S.S. n'est pas, pour les Russes, une société sans classes, mais une société qui admet la légitimité des privilèges parce qu'elle admet, à tort ou à raison, qu'il y a égalité au départ.

— Est-ce que vous attribuez la force de propagation du gaullisme dans les masses au prestige des souvenirs de la Résistance ?

Si je demande cela, c'est que je ne puis simplement pas croire que les

milliers d'adhérents du R.P.F. soient mus par les rapprochements qu'on peut faire entre notre temps et la décadence de l'Empire romain.

— Je crois, répond Malraux, que l'influence exercée par les souvenirs, même glorieux, est importante, mais secondaire. Ce qui compte, c'est le futur. Je crois à l'existence, dans un vieux pays comme la France, d'un instinct national redevenu très puissant, auquel les communistes font d'ailleurs appel. Le plus obscur adhérent est un homme qui a conscience des forces de dissociation et de la nécessité de lutter contre elles, même s'il ne peut pas raisonner ce qu'il éprouve. Qu'est-ce que la France d'aujourd'hui? Un pays où aucun travail, du haut en bas, du manuel à l'intellectuel, n'a sa récompense, tandis que s'engraisse tout ce qui peut jouer un rôle d'intermédiaire. La France glisse vers un état social à l'orientale, à la chinoise. Le pays en a conscience. Qu'est-ce qu'un pays où il ne peut pas y avoir de défense nationale, pas de monnaie, pas de budget? Voilà les vérités tangibles qui amènent au R.P.F. sa clientèle.

— Je vois que le mobile national est très puissant chez vous, dis-je. Excusez l'indiscrétion de ma question, mais en a-t-il toujours été de même ou bien le choc ressenti au moment de la défaite est-il à l'origine?

Il a cette jolie réponse sensible.

— Les intellectuels sont-ils portés plus que d'autres à s'attacher à leur patrie quand elle est vulnérable?

***

A M. Soustelle, secrétaire général du R.P.F., je vais poser la même question : « A quoi attribuez-vous la force de propagation du R.P.F.? »

Il me répond d'une façon posée, réfléchie, lucide, en séparant bien ses propositions.

— Je crois, me dit M. Soustelle, que les gens sont lassés des formules où veulent les enfermer les partis. Ceux-ci passent leur temps à lancer des exclusives et ces exclusives ne mènent après tout qu'à des transactions, des compromis, des aménagements. Les gens sentent que nous sommes vraiment désireux de leur apporter autre chose. Je suis frappé du nombre d'adhésions qui nous viennent des milieux ouvriers. Beaucoup d'ouvriers sont désenchantés du communisme stalinien et sont portés à croire que Force Ouvrière n'est qu'une combinaison élaborée pour des fins politiques. Sur un autre plan, je constate aussi que depuis la libération l'opinion a pris conscience de l'importance du problème de l'Union française. Problème qu'on eût appelé autrefois colonial ou impérial. On sent que ce problème ne peut pas être résolu du point de vue des partis. Pas plus que les problèmes économiques ni ceux concernant la position internationale de la France.

M. Soustelle doit sa formation à l'École Normale. La guerre l'a arraché à l'archéologie, à l'anthropologie, pour le jeter dans la politique. Mais

il y garde, me semble-t-il, la démarche prudente, précautionneuse, de l'homme de science.

— Évidemment, notre premier objectif sera la réforme de la Constitution.

Je demande des précisions. Sans doute le général de Gaulle s'est-il expliqué sur cette question à Bayeux, mais j'avoue n'avoir pas parfaitement compris. Séparation des pouvoirs ? Je demande à M. Soustelle s'il s'agit d'instaurer un régime présidentiel, ou semi-présidentiel, semi-parlementaire.

— Il n'est pas question, me répond-il, d'un régime présidentiel à l'américaine. Les ministres seront responsables devant le Parlement. Toutefois, le Président devra, pour pouvoir exercer effectivement sa fonction, n'être pas seulement l'homme d'une Assemblée. Il devra être élu par un collège élargi, très représentatif, qui le mette véritablement au-dessus des partis. Et puis, le droit de dissolution devra pouvoir jouer. A tout régime il faut une légitimité. En démocratie, la légitimité c'est l'opinion publique, la majorité électorale. Il ne faut pas craindre de la consulter.

Je demande à M. Soustelle s'il n'est pas frappé par une sorte de décadence universelle de l'institution parlementaire.

— J'ai mesuré à Londres l'importance du rôle joué par le Parlement. Et cependant nous étions alors en temps de guerre. Dans notre régime actuel il n'y a plus ni Parlement ni Gouvernement. A force d'être censée s'occuper de tout, l'Assemblée ne s'occupe plus de rien. Elle passe son temps à adopter des lois qui sont des décrets.

— Il est vrai que l'Assemblée vient de discuter longuement des spécialités pharmaceutiques à fournir aux assurés sociaux.

— Ou du degré d'alcool des apéritifs. Mais elle n'intervient pas lorsqu'on décide une dévaluation monétaire, ou lorsqu'on change le statut de l'Indochine, ou pour définir en temps utile l'orientation de la politique étrangère. Nous ne sommes pas antiparlementaires, nous voulons rétablir le Parlement dans son importance et sa dignité. Le Parlement doit discuter des grandes questions et des grandes lignes. Plus il aborde les problèmes petitement, plus il risque de sombrer dans la démagogie.

***

M. Gaston Palewski me paraît avoir supporté avec robustesse, avec un grand fond d'optimisme et de sérénité intérieure, l'impopularité qui fut son partage. Cette épreuve semble de règle pour ceux qui ont été les confidents, les conseillers intimes des grands hommes. Si je me reporte à des souvenirs déjà antédiluviens, je revois un Palewski spirituel et sceptique, fait pour briller dans le monde, peut-être même un peu trop expert dans le maniement des impondérables. Mais l'homme que je retrouve est un croyant. La foi qui l'anime n'est pas austère ni sombre,

elle est confiante. Pour lui tout peut être sauvé, tout doit l'être. Pourquoi attendre, pourquoi différer les élections qui s'imposeront, pourquoi perdre du temps quand il s'agit de sauver le pays ? Notre conversation va éclairer ces affirmations.

— On nous accuse de ne pas être démocrates, me dit Gaston Palewski. Je tiens que nous représentons au contraire la dernière chance de la démocratie. Ce n'est pas défendre la démocratie que de s'obstiner à ne l'envisager que sous des formes qui la condamnent à l'échec. Si nous voulons que l'État soit fort, c'est pour que l'individu soit libre. Naturellement, dans cette entreprise, nous avons contre nous tous les groupements, toutes les féodalités qui dévorent l'État et oppriment l'individu.

» A vrai dire, la tâche est immense. Restaurer l'individu, l'État, amener la nation à s'intégrer aux organisations élargies que réclame le monde moderne... Tenez, c'est peut-être là l'aspect le plus saisissant, le plus décisif de la tâche. Celui que nous pourrions examiner en premier.

— Volontiers. J'ai constaté avec beaucoup de satisfaction que la Fédération européenne constitue une pièce maîtresse de vos conceptions. Toutefois, je remarque que vous n'avez pas le monopole de cette attitude. L'idée fédéraliste est si bien sortie du domaine de la pure spéculation intellectuelle qu'on juge maintenant à propos, de tous les côtés, de s'en réclamer.

— Sans doute. Mais en nous réclamant de la Fédération européenne, nous proclamons, nous, ce qui est l'essence même de notre conception de la France. S'agit-il d'une chimère de grandeur ? Pas du tout ; mais de la simple réalisation des nécessités qu'impose notre situation géographique, économique, stratégique, ainsi que le caractère social de notre pays : ne sommes-nous pas une nation de cadres ?

» C'est pourquoi le général de Gaulle, premier chef d'État « européen », a lancé, dès 1944, l'idée de Fédération européenne. C'est pourquoi il a convié, dès 44, d'autres chefs d'États voisins de la France à commencer avec elle « les études et négociations nécessaires ».

N'oublions pas non plus qu'il a mis au monde une autre fédération : l'Union française, qui sera la fédération, autour de la France, de nos territoires coloniaux. Or, toute fédération, qu'elle s'appelle U.R.S.S. ou États-Unis d'Amérique, postule au centre un pouvoir très fort régissant les aspects fédéraux de la politique, tandis qu'une large décentralisation permet une gestion autonome des intérêts locaux.

— Mais croyez-vous, reprend Palewski, que la forme d'État que nous connaissons, que le mode de gouvernement que nous voyons fonctionner, ait la capacité voulue pour mener les affaires dans une société à structure fédérale ? Assurément non. A la rigueur, dans des temps paisibles, dans un pays unifié de longue date, appuyé sur la tradition et la vitesse acquise, on peut se contenter d'un système de gouvernement reposant sur la négociation, la transaction, le compromis. Mais s'il s'agit d'un monde en fusion, en devenir, ce n'est plus possible.

— Je me souviens, dis-je, d'un mot de M. Capitant à la tribune de la Constituante. Il comparaît le gouvernement issu du régime des partis à une sorte de Congrès de Vienne, délibérant à perte de vue avec lui-même.

— C'est cela. Vous ne pouvez pas imaginer l'Union française, ni une Fédération européenne, régie par une sorte de Congrès de Vienne, par des superpositions de Congrès de Vienne. Cela ne pourrait absolument pas marcher.

Si l'on veut fédérer, c'est-à-dire préparer ce qui sera, tout en défendant ce qui est, il faut qu'au début et à la fin il y ait non pas la palabre, mais l'action.

— Oui, dis-je, nous vivons une époque de transition. Mais nous voyons surtout le désordre qu'elle engendre. Ce désordre est partout. Il est plus facile de le constater que d'en sortir.

— C'est ici, me répond Palewski, qu'intervient la nécessité historique du grand homme. Nous périssons de ne pas vouloir reconnaître cette nécessité. Vous remarquerez que toute la politique française tourne autour de cette conception négative : agir contre le général de Gaulle. La démocratie consiste-t-elle à choisir librement les meilleurs ou à les exclure? Tout est là. On me dit : « Pouvoir personnel, dictature, culte du chef ». Alors, sous prétexte qu'il y a eu des dictateurs, le monde doit-il être mené par la phobie des hommes supérieurs? Que sont les dictateurs sinon de faux grands hommes qui ont raté leur affaire, déchaîné des catastrophes? L'existence des faux grands hommes doit-elle nous conduire à l'élimination des vrais? Car on ne peut pas se passer de figures représentatives, symboliques, en lesquelles s'incarne une volonté, un esprit. La IIIe République a-t-elle été moins républicaine pour avoir eu Gambetta, Ferry, Clemenceau? C'est toujours un homme qui représente un moment de l'Histoire. L'Angleterre et l'Amérique n'ont pas à rougir d'avoir eu Churchill, Roosevelt, bien que les nécessités du temps de guerre les aient contraints bien souvent à assumer seuls les responsabilités décisives. L'Histoire ne se fait pas contre les grands hommes. Elle ne peut se faire qu'avec eux.

***

Dans le cadre du R.P.F., M. Diethelm s'occupe plus particulièrement des problèmes économiques, sociaux, financiers.

— En 1913, me dit-il, les dépenses budgétaires étaient de l'ordre de 4 milliards et demi de francs. En 1938, elles ont atteint 63 milliards. Que signifient ces chiffres en monnaie d'aujourd'hui? On peut discuter du coefficient à leur appliquer. Je crois raisonnable de dire que, ramenée en francs de 1948, la marche de l'État coûtait 450 milliards en 1913, 700 en 1938. Mais nous nous apprêtons à dépenser cette année environ 1 200 milliards. Voilà l'origine du mal, la plaie à laquelle le fer rouge doit être appliqué. Est-ce facile? Non, ce n'est pas facile. C'est justement

parce que ce n'est pas facile que cela ne peut pas être fait dans le système actuel. Seul un gouvernement appuyé sur une majorité incontestable pourrait s'attaquer à une pareille tâche.

Formé par l'Inspectorat des Finances, M. Diethelm me fait l'effet d'un homme qui ne croit pas aux miracles. Il se réclame volontiers du bon sens. La conversation est avec lui beaucoup moins philosophique qu'avec Malraux ou Palewski. Et pourtant, je vais me rendre compte que ces hommes divers sont animés par des convictions communes. Malraux ne m'a-t-il pas dit que ce qui caractérise l'époque c'est le mensonge, l'imposture? M. Diethelm déclare qu'il faut s'affranchir des fictions qui nous oppressent et considérer le réel.

— Monsieur le Ministre, que pensez-vous du planisme? N'est-ce pas, dans une certaine mesure, une nécessité?

— Le planisme est inévitable en temps de guerre. Il peut aussi constituer le moyen de réaliser certains objectifs qu'on n'atteindrait pas autrement. Je ne dis pas qu'il ne puisse pas y avoir un bon planisme. Mais je dis que dans le cas particulier de la France il s'agit d'une affaire manquée. Irrémédiablement manquée. Les causes sont multiples : l'occupation, Vichy, les conditions de la libération, certaines illusions aussi. Quoi qu'il en soit des causes, nous devons nous mettre en face du réel. C'est totalement manqué. Donc il faut faire table rase et retrouver une base de départ solide en laissant se reformer un équilibre économique spontané. Il sera ce qu'il sera, mais le retour à la sincérité s'impose en premier lieu. Après, on verra.

Nous parlons des nationalisations.

— Il faut sortir de la fiction qui consiste à croire que les entreprises nationalisées sont gérées, parce qu'on a mis à leur tête des conseils d'administration. Ces conseils sont incapables de rien gérer. Il faudra créer des directions efficaces avec, si l'on veut, des conseils de surveillance.

— Vous touchez là, Monsieur le Ministre, un des grands problèmes que pose l'organisation de la production dans les sociétés modernes. C'est presque le problème abordé par Burnham dans sa *Révolution Directoriale*. Devons-nous croire à la décadence des conseils d'administration, censés représenter des actionnaires, et à la montée des techniciens-directeurs?

— Tout le monde sait que les conseils d'administration sont de moins en moins représentatifs des actionnaires. Ceci pour le secteur privé. Que penser, dans le secteur public, d'administrateurs qui sont supposés représenter les usagers! Il faut reprendre pied dans le réel.

***

Ces conversations, que j'ai dû beaucoup trop résumer, m'ont paru riches en enseignements. Elles nous permettent de dégager ce que j'appellerai le postulat du gaullisme. A savoir que nous vivons dans un monde

où les institutions sont vieillies et ne recouvrent plus les réalités. Ainsi il est probable que la nécessité économique imposera tôt ou tard aux nations moyennes de s'agréger en ensembles régionaux élargis. Nous nous doutons que ces ensembles élargis, ou leurs éléments constitutifs, ne pourront pas se régir exactement comme les entités nationales constituées du temps des diligences. Mais, d'autre part, nous ne disposons pas des éléments d'appréciation qui nous permettraient dès à présent d'établir les lois de la cité future.

C'est pour cela qu'il est important de se guider suivant une philosophie, une inspiration bien établie. On aime beaucoup, au R.P.F., parler d'objectifs. On y répète volontiers qu'il faut avoir des objectifs plutôt qu'un programme. J'aimerais mieux pour ma part une autre terminologie. Mais peut-être les idéaux, les principes, appartiennent-ils à une terminologie dévaluée?

En tout cas je crois apercevoir bien clairement le principe directeur, inspirateur, du R.P.F. Il s'exprime dans la maxime : « L'État fort, des individus libres. » C'est un idéal libérateur, qui ainsi s'apparente à celui de la Résistance. Il s'agissait alors de libération nationale. Il s'agit aujourd'hui d'une double libération, celle de l'individu, celle de l'État, l'une étant la condition de l'autre.

La première observation qu'on fera est que cette philosophie implique une rupture avec une tradition bien établie qui a cherché le salut de l'individu dans la direction opposée : la faiblesse du gouvernement, son impuissance, sa division. Et cette tradition est fortement identifiée, en France, avec l'idée républicaine. D'après elle un gouvernement fort serait toujours oppressif, il ne peut pas y avoir de bon gouvernement.

En prenant le contrepied de ces idées, le R.P.F. recherche une transformation révolutionnaire de la conscience sociale. Mais je vois, personnellement, deux raisons de supposer qu'il pourrait bien avoir l'avenir pour lui. La première tient à la décadence du message anarchisant, dans une société éprise de réalisations techniques. L'homme d'aujourd'hui réclame de l'efficacité. Il s'avise qu'un désordre anarchique, loin de le libérer, le place sous une tyrannie nouvelle et multiforme.

La seconde raison, c'est que la conception anarchisante de la République est très spéciale à la France, où la République n'a pu s'affirmer que dans une lutte prolongée avec le principe d'autorité d'ancien régime. Un Américain, un Anglais, ne croient nullement que leurs gouvernements sont des machines à fabriquer du despotisme, ils y voient au contraire un pouvoir protecteur. Il est possible que les Français de demain évoluent vers ce point de vue à mesure que s'estomperont dans le passé les souvenirs de la lutte contre l'ancien régime.

Malgré cela, on reste frappé de la difficulté de la tâche que s'assigne le R.P.F. et des incompréhensions fatales qu'elle suscitera. Chose curieuse, les militants du R.P.F. avec lesquels j'ai eu l'occasion de m'entretenir, soit à l'occasion de cet article, soit autrement, ne m'ont jamais

paru avoir conscience de la profondeur des malentendus que leur conception peut créer, ni même de l'existence de ces malentendus. Ils sont profondément peinés et choqués quand leurs adversaires les traitent de réactionnaires et de fascistes, ou leur disent tout simplement qu'ils ne sont pas républicains. Ce genre de reproches leur paraît odieux et injustifiable. Le général de Gaulle n'a-t-il pas combattu le fascisme, rétabli la République et consterné la réaction? C'est vrai, mais il est vrai aussi que nous avons pris l'habitude d'associer République et liberté avec gouvernement faible, et que lorsqu'on nous convie à les associer avec gouvernement fort on nous demande de retourner nos habitudes mentales. S'il m'est permis de glisser ici une réflexion d'ordre personnel je dirais volontiers : « Vous voulez que l'État soit fort? Bien. Jurez donc de le rendre honnête... »

Mais cédons à nouveau la parole à Malraux :

— Voici ce que j'ai dit à Burnham : « Le vrai libéralisme dans l'ordre spirituel n'exclut pas la volonté, il est fondé sur elle. » D'autre part, chercher aujourd'hui la protection de la liberté par une structure politique du type soi-disant libéral — c'est-à-dire habituellement opportuniste et à mes yeux liée au XIXe siècle — me paraît pure folie. Cette sorte de libéralisme politique ne mène qu'à des Fronts nationaux, c'est-à-dire à la confusion. Il ne peut pas y avoir de *fair play* dans des alliances entre libéraux et communistes.

» Chaque époque a son type d'homme. Je crois que nous allons vers un type d'homme nouveau qui combinera l'énergie militante de l'homme d'action avec le maximum d'affranchissement intellectuel et culturel. Vers une sorte de héros libéral. Naturellement ceci est peut-être un mythe, en tout cas une vue personnelle.

***

J'aimerais terminer cet article sur cet aperçu où Malraux sans doute redevient romancier. Les romanciers se trompent quelquefois, mais quelquefois aussi leur vision particulière perce le mystère de l'Histoire.

Est-il besoin d'ajouter qu'il ne saurait y avoir de R.P.F. sans de Gaulle? Il est certain que la France souffre depuis quelques lustres d'une éclipse des notions d'intérêt général, de bien public. Et dans la mesure où de telles notions entrent en décadence elles ne peuvent reprendre leur éclat que si un homme réussit à les incarner, à leur servir de vivant symbole. Poincaré, en son temps, a pu offrir à ses concitoyens un semblable symbole. C'est aujourd'hui à de Gaulle qu'est échu ce flambeau. Du moins c'est ce qu'on pense au R. P. F., avec l'assurance que la majorité du pays ne peut manquer de partager cette conviction.

BERTRAND DE LA SALLE

SADE L'INHUMAIN

Il paraît que le marquis de Sade, incompris et calomnié jusqu'à nos jours, est un grand écrivain et surtout un grand esprit qui va « dominer » le XXe siècle. Il convient donc de le mettre à son rang, le premier, et de faire connaître son génie visionnaire. M. Jean Paulhan, ironique sourcier, s'y emploie. M. Klossowski lui consacre un livre fraternel, *Sade, mon Prochain.* Dans les *Temps Modernes*, M. Maurice Blanchot écrit à son sujet une lucide étude. M. Maurice Nadeau publie un recueil de morceaux choisis [1], qu'il fait précéder d'un essai fort intelligent où il examine avec un mélange de « respect » et de répulsion, la figure et l'œuvre du Réprouvé.

Enfermé pendant des années dans une forteresse, puis dans une maison de fous, Sade excita l'horreur de ses contemporains. La postérité tint également sous clef cet énergumène (ou ce prophète) : ses ouvrages ont été mis à plusieurs reprises au pilon et ce qu'il en reste demeure enfoui dans l' « enfer » de la Bibliothèque nationale, avec défense de s'en approcher. Il ne subsiste de lui, outre une notoriété infamante, qu'un mot, le « sadisme » qui, d'ailleurs restreint sa pensée. Taine l'appelle le « professeur du crime », un autre critique le traite d' « abominable scélérat ».

Cependant Sainte-Beuve juge que Sade est « un des plus grands inspirateurs de nos modernes » ; Swinburne prédit qu'on lui élèvera des statues. M. Nadeau assure que ses livres se trouvaient au chevet (ce qui est peut-être exagéré) de Lamartine et (ce qui est plus vraisemblable) de Baudelaire, Lautréamont, Dostoïewski et Kafka. Aujourd'hui M. André Breton et ses amis glorifient son « génie poétique » et reconnaissent en lui un précurseur.

Pourquoi donc cette œuvre marquée au fer rouge hante-t-elle soudain nos contemporains au point de susciter sans cesse de nouvelles exégèses ?

1. Editions de la Jeune Parque.

Pour M. Breton, nous dit M. Nadeau, Sade est l'homme libre typique ; pour M. Paulhan, c'est un masochiste qui avait besoin d'être emprisonné afin de se sentir libre. M. Nadeau lui-même voit chez Sade une « logique souterraine » qui aboutit à un nouveau mythe, celui de l'homme moderne.

Ainsi prévenus, considérons un instant ce mystérieux, ce redoutable personnage.

***

Au premier abord, Sade peut se définir : un philosophe pornographe et un apologiste du crime. Et cela n'est pas pour nous effrayer car l'obscénité a pris pour nous, au delà de son aspect scandaleux, une valeur de révélation, et le meurtre nous a été rendu familier par l'histoire contemporaine. Mais Sade signifie bien davantage. Selon lui, le stupre et l'assassinat témoignent de notre volonté d'absolu ; ils nous libèrent et nous accomplissent, ils nous permettent d'atteindre, au delà du personnel, du social, du spirituel, à la vérité dernière de l'homme. Détruire affranchit et fait connaître.

Pour Sade tout être a le droit et le devoir de satisfaire intégralement ses instincts, surtout ceux qu'on a l'habitude de nommer les « pires ». Il nous faut jouir par n'importe quel moyen, égoïstement et férocement, sans tenir compte des conséquences. A l'appui de ce principe, Sade tantôt invoque les injonctions de la nature, tantôt — car il ne cesse de se contredire — il récuse celle-ci et en appelle à l'imagination créatrice.

Nulle borne à son audace. Avec un mélange de frénésie et d'inflexible froideur, il préconise, outre, bien entendu, un athéisme radical, la luxure sous toutes ses formes, y compris les perversités, l'assassinat, individuel ou en masse et même l'anthropophagie. Faire souffrir moralement, torturer les chairs, exterminer enfin, vous procure le bonheur. Associer la cruauté physique à la volupté, c'est redoubler celle-ci : la mort du partenaire provoque un suprême délice. Sade va jusqu'à recommander de posséder physiquement des cadavres. Et ces déchaînements érotiques ou meurtriers s'accompagnent dans ses livres de jurons et d'insultes, de cris et de plaintes. On y assiste à des accouplements qui sont autant de viols, on y patauge dans le sang parmi des corps déchiquetés, on y respire une atmosphère d'angoisse et d'épouvante [1].

Cependant cette mise en scène théâtrale de la lubricité et du crime, si elle donne d'abord à penser, éveille à la longue quelque méfiance. Un paroxysme poussé à l'extravagance incite à contredire. Il y a là, remarque-t-on, moins de passion que de monomanie. Et puis, entre un style pompeux, un dogmatisme solennel et les crudités de certains

1. Dans l'anthologie qu'il édite M. Nadeau n'hésite pas à reproduire des pages fort scabreuses, mais il nous avertit qu'il est impossible de publier même des fragments des 120 *Journées de Sodome*.

termes, la bestialité de certaines postures, le contraste est si vif que — j'en demande pardon aux thuriféraires du marquis — il en résulte des effets soudain cocasses. Il est également difficile de prendre au sérieux, par exemple, le mirifique règlement que Sade rédige pour des lupanars de son invention — des « temples de Vénus » dit-il — ou les statuts qu'il dresse pour sa *Société des Amis du Crime*. L'outrance, même féroce ou lascive, devient fatalement humoristique.

Sade prétend nous offrir la liberté et la puissance. Très bien, mais ce qui infirme sa méthode, c'est qu'elle apparaît d'emblée irréalisable. Ses héros, Juliette ou Judith, Dolmancé ou Minsky, figures à la fois monstrueuses et rudimentaires, sont tellement exceptionnels, tellement anormaux, de par leurs conditions d'existence ou les caractéristiques de leurs personnes, que nous ne croyons pas en eux. Leur cas est si singulier, hors de toute mesure commune, qu'il ne peut vraiment nous persuader. Et s'ils nous sont présentés seulement à titre de modèles symboliques, de prototypes, nous ne saurions pratiquement imiter leur exemple. Il est impossible, en effet, pour vous ou pour moi, qui ne sommes pas des êtres fictifs tirant de l'imaginaire leur toute-puissance, d'abuser sans fin de créatures docilement consentantes, de les martyriser, de les tuer, sans jamais souffrir de scrupules, de dégoûts, de remords (ni des conséquences physiques de pareils excès !) Il nous paraît également impossible de commettre d'innombrables crimes et de ne jamais encourir aucune sanction pénale. Alors, que vaut une doctrine dont les postulats sont à ce point invraisemblables et qui, par définition, ne peut s'universaliser ?

Si toutefois on admet ces prémices afin de voir comment et jusqu'où Sade déroule sa théorie, on est heurté ensuite, en cours de lecture, par toutes sortes d'affirmations gratuites, d'illogismes et d'invraisemblances. Par exemple, n'est-il pas surprenant pour un athée, de blasphémer ? Ou de se flatter de ses « vices » quand on nie la morale ; ou, pour un révolutionnaire, de traiter le peuple de « classe abjecte » ?

Une invraisemblance majeure encore du système tient à son ignorance, à son refus d'autrui. Aux yeux de Sade, l'Autre — je n'ose dire le prochain — n'existe pas, sauf comme instrument de jouissance et objet à détruire. Or l'Autre n'est jamais inerte, virtuel à ce point. Il réagit, il m'interpelle, il m'attaque. Peut-être sera-ce lui, et non pas moi, l'assassin. Sade répond qu'alors je connaîtrai, comme victime, d'indicibles plaisirs. Réponse qui n'est qu'une défaite.

En supprimant son semblable Sade croit donc assurer à l'homme la liberté et la puissance. Mais qu'est-ce qu'une puissance qui s'exercera désormais sur rien ? Qu'est-ce qu'une liberté qui perd les motifs de s'employer ? Nier la nature, Dieu, le prochain, ce n'est pas en quelque sorte s'enrichir de leurs dépouilles, s'affirmer et se grandir du fait de leur disparition; c'est aboutir à une solitude totale, à une espèce de paysage

lunaire où la raréfaction de l'air ne permet plus de respirer. Solitude qui est d'ailleurs à l'image du cachot et du cabanon où Sade a écoulé une partie de son existence. Solitude qui n'est pas affranchissement mais captivité où l'homme s'étiole et meurt.

M. Blanchot, lui, voit dans cette conquête de l'unicité obtenue à coups de suppressions l'affirmation d'une transcendance et l'originalité suprême de Sade. Mais cette transcendance est sans objet puisque l'univers est préalablement vidé. D'autre part le processus de destruction inventé par Sade n'a pas de raison de s'arrêter ; il poursuit sa course logique, dissociant jusqu'à l'individu qui l'a mis en mouvement. Sa conclusion fatale est de perfectionner l'assassinat par le suicide.

De même que l'excès du stupre et du crime rend les romans de Sade incroyables, de même sa doctrine, malgré sa rigueur de surface, son argumentation pressante n'engrène pas sur le réel. C'est un illuminisme macabre et libidineux, une suite de vues de l'esprit, arbitraires et contradictoires, certes chargées d'une atroce grandeur, d'une poésie sinistre. Dans sa ferveur exaspérée Sade apparaît alors non plus comme un érotomane sanguinaire mais comme un idéaliste à rebours, un mystique noir, un théoricien délirant, combinant des schémas et s'excitant sur des concepts.

***

Cependant, compte tenu de sa déraison, Sade intéresse, il renseigne, à la façon, dirai-je, d'une curiosité tératologique. L'homme qu'il dessine d'une main fiévreuse, dépourvu de toute influence héréditaire, de toute éducation morale, de toute spiritualité, évadé de tout cadre social, réduit à des obsessions érotiques et meurtrières, n'est pas vrai, mais on peut réfléchir sur ce personnage abstrait, algébrique, comme les mathématiciens raisonnent sur des géométries non-euclidiennes.

Et peut-être ce monstre mécanique, cet automate à la Vaucanson pourrait-il servir à démontrer le contraire de ce que son auteur prétend prouver et illustrer alors l'impuissance et l'asservissement de l'homme. A l'intérieur de Sade, un anti-Sade est dissimulé, et peut-être le plus tragique de l'œuvre naît-il de cette antinomie secrète, inavouée.

Vous êtes bien optimiste, m'objectera-t-on, de contester la leçon de Sade. Elle vaut comme préfiguration. Sa frénésie destructrice annonce les temps modernes, et ce que vous jugez impossible s'est accompli, en d'autres formes, sous nos yeux.

Assurément le mépris total d'autrui, la torture et la terreur, le despotisme impitoyable, les massacres sont devenus terriblement actuels. Mais, à la différence de ce que soutient Sade, ces forfaits, loin d'être tenus pour exemplaires, éveillent la réprobation. La glorification du mal

semble heureusement encore scandaleuse. Je ne le dis pas au nom de la morale courante, des conformismes sociaux, mais au nom de l'humain.

Et je m'étonne du ton adopté par ses panégyristes. Éblouis par leur découverte on les voit saisis d'une admiration qui gagnerait à se nuancer de réserves plus catégoriques. Publier Sade, le commenter avec faveur, en faire comme M. Blanchot un prophète et déclarer « que les esprits les plus hardis des siècles à venir vont mettre toute leur audace à réaffirmer » ses thèmes, c'est répandre son influence et lui donner une force probante, c'est contribuer à la dégénérescence d'une civilisation où apparaissent tant d'inquiétants symptômes. Il me paraît plus juste d'interpréter l'œuvre de Sade non comme un enseignement à suivre, mais comme une mise en garde à méditer.

ROBERT DE TRAZ.

LA CHIRURGIE D'AUJOURD'HUI

On entend souvent parler des « progrès de la Chirurgie », que certains opposent, d'ailleurs injustement, à une prétendue « stagnation de la Médecine ». Il convient de rendre à chacune de ces disciplines autrefois rivales, aujourd'hui de plus en plus étroitement associées, ce qui lui est dû. La Chirurgie a fait depuis quelques années d'incontestables progrès, mais on pourrait dire sans paradoxe qu'elle ne le doit que pour une très faible part à elle-même. La technique chirurgicale n'a pas varié dans ses grandes lignes ; le chirurgien, comme jadis, coupe, lie, enlève, suture, recoud, et confie à la Nature le soin de parfaire son travail, grâce à ces merveilleux processus de cicatrisation sans lesquels il n'y aurait pas de chirurgie possible. Mais la Chirurgie a su habilement utiliser les acquisitions nouvelles de ce qu'on nomme vaguement la « Médecine », c'est-à-dire entre autres les sciences biologiques, la physiologie, la médecine expérimentale, la thérapeutique médicale.

Indiquer en quoi consistent et à quoi sont dus ces progrès ; délimiter la place de la Chirurgie française dans ce magnifique effort ; dénoncer les raisons de certains retards de notre pays dans ce domaine : tels sont les buts de cet article, qui a pour seule excuse de s'adresser à toutes les catégories de lecteurs ; car ne sommes-nous pas tous des candidats éventuels à la Chirurgie ?

***

C'est un des rares avantages de nos guerres périodiques que d'accroître l'expérience et l'audace des chirurgiens. La chirurgie actuelle est aussi différente de la chirurgie d'entre-deux guerres que celle-ci l'était de la chirurgie d'avant 1914. Elle a étendu ses possibilités en deux sens :

— vers une plus grande sécurité des interventions déjà anciennement pratiquées et une plus grande simplicité de leurs suites opératoires;

— vers la conquête de nouveaux territoires encore peu ou pas explorés: ce qui est particulièrement sensible dans la chirurgie thoracique, réparatrice, et du cancer.

Donc progrès double : par amélioration des méthodes antérieures, par extension d'un « espace vital » jusque-là nettement délimité.

Ces progrès n'ont été possibles que par une meilleure *préparation des opérés*, les perfectionnements de l'*anesthésie*, l'introduction dans la pratique chirurgicale de la *réanimation*, et enfin une étude plus précise de ce que le professeur Leriche a appelé la *maladie post-opératoire*. Il est juste d'insister d'abord sur ces bases essentielles.

De tous temps, la *préparation des opérés* a comporté un *bilan* complet du malade, c'est-à-dire l'étude attentive du fonctionnement de son cœur, de ses poumons, de ses reins, etc., bilan sanctionné par la mise en œuvre de moyens adéquats pour remédier aux déficits éventuels. Le progrès dans ce domaine a néanmoins été sensible dans ces dernières années; d'une part, grâce à l'amélioration des moyens d'investigation, à la finesse et à la précision toujours plus grandes des analyses chimiques; d'autre part, grâce aux moyens thérapeutiques utilisés : mise au point de régimes pré-opératoires efficaces, vitaminothérapie, transfusions de sang, et surtout armes anti-infectieuses puissantes, sous forme de sulfamides et de pénicilline. La préparation opératoire ainsi conçue peut demander deux à trois semaines; mais le patient, quoique souvent rétif, regagnera largement le temps perdu (en apparence), par la simplicité des suites et la rapidité de sa guérison.

L'*anesthésie moderne* est devenue très complexe. Elle comporte trois modes principaux, que l'on peut associer : l'anesthésie générale par voie intraveineuse, l'anesthésie générale par inhalation, la rachi-anesthésie.

Le produit utilisé par voie intraveineuse est le pentothal, découverte qui date des années précédant la dernière guerre. Dans le temps de compter jusqu'à vingt ou trente, le futur opéré, qui a à peine senti une fine piqûre, s'endort d'un sommeil si naturel qu'il est parfois précédé de bâillements. On peut se contenter du pentothal pour certaines interventions. Mais la grande chirurgie nécessite habituellement l'anesthésie par inhalation. Toutefois le masque, tant redouté par certains malades, peut être mis en place après que le sommeil a déjà été obtenu par l'injection intraveineuse. Dès lors le principal intéressé n'a plus conscience des soins multiples dont il va être l'objet. Les appareils à anesthésie d'aujourd'hui sont de véritables *machines*, pourvues d'un jeu d'obus, de robinets, tuyaux, manomètres, qui en rendent la manœuvre impossible aux novices. Le produit employé est tantôt l'éther, tantôt le protoxyde d'azote, le cyclopropane, etc. Mais l'essentiel est que la machine en permet le mélange intime avec les fortes quantités d'oxygène nécessaires au fonctionnement normal de l'organisme malgré le sommeil artificiel. D'ailleurs l'anesthé-

siste prend à intervalles réguliers la tension artérielle, au moyen d'un brassard fixé en permanence au bras de l'opéré ; il surveille le pouls, la respiration, inscrit tous les chiffres, ainsi que les incidents éventuels, sur une *feuille d'anesthésie*. Dans certains cas, il doit savoir manier en injection intraveineuse le curare, poison paralysant si vénéneux que les Indiens en poissaient leurs flèches, et que la chirurgie utilise à doses assez faibles pour obtenir le relâchement musculaire pendant l'acte opératoire, ce qui permet de réduire les doses d'anesthésique : mais quelle faible marge dangereuse à ne pas franchir!

Pour certaines interventions, le gaz est porté directement dans la trachée au moyen d'une canule introduite par la bouche : c'est le *tubage* intra-trachéal, qui lui aussi permet d'employer des quantités plus faibles d'anesthésique, et surtout de « contrôler » parfaitement le poumon. Dans ces cas, à la fin de l'opération, un long tube métallique est conduit jusque dans les bronches : c'est le *bronchoscope*, à travers lequel on aspire électriquement les sécrétions et mucosités accumulées.

La rachi-anesthésie nécessite la ponction lombaire ; il faut savoir apprécier exactement la dose utile, mesurer la hauteur de l'anesthésie obtenue.

L'anesthésiste moderne doit donc connaître à fond la physiologie de la respiration et de la circulation, la chimie des anesthésiques, le maniement des machines, savoir être « oto-rhino », cardiologue, pneumologue, comprendre assez la technique opératoire pour suivre pas à pas les manœuvres du chirurgien. Comme, en outre, on lui demande de plus en plus de surveiller les suites opératoires, du point de vue respiratoire et circulatoire tout au moins, est-ce assez dire qu'il devrait toujours être médecin?

La *réanimation* pendant et après l'intervention est une acquisition de la dernière guerre. L'expérience de celle-ci a confirmé que, pour prévenir et guérir le shock opératoire et post-opératoire, rien ne valait la transfusion de sang. Mais les doses timides employées autrefois étaient bien insuffisantes. Maintenant, pendant toute opération de quelque importance, c'est un demi-litre, un litre, jusqu'à deux litres et plus de sang qu'on injecte par voie intraveineuse, suivant sa longueur et sa gravité (le corps humain tout entier ne contient que cinq litres de sang environ). Mais de telles doses ne peuvent être infusées qu'avec des précautions précises ; en particulier, le repérage préalable du *groupe sanguin* du receveur, à qui il vaut mieux donner du sang de son groupe que du sang « universel ». Le sang est presque toujours du sang conservé, qu'on livre en bouteilles comme du sérum artificiel, la transfusion ne nécessitant donc plus la présence du donneur. La vitesse d'injection, la quantité sont laissées à l'appréciation du réanimateur.

Après l'intervention, sans parler de l'observation des suites immédiates (quarante-huit premières heures) qui peuvent nécessiter de nouvelles transfusions, l'opéré doit encore être suivi attentivement. La

maladie post-opératoire, les complications éventuelles peuvent être dépistées précocement par l'examen clinique, par des dosages quotidiens dans le sang et les urines. Les mesures adéquates sont prises aussitôt.

Telles sont donc les bases de la chirurgie moderne. La tactique opératoire même s'en est trouvé modifiée.

Les chirurgiens de ma génération ont été élevés par des Maîtres particulièrement brillants, pour qui la rapidité, la « chirurgie contre la montre », était un dogme absolu. Cette méthode ne donnait pas que des succès. Les disciples ont réfléchi sur les échecs, et peu à peu ont dû renoncer à suivre un exemple pourtant séduisant. C'est que nos Maîtres étaient esclaves des anesthésies médiocres, anti-physiologiques, désarmés devant le shock opératoire, et que leur seule chance était précisément d'opérer le plus vite possible (c'était en outre un vieux reste de l'ère pré-anesthésique, des prouesses d'amphithéâtre, des amputations en quelques secondes du baron Larrey). Mieux servis, nous avons compris que la lenteur, la douceur, la minutie extrême des gestes, le souci de ne pas laisser perdre au malade une goutte de sang, n'avaient que des avantages dès lors que, grâce aux anesthésies modernes et à la réanimation, le temps ne comptait plus. Il a fallu en somme refaire nous-mêmes notre dressage, et nous y avons eu sans doute quelque mérite. Avoir appris à admirer la brève élégance d'une exérèse magistralement conduite, être arrivé parfois à la posséder, y renoncer pour se plier à une tâche laborieuse d'artisan minutieux, tout cela pour assurer à ses malades une guérison toujours plus sûre et toujours plus inespérée, n'est-ce pas concevoir dignement son devoir de chirurgien ?

***

Ces efforts ont porté leurs fruits.

Le shock opératoire et post-opératoire ayant presque complètement disparu, les dangers d'infection post-opératoire, de complications pulmonaires, ayant considérablement diminué, le lever précoce des opérés entrant de plus en plus dans la pratique courante, le chirurgien a l'impression d'évoluer dans un monde nouveau.

Les interventions déjà anciennement pratiquées ont gagné en sécurité et en simplicité dans leurs suites. Le progrès est particulièrement remarquable en chirurgie digestive ; la gastrectomie pour ulcère devient une opération relativement bénigne, l'ablation des cancers du gros intestin ou du rectum est plus souvent terminée par le rétablissement de la continuité intestinale, c'est-à-dire sans la pénible infirmité qu'est l'anus contre nature. La chirurgie gynécologique s'efforce le plus possible d'être conservatrice, de ne pas mutiler gravement la femme qui doit s'y soumettre. La chirurgie orthopédique, la chirurgie plastique, souvent réunies dans un but commun sous le nom de chirurgie réparatrice, voient leurs indications s'élargir, leurs résultats s'améliorer, aussi bien

dans le traitement des fractures récentes ou anciennes que dans celui des lésions osseuses congénitales, dans la reconstitution des tendons de la main sectionnés, que dans l'utilisation des greffes cutanées ; celles-ci transforment le traitement des brûlures, grâce à l'emploi d'un ingénieux instrument qui permet de prélever des greffons de peau de la dimension et de l'épaisseur voulues, le *dermatome* de Padgett.

Mais surtout la chirurgie s'attaque à des domaines nouveaux. Elle étend d'abord son action à certaines lésions qu'elle n'abordait que timidement : cancer de l'estomac, et maintenant on n'hésite plus à enlever l'estomac tout entier, avec si c'est nécessaire une partie du pancréas, du colon et même du foie ; métastases cancéreuses, c'est-à-dire foyers multiples de cancer dans l'organisme, jusque-là considérés comme un *noli me tangere* ; cancers de la vessie, enlevée en totalité, le cours des urines étant détourné vers l'intestin par l'abouchement des uretères dans le rectum, qui joue ainsi le rôle de réservoir urinaire ; extension de la chirurgie thoracique, qui supprime tout ou partie d'un poumon pour des affections d'ailleurs variées.

Et enfin, elle envahit des territoires encore inexplorés avec un pourcentage maintenant très élevé de bons résultats : elle réalise l'ablation des cancers de l'œsophage, lésion considérée, après quelques tentatives anciennes malheureuses, comme irrémédiable, par une opération au cours de laquelle le chirurgien ouvre le thorax, traverse le diaphragme, enlève une grande partie de l'œsophage et parfois de l'estomac dont ce qui reste est finalement « monté » dans la cavité thoracique pour qu'on puisse y implanter le bout supérieur du conduit œsophagien. La chirurgie moderne découvre le cœur, les gros vaisseaux qui en partent, supprime un segment rétréci de l'aorte et suture l'un à l'autre les deux bouts restants, guérit la *maladie bleue* en court-circuitant la grande et la petite circulation par anastomose de deux grosses artères de la base du cœur ; elle enlève la tête du pancréas avec le duodénum en cas de cancer, rétablissant dans le même temps le courant normal de l'intestin, de la bile et de la sécrétion pancréatique ; elle cherche à guérir certaines cirrhoses du foie, en faisant communiquer la veine porte avec la veine cave, ou la veine splénique avec la veine rénale.

Bien souvent, le mot cancer est apparu dans cet exposé. C'est que, tant que les causes de la terrible maladie resteront mystérieuses, il faudra bien s'en tenir à la conception simpliste de l'opération pratiquée le plus tôt possible et le plus largement possible. Dans ce domaine, l'apport de la chirurgie contemporaine est très important ; des cas considérés autrefois comme au-dessus des ressources de l'art sont maintenant opérés, avec de nombreux succès immédiats, et même de bons résultats à longue échéance.

Regardez avec moi le nouveau visage de la Chirurgie. Assistez à une opération pour cancer de l'œsophage. Du patient dissimulé sous de vastes draps stériles, et qui a eu pour seule peine de s'endormir en quelques

secondes grâce à une injection intraveineuse, vous n'apercevrez que la vaste incision qui ouvre son thorax ; elle laisse voir le poumon, que l'anesthésiste fait respirer à sa guise, gonfle ou dégonfle à volonté, le cœur, l'aorte, le diaphragme ; à travers celui-ci fendu, les viscères abdominaux. Le chirurgien a deux aides en face de lui, une *instrumentiste* à ses côtés. A la tête, l'anesthésiologiste, souvent assisté d'un aide, et sa machinerie compliquée ; aux pieds, le réanimateur avec ses flacons de sang accrochés à de hauts supports, ses tubulures, ses aiguilles. En ajoutant les panseuses, ce sont huit à neuf personnes qui s'affairent autour d'un de leurs semblables, sans compter l'infirmier qui assure le transport, le personnel chargé des soins post-opératoires. En silence, sans hâte mais sans perte de temps, l'intervention va durer trois, quatre, cinq heures et davantage. L'opéré reçoit dans ses veines deux litres et plus de sang conservé. Remis dans son lit, il se réveille doucement et progressivement, sans nausées ni vomissements ; le nécessaire est fait pour qu'il ne souffre pas ; il est suivi en permanence pendant les quarante-huit premières heures, sa tension artérielle est prise toutes les heures ; de nouvelles transfusions sont souvent nécessaires. Mais le lendemain, il est assis dans son lit, sa température est presque normale, sa mine satisfaisante ; si tout va bien, au quatrième jour vous le trouverez installé dans un fauteuil ; au cinquième jour, il prend une alimentation liquide, peu à peu épaissie jusqu'au quinzième ou vingtième jour, date à laquelle il est en état de sortir et de se nourrir normalement. Il s'en va, bien inconscient de la somme incroyable d'efforts qu'il a fallu conjuguer pour arriver à pareil résultat. Quelle profonde satisfaction pour le chirurgien d'avoir rendu à un malheureux condamné à mort dans les trois mois la possibilité de *manger*, d'échapper à la hantise effroyable qu'est pour un être humain, si fruste soit-il, la perspective de *mourir de faim !*

Tout cela, ceux de mon âge l'ont vu se développer, ont contribué à le rendre possible, puis réel. Progrès stupéfiants pour ceux qui ont connu la chirurgie d'il y a seulement dix ans.

***

C'est aux Chirurgiens américains que revient l'initiative et l'honneur d'une transformation si rapide. Avec l'esprit essentiellement pratique, hardi mais réfléchi, qui appartient au génie de leur race, ils ont su engager la Chirurgie dans ses voies nouvelles. Certains chirurgiens anglais, scandinaves, les ont suivis, en particulier en chirurgie thoracique, réparatrice, orthopédique. Nous ne savons que fort peu de choses des Russes, et bien à regret, car ils ont certainement une École chirurgicale très distinguée.

Et la France ? Que faut-il penser de sa situation chirurgicale ?

Avant de laisser libre cours à la critique, il convient de ne pas oublier un certain nombre d'éléments favorables.

Il n'est pas de pays au monde où l'on trouve répandus sur l'ensemble du territoire autant de bons, et même d'excellents chirurgiens moyens. Il n'est guère de contrée en France, même reculée, où l'on ne soit assuré de soins chirurgicaux compétents. Cette extrême (peut-être excessive) dissémination est due à la formation professionnelle très complète que reçoivent les futurs chirurgiens français, dans le cadre de l'Internat des Hôpitaux de Paris en particulier, et aussi de l'Internat des Hôpitaux de quelques grandes villes de province. Dans l'élite chirurgicale, certains peuvent rivaliser avec les plus célèbres chirurgiens étrangers. Je crois donc qu'il n'y a rien à changer au mode de formation de nos chirurgiens ; les reproches adressés parfois à notre système de concours paraissent sans objet, si l'on considère la valeur professionnelle de ceux qui ont franchi ce filtre.

D'autre part, l'organisation sociale (Sécurité Sociale), si critiquable soit-elle sous certains rapports, met cependant l'intervention des spécialistes les plus qualifiés à la portée de chaque citoyen. Bien des pays, où des Français xénolâtres proclament trop haut et trop facilement qu'ils aimeraient vivre, sont très en retard sur nous de ce point de vue. Je sais un pays pourtant envié du Nouveau Continent où, quand un indigent a épuisé sa maigre provision monétaire, l'hôpital lui refuse tout médicament, pénicilline, etc. Après cela, considérons d'un œil plus indulgent l'effort social tenté chez nous.

Mais il n'en reste pas moins que les chirurgiens français (et d'ailleurs européens d'une façon générale) se sont laissé distancer par ceux d'Amérique.

Ce retard n'est que trop explicable.

Pour l'acte opératoire, c'est-à-dire pour l'essentiel, les chirurgiens français n'ont disposé jusqu'à ces tout derniers temps ni des anesthésies modernes, ni de la réanimation. Il a fallu qu'une phalange de jeunes médecins des deux sexes prenne le risque d'engager du temps et de l'argent en stages aux États-Unis ou en Angleterre, pour que soient importées ici des méthodes employées là-bas depuis des années. Nous ne saurions assez les en remercier. Ce n'est qu'à la fin de 1947 que l'Assistance Publique s'est décidée à créer dans les Hôpitaux de Paris des postes officiels d'anesthésistes-réanimateurs.

Pour la préparation des malades et les soins post-opératoires, il n'y a pas encore en France de spécialistes, en particulier pas de « diététiciennes » comme il y en a aux U.S.A. dans la plupart des Services de Chirurgie (elles sortent d'Écoles où les études et les examens sont difficiles).

Les locaux hospitaliers (et je n'en excepte pas les cliniques privées) sont trop souvent vétustes ou mal adaptés aux conditions de la chirurgie moderne.

Les infirmières, dont la formation professionnelle à l'Assistance Publique de Paris est cependant excellente, sont découragées par des

salaires insuffisants, et certaines cherchent ailleurs des emplois mieux rétribués.

Enfin, la recherche scientifique pure, celle qui ferait vraiment progresser la Chirurgie, ne rencontre que des obstacles. Pauvreté et archaïsme des laboratoires qui reçoivent des crédits insuffisants ou mal répartis; surtout défaut d'organisation du travail chirurgical, qui fait que le chirurgien assumant un lourd service à l'hôpital où il passe toutes ses matinées, pour une indemnité n'atteignant pas, il s'en faut, le « salaire minimum » réglementaire, doit gagner sa vie en clientèle privée, courant d'une clinique à l'autre en un circuit effectué deux fois par jour; s'il appartient au personnel enseignant de la Faculté, ce sont de nouveaux déplacements pour les examens, pour les cours. Le temps ainsi perdu est considérable; on peut l'évaluer à deux ou trois heures par jour pour un chirurgien occupé, d'autant plus que les restrictions d'essence ne permettent pas d'utiliser constamment l'auto. Cet éparpillement de l'activité, ces fatigues inutiles, ne facilitent guère les travaux de lecture, de réflexion, d'expérimentation, indispensables au progrès.

Tout cela sans doute n'est que question d'argent. Mais nous en sommes encore à attendre l'avènement d'un gouvernement qui comprendrait que la bonne santé des Français, le confort et la qualité des soins qui leur sont offerts, l'éclat de la Médecine et de la Chirurgie françaises, sont au moins aussi souhaitables pour l'agrément de la vie et le prestige du pays que des trains qui arrivent à l'heure et un téléphone interurbain commode. Un gouvernement récent n'avait-il pas supprimé le Ministère de la Santé publique?

Ces considérations matérielles ne doivent pas être sous-estimées, ne fût-ce que parce qu'elles sont étroitement liées à certaines conditions morales tout aussi indispensables au chirurgien. Et c'est là un problème que je veux attaquer sans détours. Quelques-uns de nos grands Maîtres, aujourd'hui disparus, s'étaient acquis des situations matérielles considérables, grâce à un ensemble unique de circonstances : leur valeur certes, mais aussi leur petit nombre (cinq ou six pour Paris et même pour la France entière, à une époque ou la province venait se faire opérer dans la capitale), leurs honoraires élevés pour l'époque, la vie facile. Mais l'exemple de ces réussites, alors justifiées et même inévitables, a donné à trop de jeunes gens l'idée que métier de chirurgien était synonyme de situation fortunée. Or la coïncidence n'est *a priori* pas du tout obligatoire; et en outre il a fallu déchanter. Les chirurgiens ont pullulé, le *struggle for life* est dur, les honoraires n'ont pas suivi l'augmentation du coût de la vie (le prix moyen d'une opération n'est guère que quatre fois celui demandé en francs-or par les chirurgiens d'*avant* 1914; à peine le double si l'on se base sur les tarifs de la Sécurité Sociale).

Quelques-uns, hantés par les rêves dorés qui les avaient conduits à choisir cette carrière, n'y renoncent encore qu'avec peine. Les autres avaient dès le départ, une autre conception, ou bien ils y ont été amenés

par la nécessité. Ils ont compris que la Chirurgie, si elle doit assurer une vie décente à ses servants, ne procure plus qu'à un très petit nombre une situation vraiment aisée. Ils cherchent alors dans l'exercice de leur admirable métier des joies plus pures que celles des satisfactions matérielles. Ils savent que les longues opérations, l'énorme compilation de littérature médicale française et étrangère nécessaire pour se tenir au courant, la recherche scientifique, leur laissent peu de loisirs, et que ceux-ci ne peuvent plus être consacrés qu'à l'essentiel : manger, dormir, accorder à la vie familiale et sociale le minimum de soins au-dessous duquel ils risqueraient de s'en voir exclus. Ils doivent désormais trouver leurs plus grands plaisirs dans l'exercice de leur tâche, dépouiller l'homme privé au profit du chirurgien, s'imposer une sévère discipline morale et physique. Mais les Pouvoirs publics feraient bien de ne pas compter indéfiniment sur d'aussi nobles dispositions d'esprit. Il faudra bien un jour comprendre qu'il est paradoxal de demander aux chirurgiens, dans les services hospitaliers, un travail que les progrès de la chirurgie rendent de plus en plus écrasant, mais qui reste quasiment gratuit, tandis que leur « secteur privé » se rétrécit chaque jour, et que le fisc pourchasse les revenus professionnels qu'ils tirent de ce seul secteur. Il faudra bien aussi remédier à l'éparpillement ridicule des divers champs d'activité : hôpital, cliniques, enseignement, etc. Or la solution existe, elle est dès maintenant adoptée dans plusieurs pays : c'est l'hôpital « toutes-classes », où le chirurgien peut soigner dans des locaux juxtaposés les malades de toutes les catégories sociales, où il est rémunéré à la fois par un traitement fixe en rapport avec les services effectivement rendus aux malades gratuits, et par des honoraires individuellement perçus auprès de ceux qui peuvent en assumer les frais. Un projet de cet ordre est à l'étude, mais combien d'années faudra-t-il pour le réaliser? Et pourtant le temps presse. On ne peut laisser plus longtemps nos jeunes chirurgiens dans l'angoisse du lendemain. C'est le sort même de la Chirurgie française qui est en jeu. Et ne voit-on pas que si l'on donne au chirurgien le moyen de gagner du temps, d'éviter des fatigues inutiles, si on lui enlève les soucis matériels, tous ces avantages, ce sont les malades qui en profiteront?

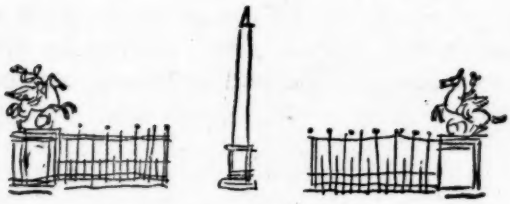
***

Grâce à une vieille tradition de travail, d'habileté technique, à un certain mélange d'audace et de prudence *qu'on apprend à acquérir*, l'élite chirurgicale française a pu suivre le mouvement. Déjà la grande chirurgie thoracique, digestive, la chirurgie réparatrice, connaissent en France des succès de plus en plus constants; déjà plusieurs chirurgiens français savent pratiquer l'opération de la *maladie bleue*, orgueil de la chirurgie américaine.

Mais il faut penser à l'avenir. La chirurgie européenne a autrefois

montré le chemin, et les Français ont brillé à côté des pionniers anglais et germaniques. Les premiers chirurgiens américains venaient s'instruire en Europe. Maintenant la roue a tourné, nous sommes devenus les élèves. Ne considérons pas cet état de fait comme définitif. La Chirurgie n'a pas dit son dernier mot. Si nous, Français, voulons reprendre la place éminente qui fut la nôtre, nous devons nous forger les armes nécessaires. Des armes morales d'abord : un certain renoncement à la facilité, une volonté plus exclusivement tendue vers l'accomplissement parfait de notre mission. Des armes matérielles ensuite, qui nous manquent cruellement, mais ne seraient rien sans les précédentes : une vie matérielle décente sans poursuite épuisante des moyens de l'assurer ; des hôpitaux équipés suivant les exigences de la chirurgie nouvelle, assez confortables pour recevoir non seulement les indigents et les Assurés sociaux, mais aussi la clientèle riche, jumelés si possible avec les locaux d'enseignement, possédant un personnel technique d'anesthésistes, de réanimateurs et d'infirmières compétents ; des laboratoires de recherche pourvus de crédits suffisants. Je suis bien sûr qu'alors le génie français se retrouverait enfin. Ces vœux ne valent pas pour la seule Chirurgie...

J. C. RUDLER,
Professeur agrégé à la Faculté de Médecine,
Chirurgien des Hôpitaux de Paris.



AU MUSÉE GALLIERA

HUIT SIÈCLES DE VIE BRITANNIQUE A PARIS

Lorsque pendant l'été de 1940 les avions ennemis, lourds de bombes, se dirigeaient vers la Grande-Bretagne et grondaient dans le ciel, sur nos têtes, pendant que sur la terre la propagande nous ressassait la vieille antienne : « Dieu punisse l'Angleterre! » et chargeait les Britanniques de tous les péchés, les Français sentaient leur cœur se serrer.

Tant d'intelligences françaises entr'ouvertes se sont épanouies au contact des Britanniques! Depuis le Robinson de notre enfance, le Dickens de notre adolescence, nous avons tant aimé les romans anglais! Les coups portés à la patrie de Shakespeare et de Shelley, des Élisabéthains et des Victoriens, à la patrie de philosophes, de peintres, de poètes qui ont su toucher en nous des fibres profondes, de tant de savants et d'érudits résonnaient dans notre poitrine.

Le peuple parisien, lui, loin du rayonnement d'Oxford, de Cambridge ou du British Museum, réagissait dans le même sens que les intellectuels, et j'ai souvent entendu des gardiens de musées condamner quelqu'un sans appel en ces termes : « Il n'aime pas les Anglais. »

Paris, qui par ailleurs avait perdu maintes traditions avec l'occupation, souffrait d'être privé de tout centre d'activité intellectuelle britannique, fût-ce une simple librairie ou un atelier d'artiste, et de ne plus voir circuler les sujets britanniques qui hantent nos rues depuis des siècles.

Le touriste anglais relève, en effet, du folklore parisien.

« J'ignorais que nous avions tant amusé les Français », a dit la princesse Élisabeth, en regardant les caricatures au Musée Galliera.

Il est juste d'ajouter que les Français ont aussi bien souvent amusé les Anglais.

L'exposition de Galliera, comme un livre dont on tourne les feuillets, nous conte l'histoire des Anglais à Paris.

Le plaisir de voir ainsi retracer les rapports anglo-parisiens dans le domaine de l'esprit et de la beauté, voire du simple tourisme, se teinte d'une légère mélancolie quand, dès le seuil, le visiteur constate que les relations étaient déjà si actives au XIIe siècle. Comme les progrès ont été lents et impitoyablement contrariés avant d'en arriver à l'amitié et à l'Entente cordiale!

Beau sujet de méditation devant les sandales et l'ampoule de pèlerinage de saint Thomas de Canterbury, Thomas Becket, ancien élève de nos écoles, et devant les vénérables reliques de l'Université de Paris, datant de l'époque où la Montagne Sainte-Geneviève possédait ses collèges des Anglais et des Écossais, après que le premier collège parisien eut été fondé, en 1180, par un citoyen de Londres.

Les écoliers, alors divisés en quatre nations : de France, d'Angleterre, de Normandie et de Picardie, eurent nombre de maîtres et de recteurs britanniques, au cours des âges.

Les rapports religieux sont souvent difficiles à isoler des autres relations intellectuelles, en ce moyen âge où les arts et les lettres demeuraient le privilège des clercs. La légende bretonne a conservé le souvenir de saints, venus des îles britanniques animés d'une telle foi qu'ils en arrivaient à voguer sur les flots dans des auges de pierre. A ces saints, il faut ajouter la multitude anonyme de ceux qui traversèrent la Manche dans des esquifs sans doute moins précaires pour venir suivre les enseignements d'Abélard.

Cet acharnement des clercs à passer la Manche eut hélas ses imitateurs parmi les hommes d'épée. Les disputes politiques, plus dangereuses que les disputes en Sorbonne, où l'on ne faisait, en somme, que se jeter à la tête des bonnets carrés, dressèrent Capétiens contre Plantagenets. Les mariages qui rapprochèrent éphémèrement les deux nations finirent même par avoir la discorde pour conséquence lointaine.

Pourtant Froissart, et ceci nous est d'un grand réconfort, après avoir relaté tant de batailles, se plaisait à souligner le chevaleresque comportement des Anglais aussi bien que des Français en ce qui concernait les prisonniers, les rançons et les usages de guerre.

« La coutume des Allemands n'est pas si courtoise, ajoutait-il, car ils n'ont ni pitié ni mercy de nul gentilhomme s'il tombe prisonnier entre leurs mains. »

La Renaissance, qui apporta la Grèce et Rome en Grande-Bretagne en empruntant fréquemment le canal français, multiplia les points de contact.

Voici, avec une gravure du XVIe siècle, les joutes qui eurent lieu à Paris à l'occasion de la visite des Anglais, sous François Ier. Voici un portrait de Louis XII, venu des collections d'Henri VIII d'Angleterre et prêté par S.M. George VI. Ce roi de France avait épousé Marie, sœur d'Henri VIII, qui amena avec elle en France la jeune Anne de Boleyn. Anne devint chez nous parfaitement parisienne, et un historien

anglais a pu déclarer qu'elle séduisit plus tard Henri VIII par « sa gentillesse française ».

Le roi d'Angleterre a encore prêté au Musée Galliera un portrait de sir Thomas Wyatt, chargé en son temps de missions diplomatiques à

Portrait de George Moore au café, par MANET

Paris et connu en outre comme poète, comme admirateur de Clément Marot... et comme amant.

Les fiançailles sans lendemain de Marie Tudor avec le dauphin François donnèrent lieu à des jeux et à un banquet « fait à la Bastille, pour la venue des orateurs et ambassadeurs d'Angleterre », événements dont un volume de la Bibliothèque nationale relate les fastes.

Entrevue du camp du drap d'or, visite du cardinal Wolsey, légat d'Angleterre, traité de paix signé « une fois rancune morte », comme disait Marot, sont évoqués sur les murs et dans les vitrines. Divers portraits de personnages accompagnent les scènes historiques, personnages appartenant parfois à la petite histoire, comme cette Jane Fleming, que nos compatriotes nommaient « Madame Flamin », maîtresse du roi de France Henri II, à qui Brantôme prête ce propos :

« J'ay fait tant que j'ay pu que, à Dieu mercy, je suis enceinte du Roy, dont je me sens très honorée et heureuse. »

Sous un grand tableau appartenant à lord Elgin et montrant le mariage des parents de Marie Stuart, le contrat de mariage de cette princesse avec François II, conservé aux Archives Nationales, voisine avec la médaille de mariage venue de la Monnaie, avec son portrait, son coffret à bijoux, une coupe à ses armes et aussi un pamphlet publié contre elle par l'Écossais Buchanan « Français d'adoption », qui fut précepteur de Montaigne.

Les écrivains des deux pays passèrent la Manche pendant tout le XVIe siècle, avec autant d'ardeur que jadis les clercs.

Dès lors, le courant intellectuel ne s'arrêta plus, emportant vers Paris aussi bien les Thomas More et les Philip Sidney que Milton, pendant que d'autre part, sur le plan politique, se déroulait le drame des Stuarts.

Autour d'Henriette de France et d'Henriette d'Angleterre les documents sont inépuisables : mais le plus parisien est sans doute cette gravure du Couvent de la Visitation de Chaillot fondé par Henriette de France sur la colline même où se tient l'exposition et où reposa son cœur, selon un certificat manuscrit.

L'image de Buckingham, celle du duc de Monmouth, celles des Prétendants évoquent en même temps l'histoire et le roman, car il y a bien du romanesque autour du crépuscule de la maison des Stuarts, de Jacques II, de sa femme Marie d'Este et de toute sa famille, de la cour de Saint-Germain, des Berwick et des Portland qui les entouraient et dont Largillière et Rigaud nous ont laissé des portraits.

Autour des Hamilton et des *Mémoires de Gramont*, monument de la littérature française sorti d'une plume britannique, les souvenirs prennent une saveur particulière, surtout si on les rapproche des portraits de Quintin Crawfurd et de sa femme, amis de Marie-Antoinette, qui furent parmi les organisateurs les plus actifs de la fuite à Varennes avec Fersen.

***

Le XVIIIe siècle vit Law dans la rue Quincampoix et dans les rues de Paris de grands seigneurs comme lord Chesterfield, des poètes comme Grey, des historiens comme Gibbon, des peintres comme Reynolds, Ramsay, Rowlandson, des comédiens comme Garrick, des romanciers comme Sterne. Le « voyage sentimental » de tout bon Anglais s'accomplissait régulièrement en France. Arthur Young y reniflait déjà la Révolution.

L'élite intellectuelle, les Walpole et les Churchill, Adam Smith, David Hume, fréquentaient chez madame du Deffand, chez madame Geoffrin, chez Helvétius. Nos visiteurs faisaient faire leurs portraits par La Tour, par Boucher, par Carmontelle, par Cochin, leurs bustes par Falconet, par Lemoine, demandant à l'abbé Prévost de traduire leurs œuvres et écrivaient au retour la relation de leur voyage en France.

Ils apportaient chez nous le goût des jardins anglais, des courses. La mode parisienne copiait leurs vêtements, leurs voitures, et au Temple, chez la princesse de Conti, le thé était servi à l'anglaise, comme le montre le célèbre tableau du Louvre. Anglais de passage ou résidant à Paris adoptaient, eux, la cuisine française.

***

Même sous la Révolution, même pendant les guerres de Napoléon, Paris abrita toujours des citoyens britanniques. Mais sous la Restauration le flot des Britanniques ne cessa de monter, laissant derrière lui un flot de souvenirs et de documents pour les générations futures.

En échange de bons procédés Géricault envoya à Londres *le Radeau de la Méduse*, alors que Constable exposait au Salon de 1824 *la Charette de Foin*, tableau pour lequel il obtint la médaille d'or et que la National Gallery a bien voulu envoyer à Paris une seconde fois après plus de cent ans pour figurer à Galliera.

Le romantisme renouait rapidement les liens que la Révolution et l'Empire avaient relâchés. Byron devint un héros vivant, Shakespeare un dieu incontesté aussi bien pour les écrivains que pour les peintres. Delacroix, Géricault, Devéria, Gavarni allèrent chercher l'inspiration en Angleterre ; Lamartine, Vigny, Berlioz épousèrent des Anglaises.

Il n'en faut pas conclure qu'à Paris seuls les milieux de la cour et les milieux artistiques étaient sensibles à l'influence anglaise. Les relations ne se limitaient pas aux réceptions de lady Morgan, rue du Helder, au bal Marie Stuart, organisé par la duchesse de Berry et l'ambassadrice d'Angleterre et dont Eugène Lami a laissé une suite de lithographies. Non, tous les milieux étaient touchés, et les dames de la Halle, apprenant le séjour de Walter Scott à Paris vinrent en corps lui offrir un bouquet. L'acteur Kean (dont on peut voir à Galliera un magnifique portrait par Delacroix) triompha à l'Odéon avec sa troupe, et son peintre put écrire que les Anglais se rendant à l'Odéon faisaient trembler les pavés sous les roues de leurs équipages.

Familiers de Tortoni, du Café anglais, les Britanniques contribuèrent à donner aux boulevards leur réputation universelle. Paris avait alors des amis si ardents en Angleterre que, lorsque le baron Haussmann bouleversa la ville pour la moderniser et la percer de voies nouvelles, des protestations s'élevèrent de l'autre côté de la Manche contre cet attentat sacrilège, qui faisait disparaître le Paris de Balzac et d'Eugène Sue. N'étaient-ils pas un peu des personnages balzaciens, des héros pour *Les Mystères de Paris*, ces Anglais de la trempe des Hertford qui menaient grand train à Paris, notamment à Bagatelle, collectionnaient les merveilles qui composent aujourd'hui la Wallace Collection à Londres, s'abandonnaient parfois à des excentricités qui faisaient surnommer l'un d'eux « Milord l'Arsouille » et ne laissaient finalement de leur pas-

sage à Paris qu'une légende, et des petites fontaines Wallace murmurant au coin des rues?

Lorsque la reine Victoria vint promener ses crinolines à Paris, amorçant ainsi la tradition des visites régulières des souverains anglais dans notre capitale, Eugène Lami fixa dans une suite d'aquarelles les épisodes de son séjour. Il y avait déjà longtemps alors que les peintres anglais, après les écrivains, avaient laissé des témoignages de leurs impressions de Paris, depuis les scènes de rues librement traduites par Rowlandson au XVIIIe siècle jusqu'aux vues des boulevards par John Crome, jusqu'à Bonington.

Peut-on rêver d'un pont plus merveilleux entre deux pays que celui jeté par des artistes comme Bonington et Sisley?

Mardi-gras, *Moulin Rouge*, *Gaîté Montparnasse*, ces œuvres de Charles Conder et de Walter Sickert, viennent donner à l'exposition de Galliera des impressions de peintres britanniques très différentes de celles de leurs devanciers.

Pendant que les artistes anglais travaillaient à Paris d'après nature, la vue des touristes anglais, les manifestations de l'anglomanie excitèrent la verve parisienne, tout le long de ce XIXe siècle, riche en caricatures et en chansons.

D'autre part, Manet fixait les traits de George Moore, au café de la Nouvelle Athènes, Cappiello dessinait Oscar Wilde chez Weber, Toulouse-Lautrec ne perdait pas une occasion de représenter une artiste anglaise de café-concert ou de cirque. Il a dessiné également un portrait d'Oscar Wilde, tandis que Rodin nous laissait un *Bernard Shaw*, et qu'une œuvre de Brancusi nous conservait les traits de James Joyce.

Huit siècles de vie britannique à Paris, hommage d'une ville encore meurtrie à un peuple ami victime d'un même fléau! Quel chemin parcouru dans cette exposition, depuis le sceau de la Nation Anglaise à l'Université de Paris, en 1292, jusqu'au sonnet en argot parisien de James Joyce, écrit en 1935 et au dernier défilé de la victoire, sous le signe du V de Churchill. Puisse demain encore notre ville conserver tout son charme aux yeux de nos amis — et leur inspirer le désir de répéter la phrase si chaleureuse de George Moore :

« Il m'est arrivé de penser que Paris et le mois de Mai ne font qu'un ».

YVON BIZARDEL

LA SAISON THÉATRALE A NEW-YORK

La saison théâtrale de New-York est suffisamment avancée, au moment où ces lignes sont écrites, pour qu'on puisse en indiquer au moins deux des traits les plus saillants. Elle n'aura, d'une part, été marquée, bien que 1948 soit une année d'élections générales, par aucune incursion sérieuse dans le domaine politique. Elle n'aura, par ailleurs, qu'effleuré la littérature.

C'est un fait incontestable que les auteurs et le public américains-à de très rares exceptions près, se détournent maintenant des pièces de guerre et refusent d'écouter sur la scène la discussion des problèmes politiques et sociaux. Pas ou peu d'actualité dans les théâtres de Broadway. On cherche à s'évader dans le classique *(Médée)*, dans le passé proche ou ancien *(L'Héritière)*, dans les féeries de l'imagination *(Finian's Rainbow)*, dans la détente du roman policier ou du mystère *(An Inspector calls)* ou de la comédie légère *(Happy Birthday)*.

D'autre part, le théâtre reste aussi peu littéraire que possible. La pièce bien faite, bien montée et bien jouée est, aux yeux du public, beaucoup plus intéressante que la pièce bien écrite. Le style ne joue aucun rôle — même et surtout dans l'œuvre d'Eugène O'Neill, le seul grand dramaturge américain d'hier et d'aujourd'hui, — et la philosophie est à peu près absente. Un Mauriac, un Sartre américains (voire même un Cocteau), écrivant pour le théâtre sont inconcevables. Ajoutons qu'on ne trouve même pas toujours le nom de l'auteur sur l'affiche (la vedette, le metteur en scène, le décorateur sont beaucoup plus importants). Le théâtre est un art essentiellement commercial. Les trente-cinq salles de Broadway cherchent à *vendre* leur produit. Elles n'y arrivent pas toujours, car le théâtre dit « légitime » rencontre une concurrence toujours plus active du côté du film : le succès éclatant de *Henry V*, de *Le Deuil sied à Electre*, encourage incontestablement les partisans du théâtre filmé, dont la diffusion est plus large et le rapport beaucoup moins incertain.

Mais cela ne veut pas dire que le théâtre américain soit absolument

dépourvu de mérites. On y découvrira tantôt une observation réaliste ou ironique de la vie, tantôt des ressources d'imagination et de poésie très réelles, parfois même de grandes beautés.

Au total, la saison 1947-48, — privée de la présence des O'Neill, des Maxwell Anderson, des Lillian Hellmann, — n'est pas une des plus étincelantes... Mais elle nous aura donné l'occasion d'applaudir une proportion très honorable de pièces intéressantes et bien jouées.

PIÈCES QUI DURENT... ET REPRISES

Les New-Yorkais ont beau aimer le neuf et faire une consommation prodigieuse de pièces nouvelles, tout n'est pas du dernier cru dans ce que nous offre la saison 1947-48.

Quelques-uns des *smash hits*, des grands succès actuels, sont des pièces qui, dans le secteur brillamment illuminé de *Times Square*, tiennent l'affiche depuis l'époque du *black out* ou, plus exactement du *brown out*, car New-York n'a jamais connu une extinction totale et durable de ses feux. *Oklahoma*, *Annie get your gun*, *Finian's Rainbow*, *Brigadoon*, les quatre meilleurs *musicals*, appartiennent aux saisons précédentes. De même *Harvey*, (Prix Pulitzer de 1944-45), la très amusante histoire d'un lapin de six pieds né de l'imagination d'un charmant alcoolique, *Born Yesterday*, de Garson Kanin, cette sorte de *Topaze* à rebours, où la vertu, le raffinement et les scrupules remportent un étonnant triomphe sur l'argent, la grossièreté et les *gangsters*, *Happy Birthday*, une comédie très superficielle mais à effets très sûrs, écrite par Anita Loos (l'auteur de *Les Hommes préfèrent les Blondes)*, faite pour la vedette Helen Hayes et admirablement interprétée par celle-ci : on oubliera difficilement la métamorphose de cette pauvre petite bibliothécaire de province, quelque temps après son entrée dans un bar de Newark !

A côté des pièces qui continuent, les grandes reprises. Judith Anderson triomphe dans la *Médée* d'Euripide, habilement adaptée par le poète Robinson Jeffers. La tragédie vaut par la tragédienne et celle-ci est hors de pair : furie déchaînée, elle geint, siffle, se tord, crie sa vengeance avec un art et une énergie admirables. Les critiques et le public sont d'accord pour voir en elle la meilleure Médée qu'on ait jamais incarnée en Amérique.

Très populaires en toutes saison, les pièces de Shakespeare et de Bernard Shaw sont toujours accueillies avec faveur à New-York. Quelques-uns des plus grands succès de l'heure sont *Man and Superman (L'Homme et le Surhomme)* que Maurice Evans a joué sans interruption depuis le 8 octobre, *You never can tell*, — une autre pièce populaire de Shaw, — *Antoine et Cléopâtre*, avec Godfrey Tearle et Katharine Cornell, superbe dans le rôle de la grande séductrice des Césars, et *Macbeth*, interprété par l'acteur anglais Michael Redgrave.

D'autres excellents acteurs se sont laissé tenter par des classiques : José Ferrer a joué *Volpone* au City Center, John Gielgud et Lilian Gish ont sacrifié aux mânes de Dostoievski dans une adaptation peu dramatique de *Crime et Châtiment.*

COMÉDIES MUSICALES

New-York offre toujours aux visiteurs de la banlieue et des provinces un certain nombre de revues et « comédies musicales » légères dont la plupart se répètent ou s'imitent. La saison 1947-48 ne manque pas à cette tradition. *Allegro* est, à cet égard, la pièce-formule typique, arrangée par des spécialistes : comme tant d'autres succès, elle offre une musique de Richard Rodgers, un livret d'Oscar Hammerstein fils, une mise en scène et des ballets d'Agnes de Mille... Tout cela est honnête, mais donne une irrésistible impression de déjà vu et de déjà entendu.

Parmi les nouvelles *musical comedies*, la plus vivante et la plus brillante est, jusqu'ici, *Make mine Manhattan.* C'est une revue pleine de gaîté, de jeunesse, d'exubérance, avec des airs fort agréables et des danses très réussies. Le thème principal est Manhattan, son *East Side* et son *West Side*, ses gratte-ciel et ses terrains vagues, ses rues à midi et à minuit, ses trottoirs et ses toits, ses métros et ses taxis. Tantôt on évoque devant nous un *Schrafft*, un de ces typiques restaurants bourgeois à succursales multiples, tantôt nous sommes dans un de ces somptueux cinémas de la métropole qui tiennent de la cathédrale et du mausolée ; puis voici les vendeurs de journaux, les laitiers de quatre heures du matin, les balayeurs municipaux, les badauds de Broadway, etc. Il y a même un numéro assez amusant de grosse satire dirigée contre les critiques dramatiques des journaux new-yorkais : un des grands organes de la presse, à la recherche de critiques parfaits, en trouve un finalement qui a toutes les qualifications requises : il déteste le théâtre, il est presque complètement aveugle et sourd, bref il est à peine là...

Dans un genre un peu différent, beaucoup plus intime, *Angel in the Wings (Un ange dans les ailes)* est une revue sans prétentions et une satire fort amusante de la danse, de la radio, des clubs de femmes et d'une façon générale de la société américaine. Les Hartman — Paul Hartman un peu endormi, un peu vague, embarrassé, et sa femme Grace, autoritaire et « efficiente » — s'élèvent par moments jusqu'à une personnification presque parfaite du couple américain typique.

PIÈCES NOUVELLES

Command Decision (Décision du Commandement), de William Wister Haines, et *Mr Roberts*, de Thomas Heggen et Joshua Logan sont peut-être, en dépit de quelques naïvetés, les meilleures des œuvres drama-

tiques inspirées à Broadway par la guerre. Le drame de *Command Decision* est dans la tête et le cœur du chef, un officier de l'Armée de l'Air, qui doit lutter contre ses supérieurs, contre les politiciens et aussi contre la certitude mathématique de lourdes pertes. Le héros de ce drame tendu nous a fait penser par moments à un Alfred de Vigny moderne, le Vigny de *Servitude et Grandeur militaire*, mais un Vigny très élémentaire, un Vigny à la portée des G.I. américains. La pièce est jouée avec autorité par l'acteur Paul Kelly, que connaissent bien tous ceux qui sont familiers avec le film américain.

The Winslow Boy (Le jeune Winslow), de Terence Rattigan, a pour base une affaire qui, quelques années avant la première Guerre Mondiale, passionna toute l'Angleterre. Un jeune garçon, George Archer-Shee, accusé injustement d'un vol à l'Académie Royale de la Marine d'Osborne, avait été exclu de l'école. Le père, convaincu de l'innocence de l'enfant, décida de demander justice et d'attaquer la Couronne. Il réussit finalement, avec l'aide d'un avocat fameux, à obtenir satisfaction. Le jeune Archer-Shee qui, en 1914, travaillait dans une firme de Wall Street, était destiné à tomber au champ d'honneur, à Ypres, quelques mois après la déclaration de guerre. Mais son nom ne devait pas mourir. Alexander Wolcott, résumant l'affaire, à la suite de plusieurs autres commentateurs, écrivait il y a quelques années dans *Long, long ago* que : « L'incident est un microcosme dans lequel se résume la longue histoire des libertés britanniques ». Il ne s'agissait pas seulement, en effet, de la réputation d'un jeune garçon, de la confiance absolue que son père avait placée en lui, ou du vol d'un mandat postal de cinq shillings. La situation touchait aux droits les plus sacrés du sujet britannique, au droit de l'individu en face de l'État. M. Rattigan a su, autour de cette histoire véridique, bâtir un drame très remarquable. Quelques modifications de faits à peine : les Winslow habitent Kensington au lieu de Liverpool ; le fils aîné devient un étudiant d'Oxford, obligé de renoncer à ses études pour donner à son père les fonds nécessaires pour obtenir justice ; la fille Winslow a un fiancé qui rompt avec elle à cause de la publicité causée par « l'Affaire ». La vérité, par ailleurs, est respectée presque dans ses moindres détails. Georges est renvoyé d'Osborne. La famille est désespérée ; le père décide de demander justice. Sir Edward Carson interroge l'enfant sans ménagement et se convainc lui-même de son innocence avant de prendre la cause en mains. Les Archer-Shee font appel au Roi. Vingt fois la tentation s'offre à eux d'être pratiques, de renoncer à défendre un principe coûteux. Ils restent fidèles à leur idéal, finissent, non sans peine, par triompher au bout de deux ans d'efforts.

Au total, une pièce dramatique, très émouvante et fort bien jouée par Michael Newell, un tout jeune acteur absolument dépourvu de cabotinisme, et Frank Allenby, austère, aristocratique et fier.

La vogue actuelle de Henry James, dont l'ampleur dépasse tout ce que pouvaient imaginer, il y a dix ans seulement, les fidèles du maître, s'est étendue au théâtre. De son roman *Washington Square*, Ruth et Augustus Goetz ont tiré l'une des meilleures pièces de la saison, *The Heiress (L'Héritière)*. On connaît le sujet : Catherine Sloper est une jeune fille sans beauté, assez gauche, qui s'éprend d'un séduisant chasseur de dot, Morris Townsend. Une tante un peu folle favorise les desseins du jeune homme et pousse de toutes ses forces au mariage. Mais le père de Catherine, un homme froid, sardonique, qui n'a jamais pardonné à sa fille d'avoir coûté la vie en naissant à Mrs Sloper et qui la méprise parce qu'elle n'a ni la beauté ni le charme de celle-ci, s'oppose violemment à l'union. Townsend, comprenant que la jeune fille sera déshéritée s'il l'épouse, renonce à elle et, violant ses promesses les plus sacrées, l'abandonne au dernier moment. Beaucoup plus tard, le père mort, il reprend sa cour ; mais Catherine est devenue une vieille fille dure, amère. Elle fait d'abord semblant de céder, mais se venge de Townsend en rompant avec lui à la dernière minute, brutalement, cruellement.

On ne reconnaîtra pas dans *L'Héritière* les qualités du roman de James. Cette histoire relativement simple mais si dense et si poignante dans ses demi-tons est traitée d'une façon qui a offensé la plupart des admirateurs du romancier. Le drame tourne parfois au mélodrame (les deux scènes importantes se passent à minuit) et le caractère de Catherine est beaucoup plus accusé que dans l'original. Du moins est-ce une pièce intelligente, honnête, de bon goût, fort bien jouée par l'actrice anglaise Wendy Hiller (Catherine), par Basil Rathbone (le Dr Sloper), P. Cookson (Townsend) et surtout Patricia Collinge, qui est une tante bien amusante. Les décors, les costumes sont admirables : certains personnages semblent sortir des toiles les plus expressives de Whistler.

Tennessee Williams, l'auteur de cette émouvante *Glass Menagerie (La Ménagerie de verre)*, que les Parisiens ont pu voir la saison dernière, a donné en décembre à New-York la première de sa nouvelle pièce, impatiemment attendue, *A Street-car named Desire (Un Tramway nommé Désir)*. La scène se passe à La Nouvelle-Orléans où l'auteur a vécu et a pu entendre le fracas du croisement de deux tramways dont les destinations respectives — symboliques de cette atmosphère sensuelle et décadente — étaient la rue du Désir et la rue du Cimetière. L'héroïne, Blanche Du Bois, est le dernier rameau flétri d'une vieille famille de l'aristocratie du Sud. Blessée par une réalité sordide, elle quitte sa ville natale et vient dans l'ancienne capitale louisianaise où elle se construit un monde imaginaire d'exaltation, de raffinement et de grandeur. En fait, elle est déjà touchée par une demi-folie. Ses évasions antérieures dans d'autres mondes imaginaires — à l'aide de l'alcool et de la promiscuité sexuelle — ont accentué son déséquilibre. Il suffira d'une crise pour déclencher l'hystérie et la désintégration finales. Après

avoir jeté le trouble un moment dans le foyer heureux de sa sœur, mariée à un plébéien solide, brutal et sensuel, elle devient tout à fait folle et part pour l'asile, gardant jusqu'au bout l'illusion qu'elle est une grande dame.

L'actrice anglaise Jessica Tandy joue le rôle de Blanche Du Bois. Elle déploie dans l'interprétation de ce personnage un talent très nuancé. *A Street-car named Desire* est un succès commercial indiscutable et, en même temps, une très bonne pièce. Les deux choses, quoi qu'on en dise, ne sont donc pas inconciliables.

Le théâtre n'en traverse pas moins une crise assez sérieuse. Certains artistes et intellectuels s'efforcent, pour lui rendre sa vitalité, de développer ce qu'on appelle ici le « théâtre expérimental ». Un petit centre essaie de se constituer à New-York où l'on jouera des pièces de répertoires, en dehors de toute considération commerciale. D'éminents acteurs ont prêté leur concours : Charles Laughton a joué le *Galilée* d'Arnold Brecht, John Garfield a été le héros de *Skipper next to God (Capitaine après Dieu)*. Mais l'*Experimental Theatre* a besoin d'argent pour vivre et ses tentatives restent, jusqu'ici, fort limitées.

PIÈCES FRANÇAISES

Quelques mots, pour terminer, sur le sort des pièces françaises jouées à New-York au cours de cette saison. *Les Mouches* de J.-P. Sartre et *les Nuits de la Colère* de Salacrou ont été représentées par le *Dramatic Workshop* d'Erwin Piscator, un théâtre d'avant-garde et, dans une large mesure, d'amateurs. L'accueil réservé à ces deux pièces par le public d'abonnés — universitaires et élite cosmopolite — a été extrêmement chaleureux. *La Putain Respectueuse*, présentée d'abord dans une petite salle de Greenwich Village, est montée à Broadway il y a quelques semaines et fait salle comble, grâce, en partie, à l'excellente interprétation de Meg Mundey dans le rôle principal. Par contre, une version anglaise de *Topaze* de Marcel Pagnol, présentée dans un théâtre de Broadway à la fin de décembre, a complètement échoué et la pièce a dû quitter l'affiche après une seule représentation. L'interprétation du rôle de Topaze par l'excellent acteur viennois Oscar Karlweiss était impeccable ; mais critiques et spectateurs ont trouvé la pièce vieillie et dépourvue d'originalité.

PIERRE BRODIN

IMAGES DE PARIS

Gaston Baty et ses marionnettes

Une rue provinciale de Passy, une maison modeste, une porte étroite, un couloir que prolonge à travers une cour sombre une pergola enguirlandée de verdure et qui conduit à une salle où trois cents chaises de paille sont disposées en gradin, il n'en fallait pas plus à Gaston Baty pour installer son rêve et susciter le Rêve. Son théâtre de marionnettes réalise un projet longuement caressé, depuis le temps peut-être où, suivant les cours de la Faculté des Lettres de Lyon, il écoutait aussi la leçon de Guignol, que ne parvint jamais à lui faire oublier l'étude approfondie qu'il fit des conceptions de Gordon Craig, ou de celles de Georg Fuchs mises en pratique au Kunstler Theater de Munich, en 1907, quand il suivait dans cette même ville les cours de Folklore faits par von der Leyen.

Aujourd'hui tout entier à ses marionnettes Gaston Baty n'a pas l'intention pourtant d'abandonner définitivement pour elles le théâtre, le vrai, ni de faire rivaliser ses poupées avec les comédiens. Il compte même mettre en scène l'automne prochain à la Comédie-Française *l'Inconnue d'Arras* de Salacrou, et désire monter un jour *la Tour de Nesle*. Mais pour l'instant, souriant de lui-même et de sa passagère ingratitude envers un art qui lui a apporté tant de satisfactions, il soupire en haussant les épaules avec résignation : « Si l'on m'avait annoncé que je lâcherais Montparnasse, j'aurais répondu : allons donc!... »

Ce petit théâtre de la rue de la Gaîté, il n'y était installé que depuis 1930, ayant avant cela et depuis 1919 employé son talent à servir Gémier au Cirque d'Hiver, à la Comédie Montaigne et à l'Odéon, et s'étant dévoué un moment au Théâtre Pigalle. Après quoi il fonda « la Chimère », Compagnie nomade qui alla de la Comédie au Studio des Champs-Élysées, en passant par le Théâtre des Mathurins, et une « Baraque » qu'elle construisit boulevard Saint-Germain. Mais en 1940, devant la tristesse qui s'installait sur le monde, il songea qu'il serait bon d'échapper

à la misère des temps, en récréant un univers où il fît bon vivre. Et il jugea les marionnettes capables d'ouvrir la porte à l'irréel, à la féerie, et de permettre à l'imagination de s'évader hors du quotidien, vers un domaine de fantaisie où les animaux de La Fontaine et les personnages de Perrault auraient leur mot à dire. Il essaya ses poupées en 1944 au Pavillon de Marsan. L'accueil qu'elles reçurent l'encouragea à poursuivre l'aventure, à leur constituer un répertoire suffisant pour les emmener faire une longue tournée en Belgique, en Allemagne et dans l'Afrique du Nord. Et c'est ainsi qu'il put ce printemps, avant le départ, donner deux séries de représentations avec sa petite troupe de bois.

Gaston Baty dut avec celle-là se croire revenu au temps de sa jeunesse, où « la Chimère » cherchait un logement et devait souvent émigrer de scène en scène. Mais pour ce grand réalisateur, repartir à zéro, même quand on est déjà couronné de gris et de lauriers, c'est un jeu assez enivrant et que nulle difficulté ne peut entraver. Il eut beaucoup de mal cependant à trouver un lieu propice à l'installation de son « castelet », c'est ainsi que se nomme le petit théâtre où évoluent les marionnettes, depuis les temps moyenâgeux où les bateleurs, leurs sacs pleins de poupées, s'installaient en plein air dans une construction de carton figurant un château. Le castelet de Baty, ce n'est que le cadre qui entoure ses décors. Tout y est réduit au tiers des proportions normales d'un théâtre. La scène a deux mètres cinquante de large, et les marionnettes soixante centimètres de haut. Il lui fallait donc une salle pas trop grande, et sans fauteuils de balcon, afin qu'aucun spectateur n'ait une vue plongeante qui permettrait d'apercevoir les manipulateurs. Rue Vital, la maison des Archives de la Danse, à peu près inconnue du public qui ignore généralement ce musée élevé par Rolf de Maré à la gloire de Jean Börlin, le danseur suédois, possède un studio dont Baty pensa qu'il pouvait convenir à son entreprise. Il ne s'effraya point qu'il fût dans un quartier qui semble peu fait pour attirer le public ; il disait modestement que « cette humble petite salle était bien ce qui lui convenait, à ce moment de son effort où il savait mieux que personne comme il restait encore loin du but qu'il finirait par atteindre, s'il plaît à Dieu. » Mais tous ceux qui ont vu *La Marjolaine* et *Au Temps où Berthe filait* croient difficilement que l'on puisse faire mieux dans ce genre, ou ne l'espèrent que parce qu'ils ont foi en Gaston Baty dont la perpétuelle recherche et les trouvailles renouvelées jusqu'au tour de force, les ont déjà si souvent émerveillés.

S'il habite depuis vingt ans rue de Grenelle, dans une aile de l'hôtel Daru, un entresol et un premier étage qui ont le charme même du Paris de la fin du XVIIIe siècle, Gaston Baty, né dans un village des Cévennes et attaché encore par mille liens de souvenirs et de famille à ce cœur montagneux de la France, a le goût profond des choses de terroir. Ce n'est pas par hasard qu'il fut à Munich étudiant en folklore : les traditions et les coutumes d'un pays, d'une province, ses légendes, son

parler, ses expressions locales, il les connaît et elles l'enchantent. Aussi les spectacles qu'il a déjà donnés rue Vital et ceux qu'il annonce, marquent sa volonté de s'enraciner dans la veine populaire. *La Marjolaine* est inspirée d'un ancien conte d'Ile-de-France. Il en écrivit lui-même les trois actes et fit les décors. Il a inventé un personnage qui est le héros de la pièce, et qui sera sûrement celui de beaucoup d'autres : Jean François Billembois, compagnon menuisier qui fait son tour de France, et qui incarne l'artisan parisien avec le même esprit et la même malice dont, il y a un siècle, Guignol usait pour personnifier le « canut » lyonnais. Collamarini l'a sculpté avec amour, comme il sculpte toutes les marionnettes de Baty. Billembois est charmant : plutôt joli garçon, on comprend qu'il séduise aisément les filles et inspire confiance aux parents, avec sa mine honnête, son teint vif, sa bouche aimable et ses yeux éveillés. Il a une redingote croisée, un col à pointes, une cravate écossaise, des anneaux d'or aux oreilles. Quelquefois il met son chapeau de castor et la canne à la main, le baluchon sur l'épaule il parcourt les routes. Souvent aussi nu-tête ou coiffé d'une casquette, sa scie et son marteau sous le bras il se rend allègrement au travail. Au théâtre, le rôle de Billembois serait confié à un acteur qui en ferait une « composition ». Ici aucune transposition de personnalité n'est nécessaire ; Billembois ne force pas sa nature pour être Billembois. Il est exactement tel que l'ont voulu ses créateurs, Baty et Collamarini, avec son bon cœur et sa gentillesse qui le font aimer de tous. « Cependant, prétend Baty, son humeur est parfois moins facile, il a ses caprices. Les marionnettes ont de vrais cheveux, ajoute-t-il, et nul doute qu'un fluide humain ne les sensibilise. » Quoi qu'il en soit, Billembois s'impose tout de suite à l'attention. On ne peut l'oublier quand on l'a vu une fois ; nul doute qu'il ne devienne pour Paris ce que sont Tchantei pour Liége, Gasperl pour Munich, ou Girolamo pour Milan.

Notre Billembois encore ne s'étonne de rien. Ni de rencontrer dans la forêt Poucet et ses frères ou le Loup et le Petit Chaperon Rouge, ni de voir passer le Carrosse de Cendrillon ou la Cavalcade des Frères de Madame Barbe-Bleue, et pas davantage de combattre un monstrueux dragon aux écailles brillantes, aux yeux rouges, qui agite une langue pointue et crache le feu avec férocité.

Tant de simplicité pour accueillir ces prodiges gagne les spectateurs, qui les acceptent à leur tour avec une crédulité charmée, et d'un cœur qui bat au rythme de leur enfance.

Quand le rideau tombe sur les sortilèges de *La Marjolaine* ou sur l'histoire de la reine Berthe et du roi Pépin que protégeaient l'ours Martin, le loup Ysengrin, le cheval Bayard et la chèvre aux cornes d'or, les plus blasés ont la tête farcie de merveilleux et la perfection des décors et des éclairages ravit les plus exigeants. Baty, magicien de la lumière, a réalisé avec René Quillier, son chef machiniste à Montparnasse, des chefs-d'œuvre de mise en scène, avec des projecteurs minuscules proportionnés

aux poupées. Le « jeu d'orgue » est une pièce d'horlogerie. Six jeunes gens et jeunes femmes seulement animent les marionnettes et leur prêtent leurs voix, qu'ils savent changer quand il le faut. Baty qui a pourtant chez lui, rue de Grenelle, un petit théâtre italien de marionnettes à fils, dont il ne s'est d'ailleurs jamais servi, n'aime que les marionnettes dites « à gaine ». Il faut trois mois pour former un bon manipulateur. « Et encore, cela ne s'apprend pas mais s'invente, dit Baty. Tout vient uniquement de la main. Je ne veux aucun truc mécanique ; de l'irréel, jamais de l'artificiel. Une poupée neuve, je l'ai remarqué, dit-il encore, obéit mieux qu'une qui a déjà beaucoup joué et emmagasiné de la vie humaine. » Et Baty, quand il a une première, fait venir un chanoine de ses amis pour bénir les petites créatures de bois et leur inspirer une bonne volonté durable.

Les coulisses de ce théâtre miniature sont singulières. Après la représentation nul désordre derrière la scène, aucune hâte vers les loges pour se démaquiller. Les poupées sont rangées telles quelles dans des boîtes. On avait oublié leur taille, leur petitesse surprend, comme de s'apercevoir que la reine Berthe dont on était sûr qu'elle se déplacait sur de si grands pieds n'en a point du tout, que le cheval qui frappait si joliment du sabot sur le pavé n'a pas de jambes, et que le terrifiant dragon est un jouet de bébé. Mais telle est la force de l'illusion créée par Baty et ses collaborateurs que la porte refermée sur ce qui devient un simple magasin d'accessoires, on oublie les poupées pour ne se souvenir que de l'aventure où elles nous ont entraînés.

« Je ne prétend pas que c'est le Théâtre, explique Baty ; les textes écrits pour des acteurs doivent être joués par des acteurs. Mais les marionnettes peuvent exprimer ce que ne peut exprimer un comédien, dont la présence humaine fait un écran qui obscurcit le rêve. »

Aux poètes maintenant d'utiliser cet instrument que Baty leur offre, pour donner corps à toutes les fantaisies de leur imagination.

La Manufacture de Sèvres

Elle a deux siècles d'existence, fut tour à tour royale, impériale et nationale, s'enrichit successivement de nombreux fours et du perfectionnement des secrets apportés par des ouvriers transfuges de la Fabrique de Chantilly ; acquit de nouveaux procédés de dorure et de coloration, comme d'efficaces améliorations techniques pour traiter la pâte céramique. Cependant, aujourd'hui comme hier, ce sont toujours les doigts habiles et sensibles de l'ouvrier qui achèvent le miracle et donnent une forme à la matière. Tout à Sèvres est terminé à la main et quelle machine d'ailleurs pourrait remplacer cet instrument délié que devient la main d'un apprenti après une longue pratique ? Ils débutent à l'âge de quatorze ans ; ils ont souvent grandi dans une famille

où c'est une tradition que d'entrer à la Manufacture de porcelaine, et ils ont l'amour de cette profession qui s'approche de l'art et laisse une initiative à leurs gestes. Ce qu'on appelle à Sèvres un vieil ouvrier, c'est un homme dans la force de l'âge, qui a déjà trente ans de métier. Penché sur un tour qui, mû à présent à l'électricité n'en garde pas moins son aspect primitif, le bras droit posé sur un long bâton qui lui sert d'appui, il fait naître entre ses paumes aussi rapidement qu'un prestidigitateur en fait envoler des colombes, l'assiette, la tasse ou le vase : une boulette de pâte molle couleur de craie suffit à ce prodige. Cette pâte, avant qu'on ne la lui livre en galettes, a subi diverses préparations. D'impressionnantes roues de granit, grandes comme des pneus de camion, concassent le kaolin, qui passe ensuite dans des broyeurs, énormes cylindres remplis de galets. Ils tournent avec un bruit de vagues déferlant sur la grève et ce rythme d'océan met dans la salle où ils battent une poésie mystérieuse que chasseraient vite des moteurs trépidants. Un électro-aimant, seul instrument moderne du lieu, purifie la pâte. Puis on la filtre, on la bat, on la presse dans des sortes de moules à gaufres, et enfin, et surtout, on la met à vieillir. Elle doit reposer longtemps avant d'être utilisée et bonne à cuire dans les fours incandescents, cloches géantes qui abritent des bouquets de flammes roses. Si la pâte était trop fraîche, il s'y formerait des cloques, des bulles qui gâtent la porcelaine ou la font éclater. Aussi un des désastres du raid aérien sur Sèvres en 41, fut-il précisément d'avoir détruit les précieuses réserves, qui sont peut-être millésimées comme les grands vins de Champagne. Le bombardement de la Manufacture détruisit en outre une de ses ailes, où étaient les ateliers de décoration. Les décorateurs sont à présent mal installés, dans des chambres petites et mal éclairées, mais on ne dispose pas des crédits nécessaires à la reconstruction de leur quartier. Pourtant, ils mériteraient l'air et la lumière et de retrouver leurs fenêtres ouvertes sur les arbres de la Seine, ces artistes qui inventent et combinent les formes ou les ornements que les artisans transposent avec sûreté sur les pièces qu'ils agrémentent. Les filets, les guirlandes d'or, particuliers à Sèvres, y sont minutieusement appliqués avec un papier imprégné de la matière précieuse, sorte de décalcomanie à l'usage des grandes personnes et des gens riches : l'or se payait 130 000 francs le kilo du temps que l'État se réservait le privilège de le vendre ; maintenant que le marché en est libre, il coûte 560 000 francs. Une assiette de Sèvres vaut à présent 2 000 francs, mais on en casse moins à la Manufacture durant un mois, qu'à l'office pendant un grand dîner : vingt-quatre assiettes par an, environ, se brisent à Sèvres où tant d'ouvriers les manipulent, où les toucher seulement, à certains stades de leur cuisson ou de leur coloration les ternit à jamais. Que de soins, que d'habileté, que de mouvements étudiés avec précision représentent l'achèvement et l'emballage de ces services de table aux pièces nombreuses et variées qui partent vers tous les coins du monde affirmer la suprématie d'une de nos industries françaises.

Les célèbres biscuits de Sèvres, dont la plupart sont encore moulés sur des modèles du XVIIIe sculptés par Falconet, ou bien Boizot ou Le Riche sont, eux aussi, retouchés à la main, et assemblés pièce par pièce comme un puzzle délicat. Des sujets galants ou mythologiques reposent en morceaux à côté d'un ouvrier, qui en quelques minutes, pêchant ici un pied minuscule, là un bras, un torse gracieux, une petite tête, une draperie, un attribut, reconstitue une nymphe, une déesse, un groupe entier.

M. Baudry, sculpteur lui-même, inspecteur de l'Enseignement des Beaux-Arts, jeune, actif, et plein d'initiative, dirige actuellement la Manufacture. Il se propose d'ajouter à la liste de ceux qui collaborèrent avec elle, depuis Boucher jusqu'à Marie Laurencin, bien d'autres noms encore, afin que se renouvellent constamment ces témoignages fragiles du goût de nos artistes et du talent de nos ouvriers, qui donnent à la porcelaine de Sèvres sa renommée universelle.

Les Ateliers du Gout

C'est le titre de l'exposition consacrée à la gloire des métiers français, organisée par le Cercle d'Echanges Artistiques Internationaux au Pavillon de Marsan.

Au moment où Paris est rempli de visiteurs, il était bon de rassembler quelques-uns des meilleurs exemples du génie de l'artisanat français, et prouver que, triomphant des pires difficultés actuelles, celui-ci est toujours capable de maintenir notre prestige à l'étranger. Les vitrines de nos magasins l'attestaient déjà, qui font de nos rues des promenades semées de tentations, et il n'était point facile de rendre quelques salles d'un musée plus séduisantes qu'elles. M. Louis Chéronnet qui eut l'idée des « Ateliers du Goût » a trouvé une formule qui lui a permis de renouveler l'aspect d'une exposition, déjà si souvent faite, des productions les plus raffinées de notre pays. Il a cherché à confronter le passé et le présent, pour démontrer que nos industries de luxe sont aujourd'hui comme hier de la plus haute qualité.

Il a donc demandé à certaines maisons de commerce aux noms célèbres de prêter quelques pièces de leurs collections, qui constituent leurs archives et leurs références documentaires. Ainsi l'on voit des chapeaux de Reboux ayant appartenu à l'impératrice Eugénie, ou à Elisabeth d'Autriche, dont la grâce et l'élégance seraient encore seyantes aujourd'hui, des bijoux, des flacons, des boîtes précieuses dont la beauté ne peut qu'être égalée. Par contre les souliers, en satin brodé, étroits semblent des instruments de torture mieux faits pour l'étalage que pour la marche, et l'on comprend mal que Restif de la Bretonne ait tant rêvé sur des objets qui ne pouvaient qu'enlaidir le pied.

Mais comme les clefs parlent mieux à l'imagination que celles de maintenant. Énormes, ouvragées, armoriées, elles évoquent de

lourds secrets, des portes infranchissables, et même si l'on voyait parmi elles la clef d'or de Barbe-Bleue, sûrement toute petite mais chargée de mystère, nos pratiques passe-partout nickelés nous paraîtraient encore le symbole de la triste uniformité de nos maisons.

Des textes imprimés voisinent avec ces ferronneries. Qu'ils soient de Plantin ou de Deberny-Peignot, qu'il s'agisse d'un livre d'art ou d'une plaquette publicitaire, le souci de la perfection ne change ni avec les siècles ni avec le style. Les tapis et les passementeries de Jansen sont au présent comme au passé des chefs-d'œuvre de technique et d'invention, et les soies de Lyon n'ont pas d'âge. On regrette en les contemplant que tant d'autres belles choses soient emprisonnées dans des hublots à leur taille, qui trouent les murs et empêchent que l'on ne tourne autour pour les admirer sous toutes leurs faces. Il fallait du nouveau, bien sûr, mais l'originalité de certaines présentations si elle enchante les uns, gêne les autres. Ceux-ci ne comprennent pas pourquoi certains mannequins portent leurs gants autour du cou et des bouquets au lieu de manches, ni pourquoi un chat ou un chien tristement empaillés veillent sur des chapeaux ou des sacs. Ni comment toutes les voitures d'Hermès sont accidentées et les magnifiques nécessaires de vermeil éventrés sur la route, et souffrent de constater qu'un porteur sans visage a laissé choir pêle-mêle les valises. Tandis que ceux-là s'amusent de ces mises en scène savantes qui réveillent leur attention et les livrent aux songes, les autres encore sont surpris de voir d'un aquarium où nagent des bouteilles de parfum, émerger une sirène en grillage doré, avec des cheveux de tulle. Ils lui préfèrent sa petite sœur d'à côté, la sirène en aigues-marines de Boivin qui luit doucement entre un collier et un bracelet assortis et qui sont d'étonnantes merveilles. D'ailleurs tout le monde tombe d'accord devant les bijoux. On consent, ceux-là, à ce qu'ils soient dans des vitrines, et les silhouettes qui les présentent ont un profil charmant et les mettent en valeur. Ombres de velours noir, parées de la tête aux hanches, collerette de Cartier, ceinture de Boucheron, broche de rubis et d'émeraude, nos plus grands joailliers se sont mis en frais pour elles. Peut-être ces belles de nuit s'en iront-elles plus tard souper autour des tables servies, ornées de cristaux et d'argenterie que l'on aperçoit plus loin, où traînent encore un éventail, une écharpe, une fleur, dont l'abandon semble être de la veille. D'autres dames aussi pourraient bien prendre part à la fête silencieuse. Celles-ci n'ont pas de bijoux, mais leurs plus belles robes. Elles sont douze qui semblent, selon le caprice d'un décorateur, descendre du ciel par l'échelle de Jacob. Lanvin a habillé l'une de rose et d'argent, Dior a mis sur les épaules d'une autre un manteau bleu pâle, toutes ont des « griffes » célèbres cousues dans leurs atours. Poupées au corps de laiton, anges venus du Paradis de la Mode, elles complètent de leur élégance cette exposition du Goût français.

DENISE BOURDET

LES LIVRES D'HISTOIRE

Adrien Dansette est un historien et un historien courageux. Il en a déjà donné des preuves, mais aucune n'est plus éclatante que cette *Histoire religieuse de la France contemporaine* (Flammarion) dont le premier volume vient de paraître. Non seulement la matière qu'il démêle est des plus complexes car il faut une agilité sans pareille pour se glisser entre le gallicanisme, le libéralisme, l'ultramontanisme, le catholicisme politique et social, pour en suivre les tours et les détours, mais, en pénétrant sur un terrain réservé et pour ainsi dire miné, il s'expose à des dangers qui, bien que spirituels, n'en sont pas moins graves. Si un clerc éprouve toutes les peines du monde à garder son équilibre entre l'Histoire exigeante et l'Église plus exigeante encore, un laïc, qui s'enhardit à manier les archives sacrées, risque de payer cher son audace : on n'en connaît guère qui n'ait, au moins une fois dans sa carrière, encouru le blâme ou la condamnation. La pureté des intentions d'un historien catholique, parlant du catholicisme, n'est pas même une excuse ; elle constituerait plutôt une aggravation.

Bravant ces périls, M. Adrien Dansette, qui ne se réfugie point dans une prudente neutralité et ne cache nullement ses sympathies pour le libéralisme, brosse un tableau magistral — l'épithète pour une fois a tout son sens — des rapports de l'État français et de l'Église depuis la Révolution jusqu'en 1875, date qui marque à la fois sa victoire et le commencement de la contre-offensive qui aboutira au combisme. Le livre s'ouvre par un exposé, ample et précis à la fois, de la situation de l'Église en France à la fin du XVIIIe siècle ; il est digne du Taine le plus brillant et du Lavisse le plus solide. Appuyée sur la monarchie, l'étayant à son tour, jouissant grâce aux libertés gallicanes d'une certaine indépendance à l'égard du Saint-Siège, comblée (le haut clergé tout au moins) de privilèges, d'honneurs et de richesses, l'Église, placée au confluent de la puissance temporelle et de la puissance spirituelle, ne se sent nullement menacée par « les lumières » que répandent les philosophes, héritiers des libertins du XVIIe siècle, petits-neveux des humanistes de la Renaissance. Cependant ce qui a toujours fait sa force réelle, c'est-à-dire l'accord entre les âmes et sa doctrine, est en train de se

désagréger. Les enquêtes locales, quand on peut en rassembler les éléments, laissent apparaître une irréligion beaucoup plus étendue que le conformisme traditionnel pourrait le faire supposer ; dans les villes et dans certaines provinces, la Bourgogne par exemple, le troupeau des fidèles s'amenuise, le cabaret se pose en adversaire, redoutable, de l'église paroissiale. Cela explique, pour une bonne part, l'effondrement assez général, en dépit de quelques îlots de résistance héroïque, du catholicisme en France pendant la Révolution. M. Adrien Dansette constate, à notre surprise, que la Restauration trouve les Français et, particulièrement la jeunesse, dans un état de dénuement religieux extraordinaire. La manière forte, l'alliance de la monarchie et de l'Église seront un remède pire que le mal, comme on le verra en juillet 1830 ; il faudra une lente, une patiente, une généreuse reconquête spirituelle pour ramener les cœurs dans le giron de l'Église.

Or, il faut bien le dire, la tâche de ces pêcheurs d'âmes n'est pas toujours rendue facile par les plus éminents dignitaires de l'Église, enracinés dans une attitude intransigeante, méconnaissant la puissance des vagues qui la viennent battre : la philosophie, la science, la liberté. De là des erreurs et des fausses manœuvres qui, à chaque période, font perdre le terrain conquis ou favorisent l'assaut de l'ennemi. Le livre de M. Adrien Dansette est l'histoire de ces erreurs et de ces fausses manœuvres au cours du XIXe siècle. Parmi les plus marquantes, il relève la tentation, rarement repoussée, de suspendre l'Église au régime ou au parti qui lui accordent leurs faveurs ; la conception d'une liberté à sens unique, machine de guerre au lieu d'être instrument de paix ; l'affirmation, trop hautaine, que la vérité, ne pouvant cohabiter avec l'erreur, peut la subir mais non point la tolérer ; la croyance, théocratique, que le pouvoir spirituel prime le pouvoir temporel ; le mépris des mouvements qui déplacent la ligne d'un ordre établi de toute éternité. Certes, M. Adrien Dansette ne reproche nullement aux docteurs de l'Église le maintien de principes sur lesquels elle ne saurait transiger ; mais il regrette que, par manque de sympathie ou de diplomatie, ce dogmatisme l'ait placée souvent dans des situations vulnérables. Ainsi le *Syllabus* de Pie IX condamnant en bloc la société moderne, sa philosophie, ses institutions politiques, prend l'allure d'un défi jeté, en plein XIXe siècle, au monde contemporain. Sans la souplesse de monseigneur Dupanloup qui atténua la rigueur de ces « thèses » par l'invention judicieuse des « hypothèses », le *Syllabus* aurait bien pu, comme Samson, faire crouler le Temple sur lui-même. M. Adrien Dansette le pense, et il le dit comme il le pense. Son courage est proprement admirable.

ÉLISABETH, IMPÉRATRICE D'AUTRICHE

A la vérité, la fonction des pasteurs, qu'ils guident des âmes ou des peuples, n'est point facile. Il y faut de l'inspiration ou du génie. La responsabilité du choix, à la croisée des chemins, est si lourde qu'elle en

devient écrasante. Il est facile de jeter la pierre au conducteur dont l'événement prouve qu'il s'est trompé, mais quelle tragédie dans le cœur des bergers! La vie d'*Elisabeth, l'impératrice tragique* (Librairie universelle de France), que retrace pour nous M. Henry Vallotton, est plus qu'une tragédie : un drame romantique qui débute en prélude lyrique et s'achève en final sanglant. Cette ravissante princesse épouse, encore enfant, son cousin germain François-Joseph, auquel on destinait sa sœur aînée. Et la voilà lancée dans une carrière à laquelle rien ne la disposait, ni ne la préparait : être la compagne d'un autocrate en lutte contre l'hydre polycéphale de la révolution. Elle fera de son mieux, et ce mieux sera parfois assez bien, mais elle y perdra peu à peu tout ce qui donne du prix à la vie humaine : la joie, la poésie, et même la raison.

M. Henry Vallotton, le diplomate suisse bien connu, a mis dans cette biographie autant de science que d'amour. Peintre visiblement épris de son modèle, il ne l'effleure même pas d'un soupçon ; il ignore résolument les calomnies ou les médisances ; il ne voit en elle qu'une déplorable victime des hommes — ou plus exactement des femmes, à commencer par sa terrible tante et belle-mère, l'archiduchesse Sophie — et de la destinée. La passion et l'art de M. Henry Vallotton sont si entraînants que, sauf les pessimistes inguérissables et les érudits hargneux, tous les lecteurs partageront son admiration plaintive pour la malheureuse impératrice qui, le 10 septembre 1898, tomba sous le poignard de l'anarchiste Lucheni, parce qu'elle avait refusé de traverser le Léman sur le yacht particulier de son hôtesse, madame de Rothschild, qui « interdisait de donner des pourboires à l'équipage ».

Le biographe entoure son modèle de grandes fresques historiques qui ne sont pas un des moindres attraits du livre. Les amateurs d'énigmes trouveront même sinon la solution de « Mayerling », du moins les documents les plus sûrs et les plus récents qui cernent le mystère du drame où l'archiduc Rodolphe et sa jeune maîtresse Marie Vetsera trouvèrent la mort.

LÉOPOLD III

La maison d'Orléans, de Bavière, d'Autriche et de Saxe-Cobourg, l'inévitable, se conjuguent et s'allient dans la maison de Belgique ; il n'est donc pas surprenant qu'on retrouve dans *Une Tragédie royale, l'Affaire Léopold III* (Flammarion) ce qu'on pourrait nommer « le complexe du chef d'État ». M. Alfred Fabre-Luce qui s'est institué le défenseur habile des causes douteuses et dirige son scepticisme curieux sur les hauts problèmes de la politique contemporaine dit son mot dans une affaire qui passionne — et divise — nos voisins. Avocat fertile en ressources, M. Alfred Fabre-Luce montre, s'il ne démontre, que le souverain belge a toujours agi, pendant et depuis la guerre, selon ce qui lui apparaissait être l'intérêt de son peuple. Les reproches, souvent injurieux, qui lui furent adressés pour l'armistice qu'il signa en tant que chef

de l'armée, pour sa situation de captif privilégié durant l'occupation, pour son hésitation à abdiquer en faveur du prince héritier sont, au regard de M. Alfred Fabre-Luce, injustes parce que mal fondés. Dates et textes à l'appui, il soutient au contraire que Léopold III a vu clair et loin, qu'il a tiré le moins mauvais parti d'une position difficile, qu'il ne s'est jamais écarté de la ligne que lui imposait la Constitution.

Surtout notre apologiste prend un plaisir malin à mettre en contradiction avec eux-mêmes ceux qui dénigrent le souverain après l'avoir approuvé ou qui tentent d'excuser leurs propres erreurs en les rejetant sur le roi. Il serait téméraire de trancher un procès aussi délicat. Aussi bien, la question épineuse semble être celle du « retour à la neutralité » qui en octobre 1936 consacra une politique, chimérique, d'indépendance pour la Belgique. De là les réticences, les tergiversations, les malentendus qui aboutiront, en mai 1940, à une catastrophe non seulement belge, mais européenne. Il reste que de ce revirement politique on ne saurait tenir le roi pour unique responsable ; c'était la conséquence de fautes commises à Bruxelles et ailleurs : à Paris, à Londres, à Rome peut-être. Disons plutôt, pour ne pas commettre le crime de lèse-majesté, que la seule coupable est la Fatalité.

L'ÉPOPÉE DE L'EAU LOURDE

Clouons donc au pilori la Fatalité et louons l'héroïsme des hommes qui s'évertuèrent durant cinq ans à réparer ses fautes. Trois livres, d'une tonalité différente mais enveloppés d'une même atmosphère, nous donnent un émouvant aperçu de l'aventure des combattants, sur mer, sur terre et dans les airs. M. Étienne Romat retrace dans *Combats héroïques* (Hachette) des épisodes de la guerre aéro-navale, avec cet art dramatique que les lecteurs de la *Revue de Paris* ont eu maintes fois l'occasion d'apprécier. Le capitaine norvégien Knut Haukelid conte, avec une simplicité dépouillée d'artifice, *L'Epopée de l'Eau lourde* (Éditions de l'Élan), dont un film célèbre a ravivé les images. Le lieutenant britannique N.L.A. Jewell allie la précision militaire et l'humour anglo-saxon dans le récit des *Missions secrètes* (Hachette) qu'il accomplit à bord du sous-marin *Seraph*.

Odyssées extraordinaires, proches du fantastique, qui révèlent au lecteur l'anatomie de la guerre, alors qu'il n'en connaît, habituellement, que l'aspect extérieur ; un combat naval, une mission sous-marine, un raid de commandos sont bien différents, dans leur structure et leur montage, de l'idée que nous nous en faisions. Surtout le moment critique de l'« aventure » ne se situe nullement au point où nous le placerions logiquement. Empêcher les sous-marins allemands de pénétrer dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, c'est essentiellement, montre M. Étienne Romat, repérer les sous-marins naviguant, la nuit, en surface sur l'Atlantique ; le sommet dramatique est donc atteint lorsque l'avion

rasant les flots surprend sa proie, l'éblouit sous son projecteur étincelant et la transperce. Conduire le général Clark sur la côte algérienne afin qu'il prenne contact avec le petit état-major français qui fraie les voies au débarquement de novembre 1942, c'est avant tout — le lieutenant Jewell dixit — reconnaître le point exact de la côte où doivent se réunir les conjurés, c'est déjouer tout guet-apens, c'est même prévoir comment le général américain pourra passer du sous-marin dans l'embarcation qui devra franchir les quelque cent mètres séparant le sous-marin de la terre ferme. Ce ne sont point bagatelles : un geste malencontreux risquait d'envoyer par le fond nos espoirs. Faire sauter l'usine de Rjukan en Norvège où se fabrique pour les Allemands l'eau lourde, clé de l'arme atomique, c'est d'abord, nous explique le capitaine Haukelid, résoudre le problème de l'existence des parachutistes déposés sur les plateaux désertiques et glacés du Hardanger. Abattre un renne a autant d'importance, et même plus, que d'escalader en secret les pentes de Rjukan puis de déposer les bombes explosives. Tout devient impossible à un héros, s'il meurt de faim avant son exploit.

LE SOUVENIR DE PIERRE DE LA GORCE

Comme les cordonniers, les historiens sont toujours les plus mal chaussés. Entendez que si leurs œuvres sont connues, leur propre histoire ne l'est pas. Il a fallu la piété filiale de madame Agnès de la Gorce pour que fût rendu à Pierre de la Gorce l'hommage concret qui lui était dû. *Une Vocation d'historien* (Plon) déroule la vie exemplaire d'un érudit qui sut toujours maintenir le contact nécessaire entre l'expérience humaine et la recherche savante. L'écrivain et le psychologue égalent en Pierre de la Gorce l'historien. Vous pouvez ouvrir n'importe quel volume de son œuvre considérable, il serait surprenant que vous ne tombiez pas sur une observation ou une maxime qui consacrent la gloire des moralistes ou des penseurs. Sur deux pages de l'*Histoire du Second Empire* je trouve : « La temporisation est l'habituelle ressource des faibles ». « Dans l'histoire, la comédie n'est souvent que le prologue de la tragédie ». Et vraiment, ma ligne est jetée au hasard.

PIERRE AUDIAT

★ ★ ★ LE CINÉMA ★ ★ ★

JACQUES FEYDER

JACQUES FEYDER est mort discrètement, comme il avait vécu.

Il nous faut rappeler ici le rôle qu'il a joué dans le cinéma français, à l'époque où il cherchait sa voie.

En 1923, il y avait encore bien peu de gens pour s'aviser que le cinéma pourrait bien être un art. On faisait des petits films insipides à la chaîne, tandis que les Suédois et les Allemands étaient en quête d'inspirations nouvelles. Chez nous, seuls Abel Gance et Marcel L'Herbier pensaient aux problèmes de l'image et du rythme. Avec *Crainquebille*, Feyder se joignit brusquement à la petite troupe des pionniers. Mais, pour moi, c'est avec *Thérèse Raquin* qu'il trouva véritablement un style. Il restait encore visiblement influencé par le réalisme allemand, mais, malgré l'âpreté du sujet, une sorte de réserve ironique le gardait de la « vision atroce » des Pabst et autres Lang.

Je crois que la grande époque de notre cinéma se situe entre 1930 et 1939. Feyder contribue à cet éclat avec sa grande trilogie : *le Grand Jeu*, *Pension Mimosa* et *la Kermesse héroïque*. Il a aussi trouvé son interprète idéale avec Françoise Rosay. J'ai revu *Pension Mimosa* il y a deux ans à peine. Le film n'avait pas une ride et des scènes comme celle de la gifle et de la valse de billets gardaient toute leur force de percussion dramatique.

Mais je crois, málgré tout, que *la Kermesse* reste son ouvrage le plus ambitieux et le plus accompli. Il s'agissait de traduire en images animées tout ce qui fait la splendeur et la truculence de la peinture flamande. D'une part, les intérieurs propres et cossus. D'autre part, des kermesses de village en liesse. Seul, un compatriote de Téniers pouvait tenter cette gageure de nous rendre, par des moyens nouveaux, l'inspiration de Vermeer et celle de Breughel. La fresque magistrale qu'il a laissée devait décourager jusqu'au désir de l'imitation.

On ne sait pas encore quelle est la durée des films. Mais on sait que Jacques Feyder a marqué de son empreinte la plus glorieuse époque de notre cinéma.

JEAN FAYARD.

★ ★ ★ ★ NOTES ★ ★ ★ ★

UNE AMAZONE AU XVIIe SIÈCLE

GISÈLE Marie conte, dans le *Mercure de France*, l'étonnante existence de Julie d'Aubigny qui inspira à Théophile Gautier son célèbre roman, *Mademoiselle de Maupin*. Née en 1670, Julie fut élevée avec les *pages des écuries du roi*. Fréquentant chaque jour les salles d'armes, elle devint une escrimeuse émérite. Mariée avec un gentilhomme de petite noblesse, Maupin, elle se détacha vite de lui et s'enfuit avec le prévot Séranne. Ces amoureux sportifs passaient leurs journées à faire des assauts Cela ne les nourrissait pas. Pour vivre, Julie, qui était très belle et possédait une magnifique voix de contralto, se fit engager à l'Opéra de Marseille. Une jeune fille de la ville, aperçue un soir dans une loge, lui inspira une vive passion. Mais la jeune Marseillaise fut enfermée dans un couvent par sa famille, scandalisée. Julie rejoignit aussitôt sa bien-aimée, mit le feu au couvent et enleva celle qu'elle aimait. Mais bientôt lassée de cette jouvencelle, elle la renvoya quelques mois plus tard dans sa famille. Julie vécut alors la vie des comédiens errants. Au cours de ses voyages, elle s'habillait en homme et ne manquait pas une occasion de ferrailler. Elle se battit ainsi en duel avec le duc de Luynes qu'elle blessa, doublement, car il s'éprit d'elle quand, le bras déchiré, il connut l'identité de son adversaire. Ayant gagné Paris, Julie y fit un début triomphal dans un opéra de Lulli. Mais la chronique eut sans tarder une autre occasion de s'occuper d'elle : madame de Maupin eut en effet une liaison retentissante avec une jeune femme de la Cour. Trois gentilshommes, jaloux, la provoquèrent en duel. Très Douglas Fairbanks, elle les étendit sur le carreau. Obligée de fuir, elle gagna les Flandres puis l'Espagne où elle donna maintes preuves nouvelles de son impérieuse vitalité. Revenue à Paris et à l'Opéra, elle connut dans *Tancrède* et la *Vénitienne*, de brillants succès. Une nouvelle aventure féminine changea le cours de sa vie. Elle éprouva une furieuse passion — passion partagée — pour la marquise de Crussol-Florensac. Mais, après deux années de bonheur, la marquise mourut subite-

ment. Désespérée, l'amazone se retira du monde et vécut dans une pieuse solitude. Elle mourut en 1707. Comme le fait remarquer Gisèle Marie, Gautier n'utilisa pas toutes les aventures de cette fille aux yeux d'or du Grand Siècle, mais plusieurs épisodes de sa vie tumultueuse ont passé dans le roman.

M. T.

□ □

※ ※ QUE PENSENT ※ ※ LES GÉNÉRAUX SOVIÉTIQUES ?

Ellsworth L. Raymond, qui fut Chef du « Service économique russe » de l'armée américaine, ignore quels sont les plans d'opérations de l'armée soviétique. Mais il croit savoir — et il explique dans un article publié par *U.N. World* — quelle est la conception que l'on se fait de la guerre au Kremlin.

Cette conception, qui n'était pas celle du maréchal Jukhov (d'où la demi disgrâce de celui-ci en 1946), a été exposée dès 1927 par feu le maréchal Shapochnikov dans un ouvrage en deux volumes, *Le Cerveau de l'Armée*, qui serait devenu un des livres favoris de Staline.

Elle consiste essentiellement en ceci : les guerres sont un phénomène *total* et *permanent*; elles ne sont pas menées par les armées seules, mais par les Etats, lesquels disposent d'abord de moyens politiques; les forces armées ne doivent être employées qu'en dernier ressort; le déclenchement d'une guerre *chaude* par l'U.R.S.S. serait même la preuve de l'échec de la guerre *froide*.

Ceci étant posé, Ellsworth L. Raymond affirme « catégoriquement » : « *Alors que les forces politiques de l'U.R.S.S. sont engagées dans une lutte de caractère ouvertement agressif, ses forces militaires sont entraînées dans un esprit largement défensif.* »

Une nouvelle guerre commencerait évidemment par une attaque aérienne massive, utilisant sans doute des armes du type bombe atomique. Cette attaque serait-elle *décisive*? Les Russes le nient absolument. (Ce qui, soit dit en passant, paraît être également l'opinion d'Eisenhower et de Marshall.) Les dirigeants de l'aviation soviétique n'accordent pas la même prépondérance à leur arme que leurs équivalents américains, le général Spaatz et son successeur récent, le général Vandenberg : ils pensent — comme les chefs de *l'armée* américaine — que ce sont les forces de terre et les opérations combinées qui déterminent et assurent la victoire. Minimisent-ils l'effet des bombardements? Sont-ils enclins à préparer la guerre mondiale n° III sur le schéma dépassé de la guerre n° II? C'est possible. En tout cas, affirme Ellsworth L. Raymond, ils croient à une guerre très longue où les atouts de l'U.R.S.S. seraient l'immensité de ses territoires, l'endurance de ses peuples et l'action politique derrière les lignes de l'adversaire.

P. F.

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

Les Trois Testaments du duc de La Rochefoucauld et du prince de Marcillac, son fils. Publiés par Jean Marchand. (*Éditions du XXe siècle,*)

Avons donné et légué et par ces présentes donnons et léguons à ladite haute et puissante dame Andrée de Vivonne, nostre très chère espouse, tous nos meubles et la tierce partie de nos biens immeubles... et icelle instituons nostre héritière universelle... » Celui qui s'exprimait ainsi, le 20 septembre 1653, n'était autre que François VI de La Rochefoucauld, l'immortel auteur des *Maximes*. Le même jour, il refaisait son testament, au château de la Terne en Angoumois, et en 1658, vingt-deux ans avant sa mort, il confirmait ses volontés en un troisième acte, cette fois à Paris, dans l'hôtel de Liancourt puis de La Rochefoucauld, situé entre les rues de Seine, Visconti et Bonaparte, sur l'emplacement duquel passe aujourd'hui la rue des Beaux-Arts. Ces précieux documents autographes, ainsi que le testament du prince de Marcillac, fils du moraliste, ont dormi trois cents ans, ignorés des historiens, dans le secret des archives familiales. Ils révèlent les sentiments intimes, devant l'éternité, de celui qui écrivait : *Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement*; ils montrent la profonde et affectueuse estime qu'il

nourrissait pour sa femme, dont il a si peu parlé dans son œuvre littéraire. L'épitaphe inédite d'Andrée de Vivonne, jointe aux textes précédents, fait connaître la date précise de sa mort, ignorée jusqu'ici.

Cet ensemble de pièces historiques est publié par M. Jean Marchand, bibliothécaire à l'Assemblée nationale, en un beau cahier in-4°, avec une étude, des fac-similés, portraits, vues de châteaux et hôtels et des armoiries en couleurs.

G. M.

HOTEL DE LIANCOURT, d'après une gravure du temps.

L'ONCLE FRED N'EST PLUS JEUNE

par Gabriel d'Aubarède

Il ne s'agit pas, comme on pourrait le croire, d'un roman traduit de l'anglais, mais d'une étude psychologique dans la meilleure tradition du roman français.

Fred Mortemar, critique dramatique au tournant de l'âge, protège les débuts au théâtre d'un jeune bourgeois, marseillais et révolté, fils d'une femme qu'il a autrefois aimée platoniquement et qui s'imagine à tort être son propre fils. Mortemar s'attendrit sur le coquebin et se découvre pour lui des entrailles de père. Mais, pour avoir dédié sa vie à l'Elégance Morale on n'en est pas moins homme : un beau jour, Mortemar « soufflera » à son fils supposé une script-girl, fille d'un serrurier de Puteaux, qui, suivant une tradition à réviser en 1948 (mais nous sommes en 1920), succombe aux troubles séductions de la tempe grisonnante, du langage et de la boutonnière fleuris. Et comme il n'est pas avare de ses bienfaits, le critique, au nom des droits imprescriptibles de l'Art, « éreintera » proprement dans son journal la première œuvre de son protégé.

Tout s'arrange néanmoins, après des péripéties dramatiques et un peu imprévues : Mortemar épousera la fille du serrurier de Puteaux qui lui donnera deux jumelles et le coquebin, dégrisé, retournera vendre des arachides dans la « vieille cité phocéenne ».

Roman un peu trop chargé d'arabesques, mais attrayant, qui se déroule dans les milieux du théâtre et du cinéma à l'époque du mouvement dada et de l'essor du septième art dont l'auteur, qui les connaît bien (on pourrait mettre des noms sur certains personnages), fait une peinture vivante. Le livre vaut surtout par le portrait lucide, fignolé avec tendresse d'un homme de lettres célibataire au déclin de l'âge mûr. L'étude à notre sens est plus attachante que celle des premiers émois de tant de jeunes éliacins à la découverte de leur âme ou du Mystère de la Femme. *(Gallimard).*

SOLANGE DE LA BAUME.

GRÈCE

par Louis Hourticq

La collection *Ars Una* — cette célèbre série de livres verts et or, qui tenant à la fois de l'initiation et de la somme a permis à tant de lecteurs, grâce à ses textes excellents et à de nombreuses illustrations, de s'enchanter, à domicile, des inventions infinies des artistes de tous les pays — vient de s'enrichir d'un volume sur la Grèce. C'est la dernière œuvre du regretté Louis Hourticq qui avait déjà publié dans *Ars Una* la *France*, la *Hollande* et l'*Italie du Sud*. L'ouvrage qui évoquant toute la féerie de l'art grec, propose une exploration dans le domaine de la beauté absolue, débute par une étude de l'art crétois et se termine par un acte de foi dans l'hellénisme *qui ne peut disparaître, car il tient à la nature même de la pensée*. Dans l'intervalle le lecteur retrouve le monde de Phidias, d'Apelle et de Praxitèle et peut, en fonction des plus récentes découvertes, préciser ses idées sur les diverses écoles de l'art grec (Hachette, 400 francs).

LA JEUNESSE DE JEAN GIRAUDOUX

par Jean-Marc Aucuy *(Spid)*.

J. M. Aucuy a recueilli les souvenirs de son père qui fut condisciple de J. Giraudoux à Châteauroux. 1893 : Jean a onze ans. Il est pensionnaire. (Son père est percepteur à Pellevoisin). C'est un enfant doux... qui aime la gymnastique et dont la mémoire prend de fins clichés pour ses livres futurs. L'infirmière du lycée sera la Pharmacienne des *Provinciales* et lui *Simon le Pathétique*. Il est tendre. Il est pauvre. Il aime Musset, Loti, France et les *Contes du Lundi*. A quinze ans, son style est déjà presque formé : léger, scintillant, subtil. Subtil comme ce J. G. que ses camarades jugent paradoxal et contredisent par système. Il a des amis pourtant. Ces grandes amitiés d'enfance, qu'on ne suit pas dans la vie. Que J. G. en tout cas ne devait pas suivre. Au travers de ce livre on le voit tel qu'il devait rester : délicat, délicieux, insaisissable. M. T.

Le Directeur-Gérant : Marcel THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, P. Hannaux, Christian Bérard, Malclès et Claude Tolmer.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3411-6-48.

Après une période de baisse UNE HAUSSE EST VRAISEMBLABLE sur un certain nombre de valeurs.

Il est toujours indispensable de surveiller son portefeuille qu'il faut plus que jamais considérer comme une " création continue ".

Une documentation sérieuse est nécessaire.

Lisez chaque semaine :

L'OPINION ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

LE JOURNAL LE MIEUX INFORMÉ DE LA BOURSE

Éditoriaux sur les grands problèmes économiques sous les signatures les plus autorisées : Ch. RIST, de l'Institut ; A. SIEGFRIED, de l'Académie Française ; L. BAUDIN et J. PERCEROU, F. TREVOUX, H. HORNBOSTEL, P. VIGREUX, des Facultés de Droit de Paris, Lyon, Poitiers et Toulouse ; J. de RINCQUESEN, ancien Inspecteur Général des Finances ; A. THIERS, Maître des Requêtes au Conseil d'État ; H. BUFFANDEAU, etc...

Renseignements précis sur la situation du Commerce et de l'Industrie

TROIS REVUES COMPLÈTES :

I. — **La Bourse de Paris : Parquet et Courtiers (avec de nombreuses appréciations sur les valeurs) ;**
II. — **Les titres qui se négocient hors cote.**
III. — **Les actions qui sont cotées seulement dans les Bourses régionales.**

Une étude critique pour chaque augmentation de capital.
Une cote complète des Bourses de Paris et de Province, etc...

L'OPINION ne se vend pas au numéro.

L'HEBDOMADAIRE LE PLUS PRÉCIS DE LA PRESSE FINANCIÈRE

ABONNEMENTS : Un an **500** frs, 6 mois **280** frs — *Essai un mois :* **40** frs

1, rue Saint-Georges (9e) • • Compte postal : Paris 5.110-71